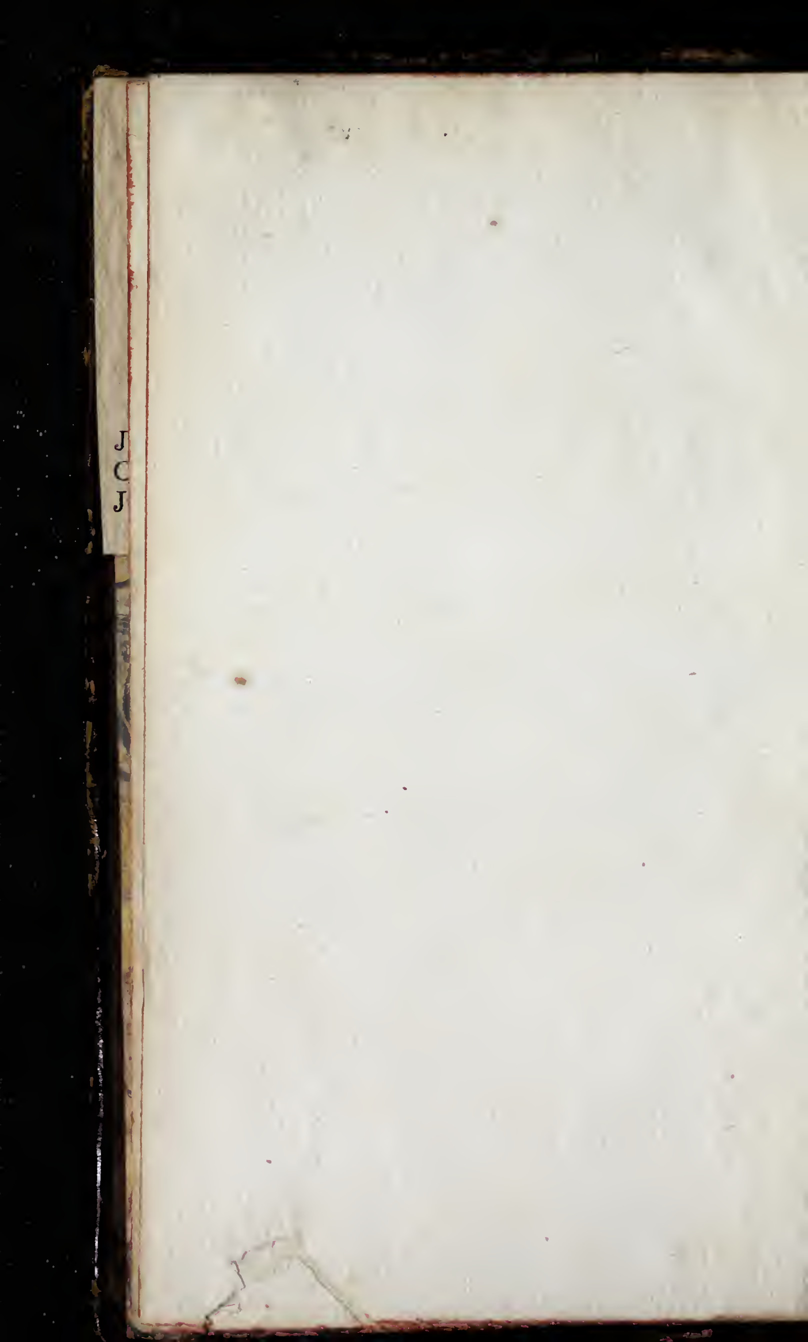




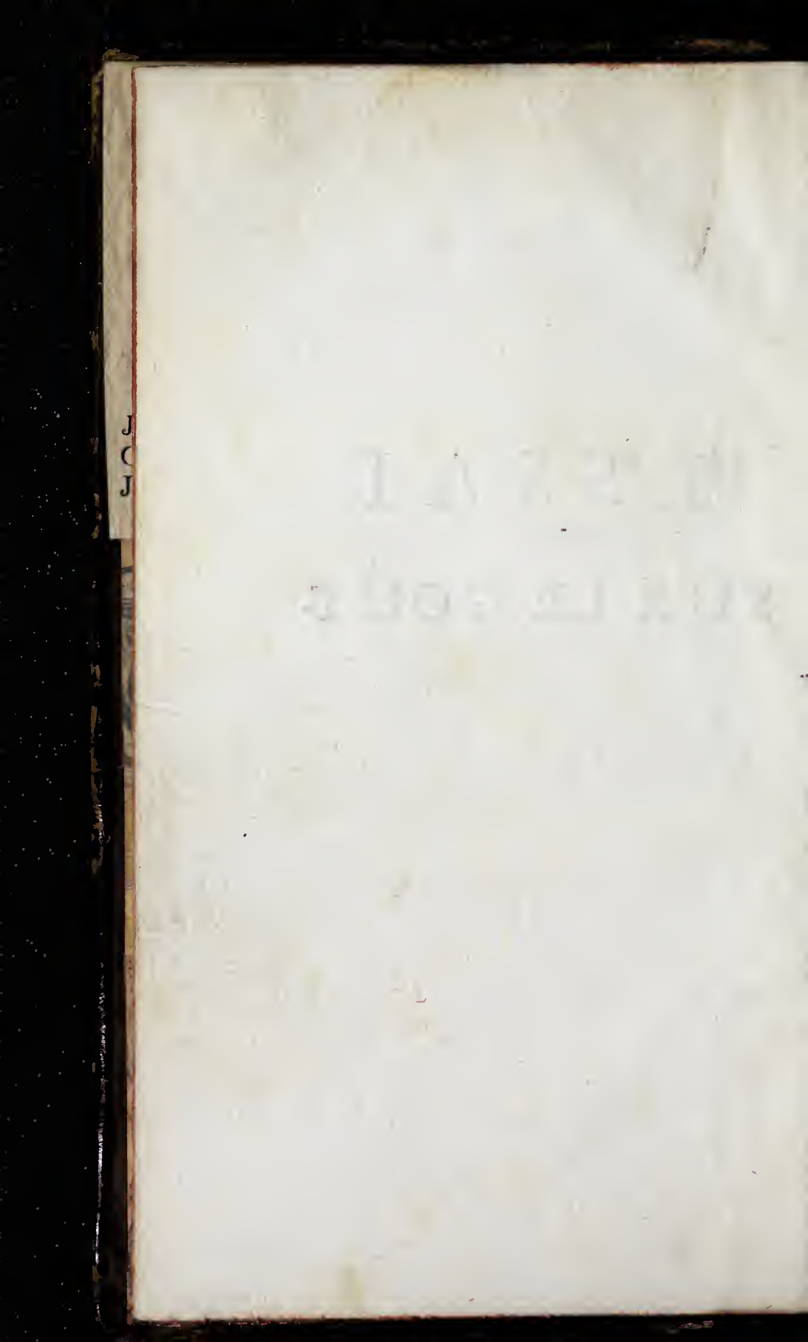


[illegible] complet

J
C
J



ESSAI
SUR LE GOÛT.



ESSAI
HISTORIQUE
ET
PHILOSOPHIQUE
SUR LE GOÛT.

Par M. CARTAUD DE LA VILATE.



A LONDRES.

M. DCC. LI.

PREFACE.

L'On peut aiſément juger par la façon don ce livre eſt écrit, que je l'ai deſtiné à ces lecteurs diſtraits & peu ſérieux, qui aiment à voltiger ſur divers ſujets ſans trop les approfondir. Le mérite d'amuſer cette partie du public, m'a paru de quelque importance. J'ai employé un ſtyle propre à ce deſſein, où il s'agit de faire éſleurer la littérature à des gens qui n'ont gueres que de l'imagination, & qui l'ont vive.

Tant d'apologiſtes nous ont montré les auteurs célébres par leurs beaux endroits,

que j'ai cru pouvoir toucher quelquefois leurs défauts, afin d'en parler d'une maniere moins uſéè & plus intéreſſante.

Peut-être trouvera-t'on que je m'éloigne quelquefois du deſſein général que j'annonce dans le titre de mon livre; cependant on doit remarquer que, lorſque je parle de morale & de politique, ce n'eſt qu'autant que l'une & l'autre influent ſur le ſentiment, & par conſéquent qu'autant qu'elles ont du rapport au Goût.

TABLE
DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

ESSAI

ESSAIS HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES SUR LE GOUST.

PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE CRITIQUE DU GOUST.

NE remontons point à ces tems de chimères, où la fable nous peint la terre habitée par des géants ; ce spectacle feroit frémir notre orgueil. Des colosses qui entassoient Ossa sur

Pelion, nous regarderoient comme de petits colifichets plaifans jufques dans leurs attitudes les plus fublimes.

Nous aurions beau nous monter fur le haut ton, dire des chofes grandes, enfler nos voix, & prendre un air de dignité ; nous recevrions le défefpoir de ne tracer que du grotefque au milieu de toutes nos pompes. Plus on affecteroit de grandeur & de majefté, plus, hélas ! on les difpoferoit à d'injuftes railleries. Nos combats, nos affauts, nos aréopages les plus férieux ; enfin nos objets de terreur, d'étonnement ou de refpect, ne leur offriroient qu'une parodie du fublime. Comment recevroient-ils fur-tout cette enflure de cœur, qui nous fait à nous-mêmes exagérer nos propres forces ? Ce fameux *Moi* de Médée ;

Tu vois en moi feule & le fer & la flamme,
Et la terre, & la mer, & l'enfer, & les cieux,

Et le ſeptre des rois, & la foudre des
dieux;

ce ſentiment d'audace, qui nous inſpire de ſi nobles tranſports, exciteroit d'injurieuſes ſaillies de la part de cette race giganteſque. Le cruel penchant qu'elle auroit à s'égayer, lors même qu'elle nous enviſageroit en beau, mortifieroit beaucoup notre amour propre : mais au fond ce ne ſeroit qu'une eſpece de repréſailles. La colere d'un homme bien petit nous ſemble la choſe du monde la plus ridicule ; ſa gravité déconcerte les plus ſérieux ; à meſure qu'il éprouve de grandes paſſions, il a le déplaiſir de voir qu'il ne touche point en grand, mais toujours en burleſque. Que le commerce avec les géants de l'antiquité nous rendroient philoſophes ſur les grands motifs de l'héroïſme! Mais laiſſons cette antiquité fabuleuſe. Il ſuffit pour mon deſſein de parcourir les Goûts de ceux

de notre espece (1), & de remonter jusqu'à la premiere époque des développemens de l'esprit humain.

Dans deux mille ans le dixiéme siécle passera pour l'enfance du monde, & l'Europe comme le pre-

(1) Je sçais bien qu'en voulant réduire la fable à la verité historique, les Titans ne furent appellés ainsi que parce qu'ils étoient les descendans d'Urane, qui signifie ciel, & de Titæa, qui signifie terre, fils l'un & l'autre d'Acmon, chef d'une colonie de Saques qui vint s'établir en Gréce : car Géants, Titans, ou Fils de la terre, ne signifient que la même chose. Urane & Titæa eurent pour fils Saturne, qui les détrôna, & qui fut ensuite lui-même détrôné par Jupiter qui étoit son fils. De-là vint la guerre des Titans contre Jupiter, & leur défaite ; & après cela les conquêtes de Jupiter avec les mêmes Titans, qui ont fait dire à l'Ecriture sainte que les Géants se sont rendus maîtres de la terre, & qu'ils ont chassé de leur trône les rois des nations. Mais toutes ces époques sont si flottantes, & l'histoire contrarie si forte la fable par des conjectures frivoles, qu'on ne sçait pas trop laquelle des deux doit avoir le plus d'autorité. Les sçavans modernes prétendent, par exemple, que les Grecs étoient des colonies étrangeres venuës de l'Asie occidentale, quoiqu'ils se crussent eux-mêmes originaires de leur païs. Qui doit nous paroître les mieux instruits ?

mier berceau des ſciences. Peut-être ne parlera-t'on de la Grece & de l'Egypte que comme nous parlons aujourd'hui des terres Auſtrales. Les ſciences ont des alternatives de printems & d'hyver. D'abord elles jetterent quelques étincelles dans l'Egypte : ſous Alexandre elles parurent avec éclat : elles rentrerent dans le tombeau, pour renaître ſous auguſte : la barbarie gothique les diſgracia : on les vit reparoître ſous les auſpices de François Premier : les eſprits chagrins & mal intentionnés diſent aujourd'hui qu'elles commencent à s'éclipſer. Ce cours périodique de chûtes & d'élévations dans les ſciences & dans les arts, fait ſoupçonner que leur origine paſſe les bornes qu'il nous a plû lui fixer.

Taiſons des tems que l'éloignement nous rend inacceſſibles. Il en eſt de ces tems-là comme des iſles qui ont été ſéparées du continent ;

peut-être que quelque grande révolution aura fait cet énorme hiatus dans la chronologie ; c'eſt une ſcience où l'on fixe les époques comme les anciens fixoient le lever du ſoleil ſur les eaux de l'océan, ne ſçachant point que l'orient eſt un point arbitraire, & qu'on ne ſçauroit le déterminer dans les mouvemens circulaires du ſoleil. ſi nous devons regarder Eratoſtènes,& Manéton hiſtoriographe de Ptolomée Philadelphe, comme des menteurs, lorſqu'ils nous parlent de l'hiſtoire ancienne de leur païs; que devons-nous penſer de ces grands critiques, Peteau, Scaliger, Marsham, Pezron, &c. quand ils ſe traitent réciproquement de viſionnaires, & prennent la liberté de ſe donner le démenti ſur la même époque ? Les antiquités d'Egypte publiées en latin par Periſonius, ſont excellentes pour faire ſentir combien les chronologiſtes ſont chimériques.

Jugeons des hommes dontnous ignorons l'hiſtoire, par ceux que nous connoiſſons. Sur le prémices de l'Egypte, nous pouvons conſulter les prémices du monde. Sans remonter même à des tems ſi reculés, la nature nous offre des eſſais qui pourroient régler nos conjectures ſur la premiere hiſtoire de l'eſprit humain : cependant, pour mieux ſentir la variété & toute la biſarrerie de ſes Goûts, je vais le faire enviſager par toutes les faces ſous leſquels il s'eſt montré dans les différens ſiécles qui nous ſont connus.

L'origine des grandes ſociétés nous prouve que l'homme ne fut d'abord ſoûmis qu'aux ſeules loix de la nature. Quelle qu'en ſoit l'époque, dans cet état il étoit au-deſſus des bienſéances & de l'opinion.

Suivant les vues du grand méchaniſme, il ſe concertoit ſur le jeu varié de ſes organes. Ses deſirs naiſſoient de l'impreſſion faite ſur ſes

sens. D'abord ils furent simples, & se bornoient à des besoins indispensables. Appaiser sa faim, étancher sa soif, se garantir des ardeurs ou des frimats, mérita ses premiers vœux. Ses jours se fussent écoulés dans cet enchaînement de soins, s'il n'eût suivi les secrettes inspirations de la nature pour les douceurs du commerce. Soit par l'effet du penchant, ou d'une mutuelle crainte (1), les hommes à peine se furent vûs, qu'ils se crurent propres à leurs plaisirs, ou aux intérêts de leur sûreté. Quelques-uns s'aimoient, d'autres s'inspiroient de l'effroi; & tous, remués par des ressorts contraires, concururent à former les nœuds d'une société politique.

Ces hommes qui, vivans épars,

(1) Thomas Hobbes, dans son traité *de Cive*, & Machiavel dans ses *Décades de Tite-Live*, prétendent que la crainte que les hommes s'inspirerent mutuellement, forma le premier nœud des sociétés.

fixoient tous leurs deſirs à tempérer les beſoins les plus preſſans de la nature, n'eurent pas goûté les premiers fruits de leur entrevue, qu'ils virent éclore les ſemences variées de toutes les paſſions. Sur une complexion faite pour les plaiſirs, l'amour fit des impreſſions vives. Dans un tems affranchi de bienſéance & d'opinion, les mouvemens de l'ame ſe manifeſtoient par des procédés naïfs. Si deux amans étoient aſſortis, le denouement de l'amour accompagnoit les premiers deſirs. La nature, en dictant des penchans, ſe faiſoit des ſacrifices. Point de pudeur à ſurmonter, ni de reſpect humain à craindre. On ſe voyoit, on s'aimoit, on ſe rendoit heureux. Avant l'établiſement des Yncas " dans le Pérou, dit Garcillaſſo de " la Vegea, les deux ſexes ne conſul- " toient que leur pechant; ils s'aſ- " ſembloient, & chacun ſuivoit " ſon goût ſans contrainte. « Quelle

prodigieuse différence entre ces premiers bergers & ceux de l'Astrée ?

Dans ce tems-là, les premieres démarches étoient essayées par celui des deux amans qui marquoit le plus de sensibilité. La nature n'avoit point prescrit au beau sexe les cruelles loix d'affecter une résistance que le cœur démentoit. On suivoit ses inspirations dans les froideurs de l'indifférence, comme dans les transports de l'amour. Le rapport des sens étoit le grand arbitre qui décidoit du bonheur d'un cœur passionné. Point de circonspection pour des rivaux; en marquant du dégoût pour un amant importun, on se livroit aux desirs d'un amant chéri. Ce ne furent point ni la gloire, ni l'honneur, qui s'allarmerent du bonheur d'un rival. La gloire & l'honneur doivent naître de l'opinion ; & dans ces tems, où la nature étoit seule consultée, on n'avoit de talent bien déclaré que celui de sentir.

Le cœur ſe révoltoit d'un choix contraire à ſes feux. Ses premiers mouvemens ſe porterent à la violence ; il la dépoſa, pour ébaucher l'art de plaire. Des ſoupirs adreſſés à ſon rival, lui firent former le deſſein d'ôter ce ſpectacle à ſon amour.

Trouvant en lui-même la ſource de ſes diſgraces, & ne préſumant plus aucun ſuccès ni de la force ni de ſes charmes, il médita des ſurpriſes. Inſenſiblement il ſe dreſſa aux inflexions variées du manege. La feinte lui ouvrit la voie de la trahiſon. Il devint parjure, ſcélérat, artificieux ; ſe porta aux excès, ou prit la route du déguiſement.

Au milieu de tous ces développemens du cœur, l'intérêt vint établir ſon empire ſur l'amour : l'un venoit d'un beſoin preſſant & continuel; & l'autre n'étoit qu'une flamme paſſagere, qui ne pouvoit naître que dans un cœur vuide. L'amour prenoit ces intervalles pour le con-

duire à ses fins; mais au réveil des grandes passions, il fuyoit du cœur, comme une maîtresse légere & folâtre fuit devant une rivale féroce qui sacrifie tout à ses vues.

L'amour & l'intérêt concertoient la ruine de cette société naissante. Tous se croisoient dans leurs plaisirs ou dans leur besoins. » Parmi » les premiers Grecs, dit Thucydi- » de, on ne trouvoit aucun établis- » sement assûré. Il n'y avoit point » de commerce entre les peuples, » ni par mer ni par terre, parce » qu'ils ne se fioient point les uns » aux autres. Le plus puissant dé- » possédoit le plus foible..... Leur » peu de liaison faisoit qu'ils se re- » gardoient comme ennemis: c'étoit » à qui se voleroit. Ainsi celui qui » craignoit le brigandage, n'alloit » pas moins armé que le brigand » même. La coûtume étoit de n'ê- » tre jamais sans armes, parce qu'il » n'y avoit pas plus de sûreté dans

les maiſons que dans les chemins. « *Thucydides, lib.* 1. *Hiſt.* A de ſi étonnans progrès du cœur, les plus ſages entrevirent que la nature étoit une mauvaiſe légiſlatrice. On ébaucha des loix, que la ſûreté publique s'empreſſa de conſacrer.

Le partage des dons de la nature, & la diſtinction des états, jetterent les ſemences empoiſonnées de l'avarice & de l'ambition. L'opulence ne tarda pas à enyvrer les hommes qui la poſſédoient, & à s'attirer les vœux de ceux qui vivoient dans une triſte indigence.

Les premiers caractériſoient hautement d'injuſtice la moindre atteinte portée à leur dignité, ou à leurs richeſſes. Ceux qui vivoient ſans bien & ſans rang, mal diſciplinés par la nature, ne goûtoient pas le mérite de ſe rendre la victime du bien public. Les riches n'étoient plus attentifs qu'au ſoin de s'aggrandir. Ceux qui marquerent le plus

d'audace ou d'habilité, s'emparerent de l'autorité suprême : Il parut enfin des rois.

Le premier trône qui fut élevé courut les mêmes hasards que ce frêle vaisseau qui osa essayer les inégalités de la haute mer. Ceux qui tenoient ce sceptre naissant, possédoient mal l'art de soûmetre les hommes : & ceux-ci, joüets des fougues de leur humeur, ou peut-être commençant à éprouver la pesanteur de leurs fers, tendoient perpétuellement à rentrer dans les premiers droits de leur liberté.

Le desir de commander eut bientôt instruit les rois des moyens de se faire obéir. La politique déploya ses ressorts les plus secrets : dix ans de regne sur un peuple indocile, montrent les hommes sous assez de faces, pour apprendre à détourner les périls qui menacent le trône. On sentit l'importance de lui donner de la dignité. L'Egypte,

que nous regardons par habitude comme le premier berceau des ſciences, & du pouvoir ſuprême, vit élever de ſuperbes monumens à la gloire de ſes ſouverains.

Ils ſe renfermerent dans le ſein de leurs palais, imitant le foudre, qui doit s'envelopper dans la nuë pour lancer des éclairs, & tonner avec plus de grandeur & de majeſté (1). Tout devint myſtere;

(1) Les rois d'Aſſyrie étoient encore plus inacceſſibles à leurs ſujets que ceux d'Egypte. Les gouverneurs même des provinces qui étoient obligés de ſe préſenter tous les ans à Ninive, ne recevoient les ordres du ſouverain que par l'entremiſe du miniſtre. Arbacès, gouverneur de Médie, fit néanmoins de ſi grands efforts pour percer juſqu'à ce trône redouté, qu'il obtint la permiſſion de voir Sardanapale: mais quel fut ſon étonnement, quand il vit celui qui faiſoit trembler toute l'Aſie, & qu'on regardoit preſque comme un Dieu, ſous un habit de femme, filant de la laine, ou la diſtribuant aux concubines de ſon ſérail! *Juſtin*, *Lib.* 1.

A cela M. l'abbé Lenglet dit: „ Auroit-on " voulu qu'il tînt une épée au milieu de ſes femmes, & une quenouille au milieu de ſes ſoldats? " Il s'accommodoit ſelon les occaſions au caractere & à l'emploi de ceux avec leſquels il étoit; " & c'étoit-là le grand Prince „ *Méth. pour l'Hiſt. t. 1. p.* 187.

la religion répandit ses voiles, mille emblêmes s'offroient à la vue ; l'Egypte entiere parut une énigme ; on n'y voyoit plus que par l'entremise de ces vers magiques qui séduisent les yeux sur les objets les plus simples. L'imagination forcée aux hommages, marqua un respectueux étonnement ; l'imposture aida à ce premier charme ; les oracles parlerent ; par tout il se présentoit des trépieds tremblans, des Pythies en fureur, des antres qui vomissoient d'horribles heurlemens, des victimes sacrées, & sur-tout des vengeances terribles contre les indiscrets.

Le concert du trône & de l'autel, fut le pivot redoutable du pouvoir suprême. Les rois consacrerent la religion, & les prêtres firent encenser le trône. La religion dépendoit du prince, & la sûreté du trône étoit confiée aux pontifes.

Les

Les hommes une fois pliés au joug de l'autorité ſouveraine, le trône ſe vit inſenſiblement porter ſur lui-même, & ne plus craindre le ſaint reſſentiment des pontifes. On ne fit plus myſtere aux courtiſans des ſecrets reſſorts qui avoient élevé une puiſſance ſi formidable. Les yeux les plus éclairés n'étoient plus ſuſpects. Le prince s'étoit comporté comme un habile magicien qui voudroit élever ſans obſtacle une fortereſſe de commandement. D'abord il auroit caché ſes vues ſous ſes enchantemens. La fortereſſe une fois en état d'inſpirer de la terreur, le charme auroit diſparu, & dévoilé les funeſtes machines qui dreſſoient en ſecret ce redoutable édifice.

Ces conjectures étoient cruelles pour des pontifes ambitieux. La trahiſon leur parut noire, mais les regrets vains & dangereux. Pour aſſûrer leur vengeance, ils

dissimulerent leur ressentiment. Ils marquerent d'abord peu de sensibilité, & parurent se renfermer dans l'étroite sphere de leurs temples. Les plus habiles feignirent de rentrer dans la bonne foi de leurs premieres impostures. La métaphysique répandit ses nuages; on s'échauffa, on discuta, on embrouilla la matiere; & avec de la supériorité & de l'enthousiasme, on fit éclorre du sein de ce cahos ténébreux les pompeux mysteres d'Isis, d'Osiris, & d'Orus (1).

Leur premier abord parut choquant; mais une sombre lueur, accompagnée d'un extérieur de respect, rendit les nouveaux initiés circonspects, & produisit les mêmes effets sensibles qu'une persuasion éclairée.

(1) La doctrine des deux principes a son origine dans la guerre que Tiphon déclara à son frere Osiris. On peut lire sur les mysteres d'Osiris, d'Isis, & d'Orus, le traité de Iamblique, & Kircher, *de religione gentilium*.

L'enthouſiaſme des moins pénétrans, conduit ſur des vues de fourberie ſi bien concertées, inſpira des tranſports contagieux. On admira la ſageſſe ſublime, & la haute piété des pontifes. Leur feint métalent pour les reſſorts ſecrets de l'ambition, les approcha du trône. Le dépot ſacré des jeunes princes leur fut confié. Terrible époque de leur tyrannie! Il ne ſe trouva plus d'obſtacles à leur pouvoir. Les ſouverains, libres, pendant qu'ils les regardoient comme des fourbes ou des enthouſiaſtes, devinrent tout à la fois & leurs eſclaves & leurs victimes, dès-lors qu'ils ſe laiſſerent ceindre du bandeau de l'opinion. Telles purent être les origines du trône & de la religion, chez des peuples livrés à l'eſprit d'erreur.

Tant d'aſpects enchantés tenoient l'Egyptien comme ſuſpendu dans les plus hautes régions. Du côté du trône, il ne découvre

que des objets de terreur ou d'étonnement. Il voit un monarque qui, du sein de ses labyrintes, semble annoncer ses volontés par la voix des tonneres, ou qui ne se montre à ses sujets qu'avec les caracteres de majesté les plus imposans. Que n'a-t'on pas vû faire à ces rois, pour s'aggrandir dans l'idée de leurs peuples? Outre le fabuleux de leur généalogie, & l'auguste dénouement de l'apothéose, que ne devoit pas produiresur des imaginations aussi vives à s'enflammer que l'étoient celles des Egyptiens, ces superbes tombeaux, ces obélisques énormes chargés d'inscriptions merveilleuses, ces lacs qui sembloient rassûrer orguilleusement l'Egype contre les inattentions de la nature? La religion n'étoit pas moins propre à tracer des impressions pompeuses. Un colosse de Sérapis qui rappelle l'univers à son premier cahos si quelque mortel

oſe trop l'approcher; des démons qui exercent d'horibles vengeances par l'entremiſe ſecrete des pontifes; des oracles qui percent l'avenir; des enigmes ſacrées ; des magiciens en crédit; & ſur-tout des prêtres qui étoient les dépoſitaires du pouvoir des dieux!

Puiſque la fourberie & l'erreur pouvoient monter l'Egyptien ſur le grand ton du merveilleux, que ne pouvoit pas dans la Judée le ſaint enthouſiaſme des Prophétes, la gloire d'un gouvernement téocratique, les prodiges de l'Arche, la pompe des cérémonies, l'horreur des etrangers, les myſteres ſublimes de la téurgie, les réponſes ſacrées du Tumin? Toutes ces grandes vues avoient des objets réels, au lieu que l'Egypte n'étoit qu'un pays enchanté. Sous des climats plus tempérés, l'effet de ce merveilleux eut été moins puiſſant. La promptitude & la vivacité du

sentiment, marquent des imaginations souples & susceptibles d'une grande chaleur. Celle des Egyptiens étoit une espéce de phosphore en qui la moindre émotion excitoit des flammes, ou un feu d'artifice qu'une éteincelle rend bruiant, & porte dans les nues au milieu des éclairs.

Des cerveaux paîtris de salpêtre, perpétuellement battus par les grandes machines du merveilleux, telle étoit l'assiette ordinaire de l'Egyptien. Il étoit toûjours sérieux, parce qu'il ne s'offroit jamais à sa vûe que des prespectives d'effroi, de respect ou d'étonnement ; un trône redoutable, & une religion où la fourberie & l'erreur se cachoient sous des enchantemens respectés. De ce point de vue, ils consideroient les Grecs comme des hommes qui seroient toûjours jeunes. Il est vrai que la Gréce fut le plus parfait contraste qu'on pût opposer à l'Egypte. Soit que

les premiers qui essayerent le pouvoir suprême & les fourberies de la religion, marquassent peu d'adresse ; ou que l'esprit des Grecs, naturellement léger & fait pour les plaisirs, fût un obstacle à une forme de gouvernement qui captivoit sa liberté; il est certain qu'ils se jouerent de la politique de leur tyrans, & des impostures de leurs pontifes.

Ils devoient néanmoins servir de victimes à de nouvelles erreurs. Une nation entiere peut-elle être philosophe ? Il parut un Lycurgue qui concerta le bonheur public sur les vûës d'une sagesse qui proscrivoient le bonheur des particuliers. D'abord la nature frémit de ce triste sophisme. Elle dictoit dans les cœurs des maximes plus favorables aux douceurs de la vie. Elle sentoit même que le bien public ne tendoit qu'à élever la fortune de quelques ambitieux sur les miseres d'une

infinité de victimes. Cependant, malgré ses murmures, la docilité, la patience & le dévouement, furent érigés en héroïsme. Ce fut pour la premiere fois que l'esprit humain se laissa conduire par des motifs de gloire & de grandeur d'ame.

L'héroïsme parut aux plus sages, ce que la sincérité paroît à un habile négociateur. Ils l'aimoient dans les autres, & le dédaignoient pour eux ; trouvant leur sûreté dans ces brillantes maximes, & leur avantage à ne pas en dépendre. Ainsi point de contrariété de la part de ceux qui connoissoient la séduction. Tout le monde entra dans les vues du législateur. Ceux là mêmes que des considerations philosophiques ne pouvoient détacher de la vie, ne réfusoient point leur amitié à des hommes qui se sacrifioient au bien public. Sparte devint enfin le berceau de la belle gloire.

Le

Le deſir des conquêtes, ſuite fatale des malheureux tranſports qu'inſpire le héroïſme, la plia à un régime auſtere. Son légiſlateur, après l'avoir perſuadée ſur le dévouement à la patrie, lui fit trouver beau d'en étendre les bornes. Tout ce qui ne tendoit pas à former un bon ſoldat, parut frivole & mépriſable : la ſcience du Spartiate conſiſtoit à vivre ſobrement, & à dédaigner les dangers. Il s'accoûtumoit même à oublier les intérêts de la patrie dans les fins glorieuſes qu'il ſe propoſoit ; & ſans trop démêler ce qu'étoit la gloire, qui devoit ſa naiſſance à Lycurgue, il n'agiſſoit que pour elle. Jamais l'amour-propre ne fut conſulté avec plus de rafinement, ni ſacrifié avec plus de fureur. On craignoit de ternir ſa gloire, & on ne craignoit pas de mener une vie dure & triſte.

Les plaiſirs ne marquoient pas aſſez de dignité. On en jouiſſoit

avec tant de circonspection & de mystere, que la nature commençoit à ne s'y porter plus que d'un pas timide.

Depuis cette époque de la pudeur, les affaires de l'amour se conduisirent par des voies détournées. Trop d'empressement blessoit les bienséances. Le dénouement étoit l'issue d'un grand labyrinthe, où les plus heureux trouvoient des obstacles à forcer.

Deux amans, lorsqu'ils étoient d'intelligence, se parloient en secret comme deux négociateurs qui trahiroient de concert les intérêts de leur prince. L'un & l'autre auroit du penchant à la trahison. A une premiere entrevue, ils traiteroient leurs instructions avec un zéle marqué pour la gloire. On tâcheroit de se pénétrer. Le plus entreprenant feroit des propositions. Le soupçon de sa bonne foi les feroit rejetter avec hauteur. Si celui-ci, confus du mauvais

ſuccès de ſes tentatives, ſe remonte ſur le ton de négociateur fidéle, l'autre trouve l'art de ranimer ſes premieres eſpérances. On eſt d'abord d'accord ſur des choſes de peu d'importance. La confiance croît, à meſure que la conformité des vues ſe décéle. Les princes ſont trahis : Cependant on ſoûtient en public le caractere d'un miniſtre zélé pour les fins apparentes de ſes négociations.

L'amour ſe monta ſur le haut ton de la politique. Il cachoit ſes vues les plus douces ſous des apparences auſteres. On craignoit de commettre ſa gloire; mais on en conſultoit peu les intérêts, lorſqu'elle pouvoit devenir une ſecrette victime des plaiſirs. Elle étoit ſacrifiée, comme ces fauſſes héroïnes qu'on traite avec de grands reſpects dans le public, mais que l'on bruſque quand on les trouve ſans témoins.

Sparte n'étoit pas encore dreſſée

à la fine galanterie. Les affaires de cœur s'y terminoient avec assez d'adresse, parce que les loix proscrivoient les plaisirs qui n'étoient pas dérobés; mais on les goûtoit d'une maniere peu délicate. Il me semble voir dans un Spartiate amoureux, un marodeur d'armée, qui observe avec inquiétude le danger d'être surpris : s'il voit un moment favorable, il se jette sur un arbre, le dépouille de ses fruits, & se retire.

» Il falloit que ceux qui se vou-
» loient marier, dit Plutarque,
» ravissent celles qu'ils vouloient
» espouser, non point petites garces
» qui ne fussent point encore en
» aage de marier, ains grandes filles
» vigoureuses & jà meures pour
» porter enfans : & quand il y en
» avoit une ravie, celle qui avoit
» moyenné le mariage, venoit, qui
» luy rasoit les cheveux entierement,
» puis la vestoit d'un habillement

d'homme avec la chauſſure de meſme, & la couchoit deſſus une paillaſſe, toute ſeule, ſans chandelle. Cela fait, le nouveau marié, n'eſtant ny yvre, ny plus délicatement veſtu que de couſtume, ains ayant ſobrement ſouppé à ſon ordinaire, s'en retournoit ſecrettement en la maiſon: là où il deſlioit la ceinture à ſon eſpouſée, & la prenant entre ſes bras, la couchoit ſur un lict, & y demeuroit quelque temps avec elle; puis s'en retournoit tout doucement au lieu où il avoit accouſtumé de dormir avec les autres jeunes hommes: & de-là en avant continuoit tousjours à faire de meſme, eſtant tout le long du jour, & dormant la nuict avec ſes compagnons; excepté qu'il alloit aucunes fois voir ſa femme à la deſrobée, ayant crainte & honte d'eſtre apperçu par aucun de la maiſon: à quoy la nouvelle mariée l'aidoit auſſi de

» son costé, espiant les occasions &
» moyens comment ils se pour-
» roient trouver ensemble sans qu'ils
» fussent apperçeus. *Plutarque, dans la vie de Lycurgue, trad. d'Amiot.*

Ce goût de plaisirs voilés par des apparences de rudesse & d'insensibilité, le rendit dédaigneux pour toutes les graces des manieres & du langage. Son style imitoit son extérieur, qui ne marquoit aucun dessein de plaire, ou la frugalité de ses tables, sur lesquelles il ne se trouvoit que les mets les plus nécessaires. De même qu'il ne mangeoit que pour vivre, il ne parloit que pour se faire entendre.

Un discours fleuri étoit à Sparte, ce qu'un visage fardé & couvert de mouches est à l'égard d'un homme austere ou d'une femme prude. On y considéroit les agrémens de l'élocution avec le mépris qu'un Général a pour les colifichets de toilette des femmes qui suivent son

camp. Les afféteries d'un orateur Athénien, & les mignardises étudiées d'une coquette, y ridoient également le front au Lycurgisme. Le contraste de la statue d'Hercule avec celle d'un jeune homme adonné au penchant des parures, caractérisoit l'opposition marquée entre Athenes & Lacédémone. On vit même, du tems de Thésée, des semences de cette opposition. Les Athéniens l'écouterent avec défiance, lorsqu'il leur proposa de réunir toute l'Attique en une seule ville: & malgré l'Oracle qui sembloit lui confier l'autorité souveraine, il fallut se soûmettre à l'ascendant de ces peuples, & leur lâcher les rennes de la liberté. Néanmoins Apollon ne parloit pas d'une maniere équivoque:

Fils d'Egeus, & de la fille chere
De Piteus, le haut Tonnant mon pere
En votre ville a mis la destinée
D'autres plusieurs, & leur fin terminée.
Et quant à toi, ne va ton cœur vaillant

De trop d'ennuy à penser travaillant ;
Car comme un cuir enflé, tousjours iras
Flottant sur mer, & point ne périras.

Cet amour de la liberté, ce peu de respect pour les oracles, & le goût des plaisirs, inspirerent à Athénes un caractere inquiet, railleur & voluptueux. De ce point de vue, elle considéroit Lacédémone avec le mépris ou la pitié qu'un homme de cour a pour ces malheureuses victimes de l'ignorance, qui fondent leur gloire sur des vertus sauvages, arbitraires, & décidées par les noires vapeurs de la mélancholie.

Une philosophie enjouée & commode, pourvue du secours étranger de l'opulence & de la bonne chere, leur donnerent cette plénitude de belle humeur, qu'on ne vit jamais altérée dans les délibérations les plus graves.

Leur sagesse subordonnoit les intérêts brillans de l'état au goût

d'une vie délicieuſe. Ils étoient philoſophes ; ainſi la gloire ne les éblouiſſoit pas. Peu de religion, rien d'impoſant de la part du trône, toûjours libres & réfléchis au milieu des richeſſes & de l'oiſiveté, ils étudierent dans leurs diſcours la coquetterie des graces. Le langage eſt une expreſſion des mœurs. La penſée où étoient les Athéniens d'être les ſeuls ſages de la Gréce, les rendoit également préſomptueux & cauſtiques. La moindre négligence dans la diction, leur paroiſſoit une rudeſſe, & quelque choſe d'auſſi choquant qu'un extérieur villageois à un homme nourri dans les modes d'une cour galante.

Il étoit naturel que la comédie prît naiſſance chez des peuples auſſi ſuſceptibles du ridicule. D'abord elle fut ſimple & ſans détour : c'étoit une eſpéce de tribunal, où l'on citoit le vice dans la perſonne même du vicieux. On en fit pluſieurs fois

l'essai, sans que les suites en fussent dangereuses.

Timocréon accusa Thémistocles de concussion assez peu respectueusement.

Thémistocles point je ne mentionne.
Il est haï à bon droit de Latone:
Car c'est un traistre, un méchant, un qui ment;
Qui pour un peu de deniers laschement
A refusé à son hoste ancien
Timocréon retour au païs sien,
En Jalisse : & pour la somme & le prix
De trois talens d'argent qu'il a mal pris,
A fait d'exil les aucuns revenir
Injustement, les autres for bannir,
Ou mettre à mort sans digne forfaiture:
Puis a fait voile à sa mal'adventure,
Tout pour argent, le concussionnaire,
Qui a depuis tenu un ordinaire
De tavernier avare & méchanique
Ez jeux sacrez de l'assemblée Isthmique,
Servant à ceux qui sa table hantoient,
Chair froide: & eux la mangeant, souhaitoient
N'avoir jamais, pour sa meschanceté,
Du temps du faux Thémistocles esté.

Hermipus ne traitoit pas plus favo-

ablement Périclès, lors même qu'il étoit parvenu au plus haut période de ſa fortune. Il lui adreſſa les vers ſuivans :

Roi des Satyres, pourquoi eſt-ce
Que tu n'as pas la hardieſſe
De prendre en main picque ni lance,
Veu qu'en homme plein de vaillance
Tu nous parle ſi fiérement
De la guerre ordinairement,
Et promet ton brave langage
D'un preux chevalier le courage (1) ?

L'idole de la gréce, le beau, l'éloquent, & le courageux Alcibiades, fut auſſi expoſé au chagrin des poëtes. Ariſtophane donne cet avis aux Athéniens :

Le mieux ſeroit pour la choſe publique
Ne nourrir point de lion tyrannique ;
Mais puiſqu'on veut le nourrir, néceſſaire
Il eſt, qu'on ſerve à ſes façons de faire.

Hipponax, Philémon, Archilocus qui tua Licambe d'un ſeul trait de ſatyre, mettoient à contribu-

(1) *Plutarque, traduction d'Amiot.*

tion les personnes les plus recommandables de Gréce.

L'usage de faire battre un poëte n'avoit point encore été établi. L'on ne se battoit même pas pour les plus grosses invectives ; & ce qui est de plus admirable dans ces siecles où le fatal point d'honneur étoit encore ignoré, les femmes ne portoient leurs adorateurs à aucuns excès. Achille & Agamemnon prétendent à la possession de Chryséis. Aucun d'eux ne dissimule les avantages qu'il pense avoir sur son rival ; néanmoins il n'est point question de terminer ce démêlé d'amour par la voie des armes. Tous les amans de Pénélope vivent en bonne intelligence. Soit que ce ne fût pas dans ce tems-là un ridicule de dire du bien de sa personne, ou que ce ridicule fût à la mode, ils convenoient tous de leur propre mérite, & marquoient d'assez bonne foi l'espérance où ils étoient sur

e choix de la reine d'Ithaque. La
nodeſtie même convenoit peu à
es tems de ſincérité : auſſi le ſage
& grave Neſtor ne la connoiſſoit-
pas, lorſqu'il adreſſe ainſi la pa-
ole aux chefs de l'armée des Grecs :
Croyez-moi tous ; car vous êtes «
plus jeunes, & j'ai fréquenté au- «
refois des hommes qui valoient «
nieux que vous. Non, je n'ai jamais «
vu, & je ne verrai jamais de ſi «
grands perſonnages que Pirithoüs, «
Dirias, Céné, Exadius, Poliphéme «
égal aux Dieux, Théſée fils d'Egée «
ſemblable aux immortels. «

Cependant de certaines vérités
parurent choquantes. On ne repro-
choit plus rien impunément à des
perſonnes d'autorité. La paſſion de
médire ſe faiſoit néanmoins ſentir.
On chercha des voies détournées.
L'apologue offrit ſon entremiſe.
Ses premiers coups, quoique réflé-
chis, eurent leur effet. On s'apperçut
de la fraude ; & ce moyen une fois

connu, laissoit tous les inconvéniens de l'ancienne franchise.

La comédie se corrigea sur ces retours de délicatesse. Elle se contentoit d'indiquer les vices sans commettre les noms de ceux qui en écoutoient les inspirations. Ces adoucissemens ne suffirent pas ; il fallut taire jusqu'aux vices que l'on pouvoit reconnoître. Le danger de médire, & la passion de le faire, aiguisa l'esprit des Grecs, & le rendit délicat. Socrate ne parloit du culte des Dieux que pour être compris de ceux dont le discernement lui assûroit les intentions, & pour ne l'être pas de ceux dont il craignoit l'ignorance. » J'ai, dit Pindare, beaucoup de fléches légeres dans mon » carquois, qui se font sentir aux per- » sonnes d'esprit ; mais mes discours » ont besoin d'interprétes pour être » entendus du vulgaire.

Ce fut néanmoins dans ce siécle si éclairé, à cette époque de la

gloire d'Athénes, que la mauſſade plaiſanterie l'emporta ſur la ſageſſe la plus ſublime. Ariſtophane, homme nourri d'un venin épais, donna le ton au théâtre. Si ce ſont les mœurs de ſon ſiécle qu'il nous peignit, ils étoient encore groſſiers, & manquoient de fineſſe. La comédie des Nuës ſi vantée, & que la bonne dame Dacier avoit lue quarante fois, porte un caractere d'impudence, de noirceur & de mauvaiſe raillerie, qui fait tort au diſcernement de ſes admirateurs. Le peu d'ordre qui y regne, prouve que l'eſprit n'étoit pas encore à ſon parfait développement. C'étoit là le défaut commun à tous les beaux eſprits de ce ſiecle, de n'entendre pas la conduite d'un ouvrage.

Hérodote raconte comme un homme yvre. Ses faits n'ont ſouvent aucun rapport, & il incidente ſur les événemens les plus frivoles. Dans le plan général des affaires

d'Asie & d'Europe, il parle sans ordre de matieres, de tems & de lieux. Ses transitions sont presque toûjours malheureuses. Thucydide n'est pas sans défauts essentiels du côté de l'ordonnance: Son sixiéme livre sur les guerres de Sycile, qui commence par une description détaillée du pays, & la fondation de Syracuse par Archas Corinthien, est un hors d'œuvre. Tout le dernier livre, qui a pour objet le changement qui arriva dans le gouvernement d'Athénes & de Samos, a peu de rapport au dessein principal de cette histoire, qui est la guerre du Péloponése. Son plan est mal exposé, ses transitions sont uniformes, ses harangues trop fréquentes & peu vraisemblables.

Xénophon est encore inférieur à Thucydide; & Polybe est moins un Historien, qu'une espéce de discoureur qui fait ses réflexions sur l'histoire.

Platon

Platon, quoiqu'un peu géométre, a mis une si grande variété dans ses dialogues, que ses disciples les plus zélés (1) ne conviennent pas bien précisément du sujet qu'il a en vue. Dans le traité des loix, il parle de la nature de l'ame, de sa génération, & de son immortalité. Il explique son éternité dans le Phédon, & dans le Timée. Dans le dialogue de Ménon, qui est un discours sur la vertu, il parle de géométrie. Dans celui d'Alcibiade qui est de la nature de l'homme, il fait une grande digression sur la musique.

Les interprétes d'Aristote ne sçavent quel ordre ils doivent donner à ses huit livres de physique. Sa poëtique & même sa logique manquent de méthode.

Les orateurs d'Athénes igno-

(1) Pic de la Mirandole, après beaucoup d'efforts pour déterminer le but de chaque dialogue, est obligé d'avouer qu'il n'y en avoit point.

roient cette sage œconomie qui conduit l'esprit par enchaînement au but où il veut arriver; & souvent même leurs pensées s'assortissoient mal. » Hommes Athéniens, dit » Démosthénes, comme dans cette » assemblée il s'agit de choses de » conséquence, & qui importent » au bien public, je tâcherai aussi » de ne rien dire qui ne soit utile à » la République. Mais quoique » depuis long-tems vous ayez com- » mis plusieurs fautes, toutesfois » la plus considérable est le peu » d'application que vous avez pour » les affaires (1). «

Ce *Mais* est dans le discours de Démosthénes, ce qu'une dissonance est dans l'harmonie. Le tonnant Périclès même, dont le poëte Téléclide dit :

Aucune fois ne sçachant bonnement
Où il en est de son gouvernement,
Il se tient coy, & point ne se presente.

(1) *Quatriéme Philippique.*

Sentant du mal en ſa tête pezante :
Mais quelquefois auſſi ſeul il deſſere
De ſon grand chef un merveilleux tonnere ;

battoit quelquefois la campagne. Les agrémens n'étoient pas même aſſez recherchés dans l'éloquence. Les plus beaux diſcours de ces grands hommes n'étoient gueres plus fleuris que ce fameux jardin du roi Alcinoüs, dont Homére fait une deſcription ſi peu conforme à l'idée que nous nous faiſons du jardin d'un Roi.

Utilement rempli de bons arbres fruitiers
Renfermoit dans ſes murs quatre arpens tout entiers.
Là ſe cueilloit la poire, & la figue & l'orange ;
Ici dedans un coin ſe fouloit la vendange ;
Et là dbeaux raiſins ſur la terre épanchés,
S'étaloient au ſoleil pour en être ſéchés.
Dans le royal enclos on voyoit deux fontaines,
Non s'élever en l'air, ſuperbes & hautaines,
Mais former à l'envi deux paiſibles ruiſſeaux,

Dont l'un mouilloit le pied de tous les arbrisseaux,
Et l'autre s'échappant du jardin magnifique
Abbreuvoit les passans dans la place publique (1).

Les odes de Pindare semblent avoir été faites pendant les transports d'un homme qui est dans l'habitude de penser de grandes choses. Ne faut-il pas être ému par des vapeurs bien étranges pour dire : » L'eau est très-bonne à la vérité ; » & l'or qui brille dans le feu durant la nuit éclate merveilleusement parmi les richesses qui rendent l'homme superbe. Mais, mon » esprit, si tu desire chanter les » combats, ne contemple point » d'autres astres plus lumineux que » le soleil pendant le jour dans le » vague de l'air : Car nous ne sçaurions chanter des combats plus » illustres que les combats Olympiques.

(1) *Poëme de Louis le Grand, par M. Perrault.*

Tout nous marque l'enfance de l'eſprit humain dans ces ſiécles éloignés, juſqu'aux excès d'honneurs qu'on rendoit aux premieres ébauches des arts. Les Athlas, les Bellérophon, les Promethée, élevés à la dignité de demi-Dieux pour les plus ſimples découvertes de l'aſtronomie, doivent nous faire conſidérer les Grecs comme des hommes qui n'ayant jamais joui de la lumiere, commencent à voir l'aurore pour la premiere fois. La découverte de Pythagore, qui vallut une hécatombe aux Dieux; & celle d'Archiméde, qui le fit ſortir bruſquement & tout nud du bain, en criant, J'ai trouvé, j'ai trouvé; ne décélent-elles pas les premieres vues d'un génie que la nouveauté des objets tient dans un continuel étonnement?

On voit dans les merveilles que Pline attribue au pinceau d'Apelle & de Zeuxis, que ſon ſiécle & ce-

lui de ces anciens n'étoit pas encore initié dans les secrets de la peinture. Est-ce, en effet, bien louer le divin Apelle, de dire qu'il fendit un trait de Protogéne par un trait encore plus fin; & qu'il fit, au grand étonnement de toute la Gréce, un Hercule qui étant vû par le dos ne laissoit pas de montrer le visage? La peinture commença d'abord par une simple délinéation des contours. Insensiblement on remplit l'esquisse de couleurs propres aux objets qu'on peignoit. L'expression fut peut-être portée assez loin sous les Apelle, les Zeuxis, les Timante; mais les mysteres de l'art, la dégradation des couleurs, l'affoiblissement de la lumiere, le clair obscur, & mille autres secrets de la perspective, n'étoient pas connus de ces hommes si célébres. Ils ont donné de l'ame à leurs piéces de sculpture. L'Hercule, l'Apollon, la Diane, le Gladiateur, les

Luteurs, le Bacchus, le Laocoon ſont pleins de vie. Les Grecs nés ſous un climat extrêmement vif, avoient des ſaillies heureuſes; mais leur génie, qui ne commençoit qu'à éclorre, ne comportoit pas encore les choſes réfléchies & ſuſceptibles de raiſonnemens. Ils ignoroient la théorie des bas reliefs, & des draperies de ſculpture.

Le goût des plaiſirs avoit fait plus de progrès chez les Grecs que leur talent pour les arts. Ils eurent un theâtre, au tems même de Jupiter ſecond roi de Créte; car preſque tous les ſçavans prétendent que les neuf Muſes étoient des chanteuſes de l'opera de ce prince. Vinrent enſuite les jeux Olympiques, & certains myſteres de Venus à célébrer, qui faiſoient une cérémonie fort voluptueuſe. Les bruiantes bacchanales avoient auſſi leurs dons de plaire.

L'amour ſe traitoit parmi eux

avec peu de bienséance, beaucoup de tempérament, & une grande gaieté. Ils aimoient les brunes & les petits traits qui marquent du penchant au badinage. Leur galanterie avoit néanmoins de la rudesse, & quelquefois ils se portoient à des excès de brutalité, comme il paroît par les procédés de la plupart des bergers de Théocrite.

Pour moi que tu connois, saisi soudain de rage,
De deux pesans soufflets je couvris son visage;
Et comme pour mieux fuir retroussant ses habits,
Elle gagnoit la porte & quittoit le logis:
Ah! je te déplais donc, m'écriai-je, traîtresse!
Un autre dans tes bras jouit de ta tendresse (1)!

L'Hyppolite de Sophocle est un cavalier fort peu galant. Achille, dans Iphigénie, donne à sa passion

(1) *Théocrite, traduction de M. de Longe-pierre.*

un

un accent trop groſſier, & qui marque que le cœur des Grecs ſuivoit en quelque ſorte les progrès tardifs de leur génie. La famille d'Agamemnon nous offre un tableau naturel de ces tems héroïques. Tantale, qui en eſt le chef, voulut immoler à ſa ſuperſtition ſon propre fils Pelops : celui-ci fit mourir ſon beau-pere, Œnomaüs, dont ſa femme Hipodamie ſe tua de déſeſpoir. Atrée & Thyeſte fils de Pelops ôterent la vie à leur frere Chriſipe. Thyeſte ſéduiſit ſa belle-ſœur; & Atrée maſſacra les enfans qui ſortirent de ce commerce inceſtueux, les fit manger à ſon frere, lui fit boire leur ſang, & immola enfin ſa femme à ſa fureur. Ce même Thyeſte fit violence à ſa fille, qui ſe tua enſuite par horreur d'elle-même. Egiſte fils de Thyeſte, pour venger ſon pere, fit mourir ſon oncle Atrée; Thyeſte uſurpa la couronne d'Argos, & chaſſa ſes deux neveux. Aga-

memnon immola sa fille à l'ambition de commander une armée. Egiste trahissant les loix de l'hospitalité, se fit aimer de sa belle-sœur Clitemnestre, & l'un & l'autre massacrerent Agamemnon & Cassandre. Le même Agamemnon avoit fait égorger son cousin Tantale. Oreste tua sa mere & son cousin Egiste, & fit assassiner Pyrrhus (1). Ce n'est pas que le cœur des Grecs ne fût extrêmement sensible. Anacréon distile la débauche; la tendre Sapho se pâme dans ces vers :

Heureux, qui près de toi, pour toi seule soûpire;
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler;
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire!
Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler.

Je sens de veine en veine une subite flamme

(1) Lisez l'excellente *Explication historique des Fables, par M. l'Abbé Bannier.*

Courir par tout mon corps, si-tôt que je te
vois :
Et dans les doux transports où s'égare mon
ame,
Je ne sçaurois trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue.
Je n'entends plus : Je tombe en de douces
langueurs ;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tombe, je me
meurs.

La sensibilité des Grecs étoit extrême pour tout ce qui intéressoit les plaisirs ; & jusqu'à quel point n'a-t'elle pas dû être portée, si nous ajoutons foi aux moindres merveilles attribuées à la mélodie ? Les Thébains, au rapport de Théophrastre cité par Athenée (1), & par Aulu-Gelle (2), avoient coûtume de guérir la sciatique & l'épilepsie par le son d'une flute. Aristote (3) fait mention d'un usage établi chez

(1) *Athenée, liv. 4 c. 14.*
(2) *Aulu Gell. liv. 4. c. 13.*
(3) *Arist. cité par Plutarque au traité de la Colere.*

les Grecs, d'adoucir les horreurs du ſupplice par la même voie. Le célebre Tyrtée, en paſſant du ton Lydien au ton Phrygien, décida de la victoire que Sparte remporta ſur les Meſſéniens.

Si ces faits ne ſont pas hors de ſoupçon, l'attention extrême que les philoſophes & même les légiſlateurs avoient à proſcrire le mélodieux de l'Ionien, & du Lydien, prouve les effets qu'il avoit coûtume de produire. Se feroit-on jamais porté à punir rigoureuſement un certain Thimothée pour avoir ajoûté une ſeule corde à la lyre, ſi on n'avoit cru cette addition dangereuſe pour les mœurs? Timothée étoit véritablement coupable, puiſque, ſelon Platon, toute nouveauté introduite dans le chant, étoit ſuivie chez les Grecs d'un changement dans l'état, & qu'on ne pouvoit toucher aux loix de la muſique ſans toucher à celles du gouverne-

ment. C'eſt ce qui donna lieu à ce grand philoſophe de mettre une loi formelle dans ſa République, touchant la qualité du mélodieux dont on pourroit s'y ſervir : » N'ad- " mettons-nous pas dans notre mu- " ſique ces inſtrumens qui ont tant " de cordes, & dont on peut tirer " tant de conſonnances ? Non, ſi l'on " m'en croit, répond Socrate ; no- " tre Ville doit donc ſe garder de " nourrir les faiſeurs de tels inſtru- " mens ; il me le ſemble. Mais que " dirons-nous des joueurs & fai- " ſeurs de flutes ? il faudra donc " les bannir par la même raiſon, puiſ- " que les inſtrumens à pluſieurs " cordes ne ſont que l'imitation de " de la flute ? C'eſt mon avis. De " ſorte que nous ne retiendrons que " la lyre ancienne, & laiſſerons " la flute aux habitans de la cam- " pagne. Rien n'eſt plus raiſonna- " ble, répond Socrate, puiſqu'auſ- " ſi bien il faut préférer les inſtru- "

„ mens d'Apollon à ceux de Mar-
„ sias. Admirez, je vous prie, ajoû-
„ te-t'il, comme insensiblement
„ nous purgerons notre ville de
„ toutes les idées qui pourroient la
„ corrompre (1). "

Comme nous marquons plus de sensibilité pour le mélodieux que les Allemands; que les Italiens paroissent transportés aux endroits qui à peine nous rendent attentifs; les Grecs, plus voluptueux que les Italiens, étoient plus sensibles qu'eux au mouvement de la musique.

Soit que le penchant que les Grecs marquoient pour le plaisir, leur eût inspiré ce goût si vif & si tendre; soit que l'éducation y eût disposé le penchant; l'étude de la musique entroit dans le plan d'une éducation sérieuse. Platon ordonne d'y exercer la jeunesse pendant trois ans. „ Parmi les Grecs, dit Cice-
„ ron, on ne passoit point pour sça-

(1) *Platon, dans sa République.*

vant, à moins qu'on ne ſçût chan- "
ter. Epaminondas qui a été le "
premier homme de la Grece, "
étoit encore très-habile à jouer "
des inſtrumens. Et Thémiſtocles "
ayant refuſé dans un feſtin de "
jouer d'une lyre qu'on lui pré- "
ſenta, donna une mauvaiſe opi- "
nion de lui, & fut regardé com- "
me un homme qui avoit été mal "
élevé. „

D'un ſentiment ſi vif & ſi général pour les plaiſirs, devoit naître quelque grand phénoméne dans les mœurs. La voluptueuſe Sybaris en fut un que nous ne comprendrons jamais bien. Lorſqu'on nous parle de ſes excès, ils nous paroiſſent exagérés, par le peu de diſpoſition que nous trouvons en nous-même à nous y porter. Cependant Sybaris eſt hors des tems de la fable, & les hiſtoriens ſont aſſez unanimes ſur les prodiges de ſa molleſſe. Ils conviennent qu'on y bannit, par

une loi sérieuse & respectée ; tous les cocqs, ces animaux ayant coûtume d'interrompre par un chant déplacé, les douceurs du sommeil. La même loi proscrivoit tous les arts qui pouvoient produire des bruits aigres & choquans. C'étoit parmi les Sybarites un usage observé avec une attention extrême, de prier les convives un an avant le jour marqué du festin ; & tout cet intervalle se remplissoit à méditer de nouvaux mets. L'on dit même que celui qui étoit assez heureux pour faire quelque découverte en ce genre, avoit un privilege exclusif pour en jouir seul pendant quelques années. On peut juger, par tous ces soins, des profondes compositions qui paroissoient sur leurs tables.

Un Sybarite mettoit sa plus haute sagesse à rendre ses goûts plus vifs, & ses plaisirs plus exquis. Jamais il ne lui vint dans la pensée de se faire un héros. Il étoit dans

un point de vue où la gloire lui paroiſſoit folle. Sentant plus fortement que tout autre le plaiſir de vivre, perſonne n'étoit mieux à portée que lui pour ſe ſouſtraire à l'honneur des grands dangers. Sa philoſophie lui rendoit plus recommandable celui qui avoit inventé un bon ragoût, qu'un autre qui auroit forcé dix provinces.

Un ſi grand penchant pour la volupté lui donnoit un caractere tendre & délicat, mais le diſpoſoit mal aux ſentimens ſublimes. Il eût répondu à Platon par de grands éclats de rire, s'il eût été témoin de ſon enthouſiaſme quand il invectivoit les plaiſirs : „Ces “ hommes malheureux qui ne ſçavent ce que c'eſt que ſageſſe & “ vertu, & qui, perpétuellement “ plongés dans les feſtins & dans les “ débauches, vont toûjours de pis “ en pis, & errent enfin toute leur “ vie : la vérité n'a point pour eux “

„ d'attraits ni de charmes ; ils n'ont
„ jamais levé les yeux pour la regar-
„ der ; en un mot, ils n'ont jamais
„ goûté de purs ni de solides plai-
„ sirs. Ils sont comme des bêtes
„ qui regardent toûjours en bas, &
„ qui sont courbées vers la terre : ils
„ ne songent qu'à manger, & à re-
„ paître jusqu'à leurs passions bruta-
„ les ; & dans l'ardeur de les rassa-
„ sier, ils regimbent, ils égrati-
„ gnent, ils se battent à coup d'on-
„ gles & de cornes de fer, & pé-
„ rissent à la fin par leur gourman-
„ dise insatiable. "

Toutes ces hautes maximes du Portique ne traçoient que des grotesques aux yeux d'un Sybarite. Le brillant, le pompeux ne pouvoient balancer dans son cœur le prix des plaisirs. Le philosophe qui contrarioit la nature, ou le héros qui la faisoit frémir par ses desseins téméraires, lui paroissoient s'écarter également de la véritable

sageſſe. Il étoit rare de le toucher en grand, parce qu'il étoit réfléchi dans tout ce qui n'intéreſſoit pas la vivacité de ſes goûts.

Sybaris eût joui long-tems de ſes délices, ſi la groſſiere Crotone n'eût brutalement interrompu le cours de ſa voluptueuſe paix. Les Sybarites furent renverſés par les Crotoniates, comme de jeunes hommes yvres de plaiſirs, & d'un tempérament timide, le ſeroient par une troupe férocede vieux athlétes.

Autant que les premiers étoient énervés par une vie tiſſue de plaiſirs, autant ceux-ci enchériſſoient ſur la nature en multipliant ſes forces.

De larges épaules & de longs bras nerveux étoient toute la gloire de Crotone. Celui qui terraſſoit un bœuf, y méritoit un triomphe; & l'on ne l'accordoit que pour les preuves d'une force rare. La délicateſſe des mets étoit dédaignée par des hommes qui ſe vantoient

de dévorer un mouton dans un ſeul repas. On ne cherchoit, ni à plaire par des parures étudiées, ni à perſuader par les graces d'une douce éloquence, chez un peuple où la vigueur du corps tenoit lieu de beauté & de raiſon. Un Crotoniate qui portoit une vaſte poitrine, eût inſulté à tous les héros de la Gréce.

La miſantropie cynique dreſſa dans ces tems là, contre la politeſſe des mœurs, des batteries plus à craindre que l'héroïque ruſticité des Crotoniates. Diogene bruſqua toutes les bienſéances, & oſa preſque le premier regarder les rois en face. La belle Hipparchia endoſſa ſuperbement la beſace de Cratès, & le ſuivit dans ſes expéditions philoſophiques.

L'âpre vertu des Stoïciens conſacra les aboïemens cyniques. Après s'être ridée devant les mœurs, elle fut heurter les graces & les délica-

teſſes du diſcours, avec l'impétuoſité d'un taureau qui ſe jette ſur un ouvrage en miniature, dont la vue compoſée fatigue la peſanteur de ſes organes.

Les beautés de la poëſie & de l'éloquence veulent un point de vue éloigné. Les conſidérer de trop près, c'eſt obſerver une perſpective du bout du pinceau; le deſſein diſparoît, ou n'offre que des traits groſſiers & mal concertés. Le Stoïciſme fut une eſpece de microſcope, qui produiſit, à l'égard des belles penſées, ce qu'il produit à l'égard des beaux viſages, où il ne laiſſe appercevoir qu'une peau ſcabreuſe & chargée d'écailles.

L'analyſe, ce grand fléau de la poëſie & des graces, fut emploiée ſans aucune bienſéance à l'égard des fruits de l'imagination. Les pierres les plus brillantes perdent leur éclat dans les décompoſitions d'un chymiſte. En enviſageant les

plus belles saillies avec flegme, de front, ou suivant des vues de dialectique, les Stoïciens eurent la maladresse de se priver des charmes que l'on peut goûter dans les jeux hardis d'un esprit poëtique. Leurs procédés étoient brusques, & même barbares à l'égard d'une pensée. Ils en usoient avec elle, comme on en use dans l'Orient à l'égard des belles esclaves, qu'on dépouille brutalement de toutes leurs parures, pour mieux apprécier le mérite de leur beauté.

Leur indécence ne souffroit plus de bornes. Jamais on ne vit la pudeur si justement allarmée. Comme ils ne rougissoient point, ils ne prévenoient point la délicatesse de ceux qui pouvoient rougir.

A l'effronterie ils joignoient l'insolence & l'aigreur de l'invective. Puisque c'est une fatuité, disoient-ils, de voiler les plus beaux jeux de la nature, c'est le comble de

a ſottiſe & de l'impertinence, de répandre des ombres & du myſtere ſur une peinture qui n'en devient que plus expreſſive à l'imagination. La pudeur eſt une fauſſe modeſte. Les tours délicats lui font voir les objets en miniature. Si elle rougit, ce n'eſt point de voir, car elle aime ce qu'elle voit; mais préciſément parce qu'on ſçait qu'elle voit.

Un tableau qui ſe préſente de front, offenſe: le même Tableau, vû par réflexion & dans un miroir, paroît charmant. La pudeur eſt à toutes épreuves, quand elle n'eſt point obſervée (1).

Délivrons-nous de cette dure contrainte, diſoient les Stoïciens. La pudeur eſt la fille des bienſéances, & les bienſéances ſont des conventions arbitraires. On ſe gêne avec ces faux égards. Les uns crai-

(1) Les Stoïciens auroient pouſſé plus loin leurs déclamations, s'ils avoient prévû le ſuccès de Tanzaï lû *incognito* de preſque toutes nos dames.

gnent de dire ce qu'ils trouvent tant de plaisirs à penser ; les autres n'osent écouter ce qu'ils entendent avec goût & transport. Nous imitons une troupe de masques, qui mettroient une grande indécence à se découvrir le visage.

Enfin jetter des nuances sur le récit d'une avanture galante, c'est faire voir ce qui s'est passé, à l'aide d'un télescope. Les objets en paroissent plus éloignés, mais ils n'en sont pas moins vûs dans le détail, & souvent même ce télescope les grossit. Cet effronté sophisme fit des impressions contagieuses sur les géometres & les dialecticiens de ce siécle. Le Pyrrhonisme d'un extérieur peu philosophe, avoit un caractere moins sauvage, mais aussi dangereux. Il n'insultoit pas aux foiblesses humaines, & rioit des actions héroïques, comme des grands vices. Tout lui offroit du ridicule. Les sublimes visions du Platonisme lui

lui parurent auſſi propres à exciter ſes ſaillies, que les divines généalogies d'Héſiode. Le peu de part qu'il prenoit aux intérêts de l'opinion, le mettoit à portée de ſe jouer des plus grandes machines du pathétique. Ce torrent impétueux à qui rien ne s'oppoſoit, ce foudre qui abattoit tout, Démoſthénes enfin, ſeroit venu échouer contre le plus petit Pyrrhonien. Un homme à qui il étoit indifférent de vivre ſous les loix de Philippe, ou ſous celles de l'Aréopage, eût-il été bien ému d'entendre dire? „ Ne vou- "
lez-vous jamais faire autre choſe, "
qu'aller par la ville, vous de- "
mander les uns aux autres : Que "
dit-on de nouveau? Que peut-on "
vous apprendre de plus nouveau "
que ce que vous voyez? Un hom- "
me de Macédoine ſe rend maître "
des Athéniens, & fait la loi à "
toute la Grece. Philippe eſt-il "
mort? dira l'un : Non, répondra "

„ l'autre, il n'est que malade. Hé! „ que vous importe, Messieurs, qu'il „ vive ou qu'il meure? Quand le „ ciel vous en auroit délivré, vous „ vous feriez bientôt un autre Phi- „ lippe. Embarquons-nous pour „ la Macédoine. Mais où aborde- „ rons-nous, dira quelqu'un, mal- „ gré Philippe? La guerre même „ nous découvrira par où Philippe „ est facile à vaincre. " Il se seroit égayé du discours de l'impétueux Démosthénes, qui d'ailleurs étoit le plus grand poltron qu'on eût jamais vû, & qui avoit fui lâchement à la bataille de Chéronée. Les Pyrrhoniens étoient des hommes sur qui on ne devoit fonder ni crainte ni espérance: peu propres à troubler un Etat, sa gloire ne les touchoit qu'autant qu'elle intéressoit leur tranquillité.

L'opulente Tyr (1) fleurissoit

(1) Je parle de la nouvelle Tyr qui fut prise par Alexandre, & qui figura assez jusqu'au com-

pour lors par une voie plus sûre que la sçavante Athénes. Ses richesses faisoient sa félicité, & elle en jouissoit avec sagesse. Un Tyrien regardoit un Grec du même œil qu'un riche financier considere aujourd'hui un poëte indigent. Quelque profond raisonnement sur des vues de commerce lui paroissoit supérieur à la philosophie & à l'éloquence de la Grece. L'une étoit pour lui un songe, & l'autre un babil frivole. Cependant les mœurs n'y étoient pas sans politesse. L'on peut dire qu'elle faisoit les honneurs de l'Asie aux étrangers, qui s'y rendoient de toutes les parties du monde.

Ils y admirerent long-tems un homme que sa haute intelligence pour les grandes entreprises de mer

mencement de l'Empire Romain; & non de cette ancienne Tyr, dont Herodote met la fondation à 2730 ans ou environ avant l'Ere Chrétienne, & laquelle fut détruite par Nabuchodonosor après un siége de treize ans.

rendit le plus riche particulier de Tyr.

La confiance que son intégrité lui avoit acquise chez tous les peuples de la terre, le fit trouver nécessaire à son prince. La basse jalousie l'eût peut-être éloigné du trône; mais ses vains efforts pour le remplacer, servirent à mieux assûrer sa gloire. Deux rois, en des momens de faveur, lui firent des reproches obligeans sur la supériorité de son crédit dans les états les plus éloignés.

Il n'eut gueres d'autres ennemis que des ingrats. Sa facilité à obliger auroit peut-être été en lui un défaut, si elle n'eût été accompagnée d'une certaine noblesse qui donnoit toûjours du prix à ses bienfaits. Personne ne fut plus magnifique. Sa table, la plus exquise de Tyr, étoit le rendez-vous de toutes les nations. Sa patrie reçut de lui les services les plus importans, & le

regretta lorſqu'il ne fut plus.

Il vécut juſques dans cette haute vieilleſſe où l'on ne compte plus le nombre des années, & qui ſemble toucher à l'immortalité. La cour conſacra ſon zele pour l'état, & protégea les deſcendans d'un homme dont la mémoire fut toûjours précieuſe dans Tyr.

Carthage hérita des talens de cette ſuperbe ville, & les exerça avec une férocité Afriquaine. Elle avoit pour les belles-lettres un mépris groſſier & barbare. Toutes ſes vues ſe portoient aux fins de ſon commerce. Ce qui pouvoit l'en diſtraire, ſervoit toûjours de victime à cet aſcendant ſupérieur. Elle ne fut ni philoſophe, ni voluptueuſe, ni magnifique. Une humeur mercénaire lui fit croiſer les mers, & oublier les intérêts du plaiſir & de la gloire dans les travaux où l'intérêt paroiſſoit le premier mobile. L'abondance eût adouci ſes mœurs;

mais il fallut succomber sous le destin de Rome.

Cette maîtresse de l'univers vécut long-tems dans la rudesse des armes.

D'autres peuples sçauront l'art d'animer le cuivre,
Leurs marbres sembleront & respirer & vivre ;
D'autres de l'éloquence emporteront le prix,
Ou décriront l'Olympe & son riche lambris :
Ton art, Peuple Romain, ton illustre science
Sera d'asservir tout à ta vaste puissance ;
De te rendre en tous lieux, dans la guerre & la paix,
L'effroi des ennemis & l'amour des sujets (1).

Elle conserva son ancienne barbarie jusqu'à la fin de la premiere guerre Punique. Livius Adronicus osa le premier essayer de la poësie, en la premiere année de la 135e. Olympiade, l'an 514 de la fondation de Rome, sous le consulat de C. Claudius Centon, & de M. Semphronius Tuditanus. Ses vers ressemblent à des statues antiques,

(1) *Virgile, traduction de Ségrais.*

ébauchées dans un roc brut & couvert de mouſſe. Nævius emboucha la trompette ſauvage d'Andronicus. Le génie d'Ennius jetta quelques étincelles dans des tourbillons de fumée. Accius & Pacuvius, aux défauts des tragiques Grecs, qu'ils avoient pris pour modéles, y joignirent la diſgrace d'un langage barbare. Cecilius (1) eut quelque talent pour la comédie, ſi on veut ajoûter foi à Varron & à Horace; mais, quoiqu'il vécût avec Lélius & Scipion, on eſt convenu dans la ſuite qu'il n'avoit aucune douceur dans le diſcours. Parut enfin Plaute, qui ſçut le premier dreſſer la langue à des inflexions réglées. Il fut regardé de ſon ſiécle comme le pere de la politeſſe. Varron (2) lui donna le ſtyle des Muſes. A la beauté de la diction, Ciceron (3)

(1) *Corpus veterum omnium Poëtarum*, in-40. *per Scriverium collectum.*

(2) *Quintilianus, Inſtitution. Orat. lib.* 10. *c.* 1.

(3) *Cicer. lib.* 1. *de Officiis.*

y joignit de la délicatesse pour la fine raillerie. Le seul Horace (1) s'opposa à ces excès, & reprocha avec assez d'aigreur la sottise de ceux qui avoient pû aimer les bons mots de Plaute. Horace avoit raison. Le succès de Plaute prouvoit le goût faux de ses admirateurs, & l'enfance du théâtre dans Rome. On sent que les mœurs n'étoient pas encore formées, & que l'esprit peu exercé manquoit de discernement. L'Amphytrion n'a ni bienséances, ni caracteres, ni conduite: Sosie y jure par Hercule qui n'est pas encore né, Alcmene y conçoit & y accouche.

L'ordonnance des pieces de Térence ne fut pas plus heureuse. Comme il étoit dans l'usage de faire de deux comédies grecques une lati-

(1) *At nostri proavi Plautinos & numeros, &*
Laudavere sales: nimium patienter utrumque,
Ne dicam stultè, mirati: si modò ego, & vos,
Scimus inurbanum lepido seponere dicto,
Legitimumque sonum digitis callemus, & aure.

ne,

ne, cette complication de ſujets, embarraſſoit ſes fables d'une action double & trop chargée. N'ayant que peu d'invention, & n'étant guéres que le traducteur de Ménandre, il en conſerva les défauts; mais il y joignit une pureté, une douceur, une politeſſe de langage, qui lui acquirent le titre d'un modéle parfait d'élégance.

Il reſtoit à Térence un objet plus intéreſſant à deſirer pour les progrès & la ſûreté de ſa réputation. Son génie étoit étroit, ou peut-être ſon ſiécle étoit-il peu propre à fournir des caracteres élevés. Un homme qui paſſoit pour être ſi poli, & qui vivoit avec Lelius & Scipion, auroit dû employer d'autres acteurs que des valets, un pere avare, un fils débauché, un vieillard imbécille. Jamais on ne lui vit traiter une paſſion d'une maniere délicate, amener ſur la ſcène un perſonnage de quelque mérite, ni

même présenter des vices ou des ridicules propres à rendre attentif un homme d'esprit. Cependant Térence parut à son siécle un homme d'un talent peu ordinaire. Il plut, il fut admiré, & personne dans la suite n'osa atteindre à sa réputation. Affranius n'obtint que le troisiéme rang après Plaute & Terence.

Insensiblement les poëtes tournerent leur talent à d'autres objets, & le théâtre demeura au période où il avoit été élevé. La satyre tira avantage du loisir que le théâtre laissa aux poëtes. Lucilius fut le premier qui

> Aux vices des Romains présenta le miroir,
> Vengea l'humble vertu de la richesse altiere,
> Et l'honnête homme à pied du faquin en litiere (1).

La médisance de Catulle osa se commettre avec Cesar, qui ne punit sa témérité que par la faveur signalée de l'admette à sa table;

(1) *Boileau, Art poëtique.*

conduite remarquable dans des commencemens de tyrannie. Catulle ne fit plus de vers contre Cesar ; mais il continua d'en faire contre d'autres qui furent moins généreux. Une certaine naïveté élégante que son siécle reconnut en lui, le fit paroître aussi aimable par la douceur de son style, qu'il étoit à craindre par l'aigreur de ses reproches. Ce Catulle néanmoins si illustre dans l'antiquité, & si vanté par les charmes de sa diction, a paru à ces derniers siécles peu harmonieux, & trop peu délicat. On a trouvé dans ses vers (1) une dureté qui en rend la lecture scabreuse & désagréable : preuve, ou que son siecle ne se connoissoit point en mélodie, ou que la pro-

(1) Vossius prétend que la dureté de Catulle vient principalement des analephes ou élisions de l'M & des voïelles diphtongues qu'il met souvent en usage dans le pentémire. *Gerard-Jean Vossius, lib.* 3. *Instit. poëtic. p.* 107.

nonciation du latin ſous Auguſte avoit certaines inflexions qui n'ont pu nous être tranſmiſes. Si Jules Scaliger (1) n'étoit pas un critique un peu décrié, il faudroit blamer beaucoup le ſiécle d'Auguſte de s'être plu à la lecture de Catulle. Il nous donne ce poëte comme un perſonnage très-vulgaire en tout ce qu'il a fait. Il eſt, dit-il, dur, languiſſant, froid, diffus, & groſſier juſqu'à l'excès.

Il eſt véritablement difficile de comprendre ce qu'étoit l'urbanité Romaine, ſi Catulle en étoit un modéle que l'on pût propoſer. La politeſſe du ſtyle conſiſte moins à arrondir une période, & à la rendre douce & ſonore, qu'à exprimer des ſentimens nobles & délicats. Il faut croire que Catulle parloit ſa langue avec beaucoup de pureté, puiſque ſon ſiécle l'a regardé

(1) *Jules Scaliger, Poëtices, lib. 5. c. 16. Item, lib. 6. c. 7.*

comme un homme inimitable dans es graces qu'il donnoit à sa diction.

C'est là le seul endroit qui puisse nous rendre son antiquité respectable : car d'ailleurs il met trop d'indécence dans ses discours. » En « effet, dit m. Bayle (1), Catul- « le qui a toûjours passé pour l'un « des plus galans poëtes de l'anti- « quité, & Horace qui a fait toutes « les délices de la cour d'Auguste, « sont souvent aussi libres dans leurs « poësies, que nos Théophiles, nos « Sigones, nos Motins, nos Ber- « thelots, qui sont l'horreur des hon- « nêtes gens, & qui ne plaisent « qu'à des soldats & à des laquais. « C'étoit le défaut de ces anciens, « autant & plus que celui de leur es- « prit; puisque l'empereur Auguste, « qui devoit être l'homme le plus « poli de son siécle, composoit les «

(1) *Bayle, Nouv. de la République des Lettres le Juin 1684. p. 364.*

» plus infames & les plus horri-
» bles vers qui se puissent lire. « Les dames Romaines jouoient un assez grand rôle à la cour d'Auguste, pour avoir pris de l'ascendant sur la galanterie. Les poëtes respectoient peu leur pudeur, parce que vrai semblablement leur goût & les bienséances leur permettoient de se dispenser de ces sortes de ménagemens. Le peu de sensibilité des hommes aux infidélités d'une épouse, ou d'une maîtresse, & la commodité du divorce, rendoient les intrigues d'amour peu circonspectes. On ne vit même jamais deux rivaux mettre l'épée à la main pour un démêlé de cœur. Caton céda paisiblement sa femme Martia à Hortensius, qui en devint amoureux, & la reprit sans ressentiment après la mort de Hortensius.

Tout inspiroit la mollesse dans Rome. Les femmes y aimoient le plaisir, & cherchoient à plaire.

Poppée femme de Neron ſe faiſoit tous les jours un bain du lait de cinq cens âneſſes, afin d'avoir la peau plus douce & plus éclatante. Elles eurent l'uſage du rouge. Leurs cheveux formoient pour l'ordinaire de longues boucles qui flottoient ſur les épaules. La mode étoit d'y répandre des parfums, & de les couvrir d'une legere nuance de poudre d'or. Elles ſe ſervoient d'une certaine pierre qui, en liſſant la peau, lui donnoit une extrême blancheur.

Leurs dépenſes en pendans d'oreille étoient exceſſives. Si j'avois une fille, dit Habinnas dans le feſtin de Trimalcion, je lui couperois les oreilles. Nous ſerions dans l'abondance de toutes choſes, ſi nous n'avions point de femmes. Leur folie eſt telle, dit Seneque, qu'une ſeule porte deux ou trois patrimoines à ſes oreilles.

Les robes dont elles ſe ſervoient étoient couvertes de bro-

derie, & formoient une longue queue qui avoit de la majesté; mais elles étoient assez courtes par devant pour laisser appercevoir le pied à nud dans son brodequin.

C'étoit la chaussure la plus à la mode dans Rome, & les yeux s'y étoient faits comme à voir un bras sans gand. Je crois même que la plûpart des dames n'étoient pas fâchées qu'on remarquât le soin qu'elles donnoient aux parures d'un pied délicat, & qui annonce d'autres beautés. L'empereur Héliogabale qui fit plusieurs ordonnances contre le luxe, permit & l'usage de l'or & l'usage des pierreries sur les brodequins. Il y en mettoit lui-même, qui avoient été gravées par les plus grands maîtres.

Dans toutes les maisons pôlies, il falloit prendre un bain avant de se mettre à table; & ceux qui pratiquoient la galanterie, y répandoient quelques essences d'une odeur

agréable. Ils mangeoit sur des lits de repos, au tour desquels on plaçoit des tables couvertes de tapis brodés, ou de lames de cuivre de Corinthe : car on n'avoit pas encore l'usage du linge; puisqu'Ovide, qui étoit chevalier Romain, dit qu'étant à table auprès de sa maîtresse, il écrivoit, *Je vous aime*, sur la table même, avec du vin dont il mouilloit le bout de son doigt.

Ils avoient des toiles de lin, mais ils ne sçavoient pas s'en servir : du moins n'avoient-ils point de chemises. Leurs serviettes étoient d'une étoffe extrêmement façonnée, & quelquefois même brochée d'or.

Il ne nous est rien revenu touchant la composition de leurs sauces; cependant nous sçavons qu'ils devinrent excessifs touchant les plaisirs de la bonne chere. Un certain Apicius s'embarqua de Rome pour les côtes d'Afrique, sans autre dessein que d'y connoître un

poisson qu'on disoit être meilleur au lieu de sa pêche.

Lucullus nourrissoit des grives pendant l'été, & dépensoit cinq mille écus au repas qu'il donnoit dans la salle d'Apollon. Plutarque dit qu'il avoit de la vaisselle d'or, où brilloient de toutes parts les pierres les plus précieuses, & qu'on jouoit des comédies pendant qu'il étoit à table.

Mais rien n'est plus étonnant que cette maison qu'il fit bâtir auprès de Naples. On perça des montagnes, & on les tailla en voûtes, pour forcer la mer à venir baigner ses murs dans les vastes fossés qu'il fit creuser au tour de ce somptueux édifice.

Tout magnifique qu'il fut, il étoit encore inférieur au palais que Néron fit bâtir, & qu'on appelloit la Maison dorée. » Dans son » vestibule, dit Suétone, étoit » un colosse haut de six-vingt pieds

qui repréſentoit Néron. Ce veſti- "
bule étoit ſi vaſte, qu'il avoit trois "
portiques d'un mille chacun de "
longueur. Dans l'enceinte de ce "
grand palais, il y avoit un étang, "
ou un baſſin d'eau qui paroiſſoit "
une mer. Cet étang étoit entouré "
de maiſons qui avoient l'appa- "
rence d'une ville. La grande en- "
ceinte de ce palais renfermoit des "
champs, des vignes, des forêts "
remplies de beſtiaux de différen- "
tes eſpéces; on y trouvoit auſſi "
des bêtes fauves. Toutes les par- "
ties du bâtiment étoient brillantes "
d'or, de pierreries, de perles. "
Les ſalles à manger étoient lam- "
briſſées de tables d'yvoire mobiles "
& verſatiles, afin, que par in- "
tervales, on pût faire pleuvoir "
des fleurs & des parfums. La plus "
grande ſalle étoit ronde, & tour- "
noit perpétuellement tant le jour "
que la nuit, à la maniere de cet "
univers. Les bains étoient mêlés "

» de l'eau de la mer, & de la ri-
» viere Albula. Quand la maison
» fut achevée, Néron, content de
» sa forme & de son architecture,
» dit qu'il pouvoit enfin se loger
» en homme. «

Dans ce somptueux palais il se trouvoit un temple dédié à la Fortune, bâti de certaines pierres apportées de Cappadoce; & si transparentes, que, sans aucunes fenêtres, & même la porte fermée, ceux qui étoient dedans voioient fort clair pendant le jour. La pierre dont étoit bâti ce temple, s'appelloit *Phengite.*

(1) Philon nous a laissé une belle description des festins qu'on donnoit dans Rome. » Leurs lits desti-
» nés au repas, dit-il, sont ornés
» d'écaille de tortue, d'yvoire, ou
» d'une matiere plus riche. Les
» pierreries & les perles y brillent.
» Les matelas sont de pourpre bro-

(1) *Philon, de la Vie contemplative.*

chés d'or, & ornés de fleurs & «
de feuillages de toutes les cou- «
leurs. Des coupes, des gobelets, «
des taſſes de toutes eſpeces, s'y «
voient rangés par ordre; comme «
auſſi des verres, des phioles, des «
vaſes de Thériclès, & d'autres «
travaillés par les ouvriers les plus «
renommés. Les échanſons ou mi- «
niſtres de table, ſont de jeunes «
garçons, qui ſont moins là pour «
ſervir, que pour plaire aux con- «
vives. Les uns verſent du vin, les «
plus grands apportent de l'eau & «
des liqueurs. Ils ont le viſage peint «
& fardé, les cheveux tondus en «
cercle. Leurs tuniques ſont extrê- «
mement déliées, ceintes au mi- «
lieu du corps avec des rubans: «
ils relevent ces tuniques, en laiſ- «
ſant pendre les plis de tous les «
côtés, en ſorte qu'elles ne leur «
vont que juſqu'aux genoux. En cet «
équipage ils ſont attentifs aux or- «
dres des convives. Les mets, les «

» ſauces & les deſſerts ſont prépa-
» rés par des cuiſiniers & des pâ-
» tiſſiers qui, par l'apprêt & l'arran-
» gement, cherchent non ſeule-
» ment à ſatisfaire au goût, mais
» auſſi à plaire à la vue. On apporte
» juſqu'à ſept tables, & quelque-
» fois davantage, couvertes de tout
» ce que la terre, la mer, les rivie-
» res & l'air peuvent fournir de plus
» délicieux. La diverſité de l'apprêt
» ne flate pas moins le goût que la
» qualité des viandes. Après cela
» on apporte des fruits de toutes
» les eſpeces.

Les Romains étoient au-deſſus des difficultés, lorſqu'il s'agiſſoit de remplir un grand deſſein. Ceſar fit creuſer une foſſe immenſe dans le champ de Mars, y fit paſſer le Tybre, & par ce moyen donna au milieu de Rome même un combat naval où il y avoit quatre mille rameurs, & deux mille combattans. Neron voulant donner le même

ſpectacle, fit apporter de l'eau de la mer dans un grand lac, & le remplit de monſtres marins.

L'empereur Claude, dit Tacite, employa à un combat naval « des triremes, des quadriremes, « & dix-neuf mille hommes armés. « Le lac étoit entouré de radeaux, « de peur que quelqu'un n'échappât. Il y avoit cependant un aſſez « grand eſpace pour ramer librement, pour tourner adroitement « les navires, pour le choc des vaiſſeaux & pour les autres mouvemens néceſſaires. Sur les radeaux « ſe tenoient des pelotons de cohortes prétoriennes derriere les « remparts, d'où l'on pouvoit faire « jouer les catapultes & les balliſtes. « Tout le reſte du lac étoit pour « les navires des combattans. Tous « ces navires étoient pontés. Les « combattans, quoique ce fuſſent « des ſcélérats & des criminels, ſe « battoient en braves gens. Il y en «

» eut un grand nombre de blessés,
» après quoi on fit cesser le combat.

Le théâtre dans Rome n'y faisoit pas un spectacle réglé. C'étoit un divertissement qu'on donnoit au peuple dans des conjonctures de victoire. Les empereurs le rendirent moins rare, & y ajoûterent des magnificences. Ce qu'on peut imaginer de plus grand & de plus délicieux, y fut employé avec profusion. L'or & le marbre y brilloient de toutes parts, & les parfums les plus exquis y formoient une douce rosée qui charmoit les sens des spectateurs. Les arts avoient un succès plus tardif que le goût des plaisirs & du luxe. Les Romains étoient grands & magnifiqués dans leurs entreprises; mais ils montrerent plus d'étendue que de dessein. Leurs plus beaux morceaux d'architecture avoient des défauts essentiels.

Bien que les Romains eussent soin de proportionner leurs colomnes

nes Corinthiennes ſur la taille fine des jeunes filles les mieux faites, il faut néanmoins convenir que leurs édifices avoient beaucoup de peſanteur. Aujourd'hui nos planchers ſont la moitié moins épais que les murs; chez les Romains les murs étoient la moitié moins épais que les planchers. Ainſi les appartemens devoient être peu exaucés, preſque point ouverts, & d'une très-petite étendue.

Il regne ſi peu de ſymétrie dans les colomnes de la façade du Panthéon, qui paſſe pour le monument le plus magnifique & le plus régulier de toute l'antiquité, qu'on a tout lieu de croire qu'ils réuſſiſſoient mal à concerter un plan d'architecture. A ce défaut eſſentiel, les critiques en ont joint d'autres qui ne ſont pas moins importans. On a remarqué que les bandeaux de la voûte du temple ne tombent point à plomb ſur les colomnes du grand ordre,

ni sur les pilastres de l'attique ; mais qu'ils portent la plupart sur le vuide des espéces de fenêtres qui sont au-dessous, ou moitié sur le vuide, moitié sur le plein ; que cet ordre attique, qui a un soubassement & un couronnement d'une grandeur exorbitante, est coupé mal-à-propos par deux grandes arcades, dont les bandeaux soûtiennent le mieux qu'ils peuvent les restes inégaux de ces pilastres estropiés ; que les naissances de l'une de ces deux arcades, au lieu de tomber à plomb sur la grande corniche qui leur sert d'imposte, sont courbées suivant le trait du compas qui a formé l'arcade, & viennent poser à faux sur la saillie de la grande corniche ; que les modillons de cette corniche ne sont point à plomb sur le milieu des chapiteaux des colomnes ; & que, dans le fronton du portique, il y a un modillon de plus à un côté qu'à l'autre. Ils avoient

quelques machines dont Vitruve nous a conſervé le deſſein, mais qui marquent que leur théorie dans les méchaniques étoit extrêmement bornée.

D'ailleurs ils ignoroient le trait des pierres, ſans quoi il eſt abſolument impoſſible de pratiquer ces trompes étonnantes, où l'on voit un édifice ſe porter de lui-même par la force de ſa figure; ces voûtes ſurbaiſſées & preſque toutes plattes; ces rampes d'eſcaliers, qui, ſans aucun pillier qui les ſoûtienne, tournent en l'air le long des murs qui les enferment, & vont ſe rendre à des palliers également ſuſpendus, ſans autre appui que celui des murs & de la coupe ingénieuſe de leurs pierres.

Les Romains s'étoient tout d'un coup portés au grand, & n'étoient point entrés dans ce labyrinthe de raiſonnemens qui fondent la perfection des arts. Ils mirent quelque expreſſion dans leur peinture, mais

ils ignoroient tous les secrets de la perspective. On trouve encore quelques morceaux antiques, qui montrent combien ils y étoient peu initiés. Le tableau des nôces qui est dans la vigne Aldobrandine, & celui qu'on appelle le tombeau d'Ovide, offrent des figures bien dessinées, & d'un caractere assez noble ; mais on n'y voit qu'une entente extrêmement médiocre. Toutes les teintes sont aussi fortes les unes que les autres : rien n'avance, rien ne recule ; ce qui fait que les figures paroissent sur une même ligne, & former bien-moins un tableau qu'un bas-relief coloré.

Dans la sculpture même, leurs reliefs ne sont que des reliefs de ronde-bosse, sciés en deux de haut en bas, dont la principale moitié a été appliquée sur un fond tout uni. Ils ignoroient, au tems que l'on fit la colomne de Trajan, cette ingénieuse dégradation, par laquelle un

sculpteur, avec deux ou trois pouces de relief, fait des figures qui, non seulement paroissent de ronde-bosse, & détachées de leur fond, mais qui semblent s'enfoncer, les unes plus les autres moins, dans le lointain du bas-relief. Dans cette colomne, les figures sont presque toutes sur la même ligne : celles que l'on voit sur le derriere sont aussi grandes & aussi marquées que celles qui sont sur le devant, & semblent être montées sur des gradins, pour se faire voir les unes au-dessus des autres.

Au tems même d'Auguste, le mérite étoit contesté, & devenoit souvent équivoque. Horace se plaignit de ce que l'admiration pour les anciens rendoit insensible aux beautés de son siécle; & Martial écrivit, quelque tems après Horace:

Pourquoi si peu souvent l'homme, tant qu'il respire,
Trouve-t'il qui le loue, ou qui daigne le lire?

C'est l'humeur de l'envie, ô mon cher Regulus,
D'aimer moins les vivans que ceux qui ne sont plus.
Aussi du grand Pompée on vante le portique,
Et des vieux bâtimens la structure rustique ;
En face de Virgile Ennius fut loué ;
Des rieurs de son tems Homere fut joué ;
Rarement le théâtre applaudit à Ménandre ;
A sa Corinne seule Ovide parut tendre.
Qu'avez-vous donc, mon livre, à vous hâter si-fort,
Si la gloire aux auteurs ne vient qu'après la mort ?

Brutus osa nommer loquacité & babil l'éloquence de Ciceron ; & Caton l'entendant prononcer l'Oraison pour Murena son ami, ne put s'empêcher de dire : Il faut avouer que nous avons un Consul de trop belle humeur.

Ciceron avoit un penchant extrême pour la plaisanterie, & même pour les jeux de mots, qu'il employoit indécemment devant les

peres conſcripts ; en preſence deſquels il dit de Piſon, qu'il accuſoit d'avoir danſé tout nud dans un feſtin, que, lors même qu'il faiſoit la pirouette, il ne craignoit pas la roue de fortune : voulant dire par-là que la pirouette que faiſoit Piſon, devoit l'avertir de l'inconſtance de la fortune, marquée par la roue qu'on lui donne.

Quintilien, dans ſon dialogue des orateurs, après lui avoir reproché le mauvais goût des équivoques, l'accuſe de monotonie dans ſes périodes, qui finiſſent preſque toutes par un *eſſe videatur*. Cette ſage œconomie qui met de l'enchaînement dans les penſées, & qui fait d'un diſcours entier une piéce réguliere, lui étoit inconnue, ou il la dédaigna. Il eut des défauts plus conſidérables, & qui intéreſſent le ſiecle où il vécut.

Les portraits qu'il fait d'Antoine, de Clodius, de Piſon, de Verrès,

ſont chargés de reproches énoncés groſſierement, comme de les repréſenter quelquefois dans les ſituations les plus choquantes d'un excès de vin.

(1) Dans toutes les occaſions, on le trouve plein de lui-même. S'il parle d'Hirtius & de Dolabella comme des deux plus éloquens perſonnages de Rome, c'eſt pour y ajoûter enſuite, qu'ils n'étoient que ſes diſciples. Dans l'epitre à Lucéius, il développe tous les replis de ſa vanité. „Je brûle, lui dit-
„il, d'un deſir extrême, & qui com-
„me je crois n'eſt point blâmable,
„de voir mon nom ſignalé dans vos
„écrits. Il eſt vrai que vous me pro-
„mettez ſoûvent de n'y pas man-
„quer; mais je vous prie de me
„pardonner ſi je vous importune,
„en vous témoignant quelqu'em-
„preſſement pour cela. Ce n'eſt

(1) *Hertium & Dolabellam diſcendi diſcipulos habeo, cœnandi magiſtros.* Epiſt. fam.

pas ſeulement le deſir de faire par- “ ler de moi, & de m'immortali- “ ſer dans les ſiécles à venir qui m'y “ porte, mais encore celui de jouir “ de mon vivant de l'autorité de vo- “ tre témoignage. “

Plutarque l'a repris de ſe louer trop. „ Les répétitions d'une mê- “ me choſe, dit ce ſage critique, “ dont uſoit Ciceron à tous propos “ en ſes oraiſons, montrent une cu- “ pidité extrême de gloire, quand “ il dit inceſſamment : “

Cede la force armée à la prudence,
Le triomphal laurier à l'éloquence.

Il n'eſt point de conjoncture pour lui, où il n'ait ſauvé la République; ſans ſes ſoins tout étoit perdu; les particuliers de Rome lui ſont redevables de la vie & des biens.

Ciceron avoit un génie ſupérieur, & il ne ſe fut jamais porté à ces excès d'enflûre, de mauvaiſes plaiſanteries & de baſſeſſe d'images,

s'il eût trouvé dans le Sénat des dispositions séveres, & quelque discernement pour les bienséances.

Le caractere des Romains n'étoit pas encore formé : soit que les mouvemens de la république les occupassent à des objets d'intérêt ou de gloire, ou qu'ils ne se portassent pas assez d'eux-mêmes à l'étude des mœurs, on ne voit parmi eux qu'une morale flottante, & un goût incertain. Dans les peintures qu'ils nous ont tracées de l'amour, non seulement ils ont levé les voiles du mystere, mais ils y ont presque toûjours manqué de délicatesse dans les sentimens ; plus attentifs aux irruptions du tempérament, qu'aux mouvemens d'une tendre amitié.

Graves jusqu'à une affectation ridicule, quelquefois ils sont descendus à des excès de puérilité. Caton étoit un pédant, & Hortensius un espece de colifichet. On peut

juger de ſes attentions pour la parure, par le procès qu'il fit à un homme qui par mégarde avoit dérangé en paſſant l'ordre des plis de ſa robe. Cependant Hortenſius étoit un homme d'état, & l'émule de Ciceron.

Pendant même la faveur de Mecenas pour les Muſes, il manquoit quelque choſe à la gloire du bel eſprit. Les odes d'Horace, qu'on regarde avec raiſon comme un des plus précieux monumens de l'antiquité, ſont pleines de beautés rares; mais on n'y trouve pas une certaine rondeur qui doit regner dans un deſſein bien ſuivi. La quatorziéme ne marque aucun but: c'eſt la deſcription d'un vaiſſeau battu par la tempête, ſans aucun indice d'allégorie.

La ſuivante n'eſt pas moins étrange: il décrit tous les malheurs que doit cauſer l'enlévement d'Hélene, ſans qu'on puiſſe ſoupçonner la fin

qu'il se propose. Il n'est pas toûjours heureux dans le choix de ses contes. Voulant, par exemple, détourner Galatée d'un voyage qu'elle concertoit sur mer, il lui trace une peinture des périls que l'on court sur cet élément : après cela il lui rappelle le souvenir d'Europe, qui s'étant assise inconsidérément sur le taureau qui cachoit Jupiter, eut quelque lieu de s'allarmer lorsqu'elle se vit livrée à la merci des flots. Mais l'arrivée de Venus & de l'Amour, qui vinrent la consoler en lui apprenant qu'elle alloit devenir femme de Jupiter, & qu'elle donneroit son nom à une des plus belles parties du monde, étoit une circonstance que le poëte devoit omettre : car quelle est la femme qui ne voudroit pas essayer de l'aventure d'Europe ? & Galatée sur-tout n'étoit pas d'un caractere à refuser la croupe du taureau.

Quelquefois il raconte des histoi-

res qui n'ont aucun rapport à ſon deſſein. Il veut adoucir l'humeur âpre de Lidée. Il invoque Mercure: Toi par qui Amphion a bâti « les murs de Thébes, qui as rendu « la lyre capable de mille choſes, « fournis-moi des chanſons pour « fléchir Lidée, qui eſt plus indomp- « table qu'une cavalle de trois ans. « Tu peux adoucir les tigres. Tu « t'es rendu le maître de Cerbere « par tes chants. Tu as fait ſoûrire « Ixion & Titie malgré leurs tour- « mens; & les Danaïdes, en t'é- « coutant, ont laiſſer ſécher leur « tonneau. «

Voilà ſon deſſein expoſé, & ſa priere faite à Mercure: il faut, ou finir, ou chercher des remedes contre la cruauté de Lidée. Horace ne fait ni l'un ni l'autre. Il conte à Lidée l'hiſtoire des Danaïdes, & comme l'une d'entr'elles ſauva ſon époux contre l'ordre que leur pere leur avoit donné à toutes de tuer leurs

maris. A quoi bon cette histoire au sujet de la lyre de Mercure, & de la cruauté de Lidée ? Il falloit choisir une fable où les rigueurs de quelque beauté fiere étoient punies, & non pas un conte dont on ne peut rien conclurre en faveur de son amour.

L'Enéïde offre un grand dessein, & conduit avec beaucoup de sagesse ; mais le dénouement en est défectueux. Virgile n'auroit du perdre de vue son héros qu'après l'avoir élevé sur le trône des Latins.

D'ailleurs quel héros est-ce qu'Enée ? Il a paru trop dévot à M. de Saint-Evremont, trop timide aux gens de courage, trop froid aux amans tendres, trop ingrat aux personnes délicates, trop cruel aux cœurs généreux, & trop fade à Heinsius à qui le goût de la liberté fit préférer la Pharsale à l'Enéïde.

Lucain a, en effet, quelque chose de plus étonnant que Virgile. Il

eſt ſublime juſques dans ſes impiétés. Suivant la théologie des païens, il y avoit une certaine force d'ame à conſidérer un Caton qui trace aux Dieux les régles de l'équité, un Pompée qui brave leur pouvoir dans ſes derniers ſoûpirs, un Marius qui leur pardonne ſa diſgrace.

On voit plus de douceur dans les vers de Virgile, des peintures plus achevées, une ſtyle ſoûtenu & de l'élégance. Mais un héros, qui tient toûjours ſa pagode à la main, & dont chaque ſoûpir ſemble s'adreſſer à Jupiter, entre dévotement en conférence avec la reine de Carthage, & lui parle d'un ſaint hyménée. Une grotte fait naître les avant-goûts d'une félicité prochaine: les cœurs dévots ſont les plus tendres; celui d'Enée étoit ſenſible; Didon n'étoit point cruelle. On ſe mit en état d'attendre ſans impatience les pompes de l'hymen.

Mercure ſe préſente pourvu

des ordres de Jupiter. Les Destins appellent notre héros en Italie. Il n'est plus question d'hymen, ni des faveurs anticipées de la pauvre Didon : elle est livrée à son désespoir. Les vaisseaux s'apprêtent. On part pour remplir les ordres de Jupiter. Enée aborde en Italie. La vue du danger le fait frémir. On l'attaque ; Jupiter décide du combat en sa faveur. Turnus, supliant & désarmé, lui demande la vie. Sa jeunesse, son rang, ses malheurs le trouvent inflexible. Ce pieux héros, en élevant les yeux au ciel, lui plonge un poignard dans le sein. Sa piété envers les Dieux s'enflamme par ce saint sacrifice. Il fait dresser un bucher en l'honneur de Pallas, & lui offre comme victime huit prisonniers de guerre, qu'il voit réduire en cendres. Si Enée est véritablement dévot, c'est un imbécille dangereux, dont l'affreuse superstition se porte à d'horribles excès : s'il n'est

ſimplement qu'un politique qui ſe couvre à tout moment de l'égide des Dieux, c'eſt un ſcélérat. Quoi qu'il en ſoit, l'enthouſiaſme de Virgile ſemble avoir été excité par les fumées de l'encens, au milieu des grimaces du temple; & celui de Lucain paroît avoir été allumé d'un coup de foudre.

Tels ſont les effets de la ſervitude. Virgile, devenu homme de cour, ne ſçait que brûler de l'encens. En effet, dit Longin, il n'y a peut-« être rien qui éleve plus l'ame des « grands hommes que la liberté, ni « qui excite & réveille plus puiſſam- « ment en nous ce ſentiment natu- « rel qui nous porte à l'émulation, « & cette noble ardeur de ſe voir « élevé au-deſſus des autres. Mais « nous qui avons appris dès nos pre- « mieres années à ſouffrir le joug « de la domination; qui avons été « enveloppés par les façons de faire « de la monarchie, lorſque nous «

» avions l'imagination encore ten-
» dre & susceptible de toutes sor-
» tes d'impressions ; en un mot, qui
» n'avons jamais goûté de cette vive
» & féconde source de l'éloquence,
» je veux dire de la liberté ; ce qui
» arrive ordinairement de nous,
» c'est que nous devenons de grands
» & magnifiques flateurs. C'est
» pourquoi un homme né dans la ser-
» vitude est capable des autres scien-
» ces : mais nul esclave ne peut être
» orateur ; car un esprit abattu &
» comme dompté par l'accoûtu-
» mance au joug, n'oseroit plus s'en-
» hardir à rien. Tout ce qu'il avoit
» de vigeur s'évapore de soi-même,
» & il demeure toûjours comme
» en prison. En un mot, pour me
» servir des termes d'Homere,

Le même jour qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de sa vertu premiere.

Il ne se trouva point d'orateurs exempts de reproches pendant le

cours de la république ; mais il faut avouer qu'un grand génie y avoit plus de reſſources pour le ſublime, que ſous les empereurs. Un homme éloquent pouvoit y aſpirer au conſulat ; & dans l'empire les moindres faveurs du prince fixoient l'ambition du poëte & de l'orateur. Dans la république, ſur-tout du tems des Gracques, les intérêts de la patrie étoient ſacrés & communs : après l'établiſſement de la tyrannie, on jouiſſoit d'une tranquille indifférence, qui laiſſoit aux beaux eſprits le tems de méditer des graces, mais qui étoit une ſource peu féconde de ſentimens élevés. L'éloquence de la république reſſemble à une héroïne qui ne prend que des ornemens guerriers, & celle de l'empire à une femme de ſérail qui uſe de tous les parfums de l'Arabie.

On devint plus élégant & plus fleuri. On mit plus d'art dans le

discours : peut-être même étoit-on plus propre à plaire : enfin le regne d'Auguste fut l'époque du beau langage. Mais la triste nécessité de louer, & la vivacité du climat, disposerent les Romains à la flaterie & à la recherche du brillant.

Ciceron loua Cesar avec excès dans ses harangues, & dit de lui tout le mal imaginable dans les lettres qu'il écrivit à ses amis. Horace, en adressant la parole à Quintius au sujet d'Auguste, qu'on regardoit dans Rome comme un tyran, lui dit : » Si quelqu'un vous parlant » des batailles gagnées sur mer & » sur terre, pour vous flater, vous » disoit que Jupiter qui prend soin » de l'empire & de vous ne sçau- » roit discerner lui-même quelle » est la passion la plus forte de celle » que vous avez pour le salut du » peuple, ou celle que le peuple a » pour votre conservation ; pour- » riez-vous douter que cet éloge

n'appartînt à Auguſte (1) ? «

Auguſte auroit ſacrifié Rome à ſes moindres reſſentimens, & Rome gémiſſoit en ſecret de la tyrannie d'Auguſte.

Le deſir de louer, & l'avidité avec laquelle on recevoit la flaterie, dégénéra juſqu'à l'indécence. (2) Pline eut l'effronterie de dire en plein Sénat, en préſence même de Trajan, » que les Dieux retirerent « Nerva de ce monde, après qu'il « eut adopté Trajan pour ſon ſuc- « ceſſeur, de crainte qu'après une « action ſi divine il ne fit quelque «

(1) *Si quis bella tibi terrâ pugnata marique*
Dicat, & his verbis vacuas permulceat aures :
Tenè magis ſalvum populus velit, an populum «
tu, «
Servet in ambiguo, qui conſulit, & tibi, & urbi, «
Juppiter : « *Auguſti laudes agnoſcere poſſis.*

(2) *Nervam Dii cælo vindicaverunt; nè quid, poſt illud divinum & immortale factum, mortale faceret : Deberi quippe maximo operi hanc quoque venerationem, ut noviſſimum eſſet; autoremque ejus ſtatim conſecrandum, ut quandoque inter poſteros quæreretur, an illud jam Deus feciſſet.* Pline, Paneg.

» chose d'humain : qu'un ouvrage
» aussi grand que celui-là, méritoit
» d'être le dernier : & que l'hom-
» me qui en étoit l'auteur devoit
» prendre au plutôt sa place dans le
» ciel, afin que la postérité eût lieu
» de demander s'il n'étoit pas déjà
» Dieu quand il l'avoit faite.

On voit dans ce panégyriste que le goût du *concetto*, que nous reprochons aujourd'hui aux Italiens, a une origine ancienne. Ovide avoit d'abord montré dans son imagination des veines de clinquant. Celle de Pline jettoit perpétuellement des éclairs. Le Portique, malgré son austérité, se dérida même en faveur du *concetto*. Sénéque, qui fut un personnage grave & chagrin, éclatoit dans ses transports par des traits de rafinement. » Moi, que je
» baise une main encore teinte du
» sang de mon pere & de mes fre-
» res ! fait-il dire à Mégare dans son
» Hercule furieux : Ah ! que plutôt

l'univers ſoit renverſé! Pere, freres, ſceptre, patrie, tu m'as tout ravi : Mais il me reſte un bien plus précieux que tout ce que j'ai perdu ; c'eſt ma haine pour toi, ſi chere à mes yeux, que je ſouffre même d'être obligé de la partager avec tous les Thébains. «

Les hiſtoriens ne furent pas plus ſages que les poëtes & les orateurs. Velleius Paterculus (1) eſt plein de réflexions qui marquent un génie tout occupé à lier des rapports extraordinaires. Après avoir dit que Marius ſouffroit toutes les incommodités d'une vie pauvre dans les murs de Carthage, il ajoûte que Marius regardant Carthage, & Carthage regardant Marius, pouvoient ſe conſoler de leur commune diſgrace.

(1) *Curſum in Affricam direxit, inopemque vitam in tugurio ruinarum Carthaginenſium toleravit, cùm Marius aſpiciens Carthaginem, illa intuens Marium, alter alteri poſſint eſſe ſolatio.* Vell. Paterc. lib. 10.

Tacite a des vues profondes ; mais il en a aussi beaucoup qui sont quintessenciées. L'intention qu'il prête à Auguste sur le choix de son successeur, peut être vraie : cependant on a trouvé que c'étoit s'ingérer trop avant dans les mysteres du prince, de dire qu'Auguste ne préféra Tibere à Agrippa & à Germanicus, que pour s'acquérir de la gloire par la comparaison que l'on feroit d'un prince cruel & arrogant avec son prédécesseur.

Le génie des auteurs suivit insensiblement la décadence de l'empire. Juvenal employa sous Domitien le ton de déclamateur, & Martial celui de Sophiste. Peut-être que le Goût auroit pris de l'ascendant contre la barbarie qui le menaçoit, s'il se fût trouvé quelque siécle favorable aux lettres : mais le destin de Rome devoit plier sous une autre puissance. Il se préparoit une

une révolution générale dans les mœurs, qui devoit élever, ſur les trophées de cette maîtreſſe de l'univers, une grandeur juſqu'alors inconnue.

Le Chriſtianiſme vint à éclorre avec une humilité qui choqua l'orgueil des payens. Sa vertu naiſſante ne ſe rebuta pas des mépris qu'on lui marquoit. Elle cherchoit à mortifier ſon amour-propre, & y réuſſit par le caractere d'une ſainte rudeſſe qu'elle mit dans ſes écrits.

Des hommes qui plaçoient leur gloire à ſervir de riſée aux Gentils & de ſcandale aux Juifs, qui ſoûpiroient après l'opprobre & les ſouffrances, ſe trouvoient dans un point de vue où les graces de l'élégance pouvoient leur paroître une vanité dangereuſe. Leur ſtyle étoit auprès de celui de Cicéron, ce que leur extérieur humble & négligé étoit à l'égard de la contenance faſtueuſe des conſuls.

Le génie de Tertullien servit l'intention qu'il avoit de paroître sans parures. Soit dessein prémédité, soit humeur Africaine, on ne pouvoit mieux consulter les intérêts de sa modestie. Il a néanmoins quelquefois des lueurs étonnantes. Rien n'est plus profond que ce trait d'imagination : *Le fils de Dieu est mort ; cela est croyable, parce que cela est ridicule. Ayant été enséveli, est il ressuscité ; cela est certain, parce que cela est impossible.*

Saint Augustin, né en Afrique, entrevit cette vérité, puisqu'il fonde une des plus grandes preuves de la religion sur l'incompréhensibilité de nos mysteres.

On découvre dans quelques-uns de ses écrits de l'affectation à se négliger : car son imagination qui étoit fort vive, & le goût des jeux de mots qu'il prit à Rome sous quelques sophistes qui furent ses maîtres, auroient du concourir à

mettre quelques eſpeces d'embelliſſemens dans ſon diſcours, s'il ne ſe fût pas tenu ſur ſes gardes contre ces ſortes de mondanités qui ne marquoient pas aſſez l'auſtérité du Chriſtianiſme de ce ſiécle.

Les anges fouetterent ſaint Jérome, pour avoir tâché d'imiter Ciceron; ou peut-être pour l'avoir ſçu mal imiter, comme l'a cru Eraſme. Soit que cette pieuſe aventure ait quelque choſe de réel, ou qu'il faille l'expliquer comme une parabole, elle nous prouve toûjours que ſaint Jérome regardoit comme une indécence chrétienne les parures du langage. Le procédé des anges eut ſon ſuccès. La maniere d'écrire de ce ſaint, imite aſſez le portrait qu'on nous fait de ſa perſonne dans le fond d'une grotte, un caillou d'une main, un crucifix de l'autre, un lion à ſes pieds, & une peau d'ours ſur ſes épaules.

La modeſtie chrétienne fit aſ-

fecter des expressions barbares à saint Paulin. Grégoire le grand écrit dans une de ses lettres, » qu'il » dédaignoit de se conformer aux re- » gles grammaticales, afin de n'avoir » rien de commun avec les païens. « *Maimbourg, histoire du pontificat de saint Grégoire*. Juvencus prêtre Espagnol & le premier poëte Chrétien, voulut par humilité croasser dans les bourbiers du Parnasse. Ses vers donnent de lui l'idée d'un bon Chrétien, & d'un poëte insipide (1).

On fut néanmoins touché des enchantemens de la poësie. Cette premiere austérité se déridoit. On essaya de quelques parures. Elles furent d'abord sauvages, mal assorties, & formoient des grotesques. Venus, la Vierge, Cupidon, & le petit Jesus, composérent des tableaux bisarres, & qui prouvoient le peu d'habileté de ces pre-

(1) Il a fait l'histoire évangélique en fort mauvais vers.

miers Chrétiens, dans les choſes qui ne concernoient pas la ſimplicité des mœurs. Apollinaire, auteur de la tragédie de Jeſus-Chriſt ſouffrant, me paroît auſſi ridicule dans ſes perſonnages, qu'un homme qui mettroit du rouge & des mouches avec la triſte décoration d'un grand deuil. Saint Grégoire de Nazianze, Sinéze, ſaint Proſper travaillerent avec plus de ſuccès pour l'édification des fidéles, que pour les progrès de leur réputation ſur le Parnaſſe.

Le commerce de la cour mit inſenſiblement quelque douceur dans la voix de ces premiers néophites. Quand le Chriſtianiſme fut la religion de l'empire, ils prirent un ton plus élevé. Pût-il commander aux empereurs? ils parlerent avec cette haute fierté qu'inſpire un pouvoir émané du ciel.

Enfin il s'éleva dans Rome un trône que l'Europe & l'Aſie en-

censerent. Cette maîtresse de l'univers reprit une seconde fois les rênes du monde. Autrefois Tamerlan vit dans ses fers le fier Bajazet; mais ce prince généreux bravoit son vainqueur. Les rois étoient respectés dans l'ancienne Rome, ou comme des alliés, ou comme d'illustres malheureux.

Ildebrand eut d'autres triomphes. Il force l'empereur Henri IV à paroître devant lui, après huit jours de jeûne & de prison, dans les attitudes humbles d'un criminel, les pieds nuds, la tête découverte, & le corps à demi incliné. Aussi quelle différence entre les apologies respectueuses des premiers evêques de Rome, & les décrets de ce pontife! Les premiers parloient aux empereurs comme des sujets fidéles qui imploroient leur clémence; Ildebrand leur parle comme leur empereur. Il écrivit à l'évêque Hérimanius:

Je (1) veux abaiſſer la tête ſuper- « be des rois & des empereurs, « dont l'orgueil ſemble s'élever « comme les flots de la mer. Ce deſ- « ſein me paroît ſur-tout intéreſſant « à l'égard des empereurs, qu'il eſt « bon de ſoûmettre à une puiſſance « dont ils redoutent les effets. «

Boniface VIII prit le ton élevé d'Ildebrand; il menaça de ſes foudres. Mais le tems, qui détruit tout, affoibliſſoit la terreur de ſes menaces. Ses tonnerres devinrent un jeu de théâtre. Le téméraire Nogaret va juſques ſur ſon trône pontifical; & d'une main qui fit frémir les ſpectateurs, oſe lui donner un ſoufflet. On crut d'abord ce qu'on avoit

(1) *Imperatoribus, & regibus, ceteriſque principibus, ut elationes maris & ſuperbiæ fluctus comprimere valeant, arma humilitatis, Deo autore, providere curamus: proindè videtur utile maximè imperatoribus, ut cùm mens illorum ſe ad alta erigere & pro ſingulari vult gloriâ oblectare, inveniat quibus ſe modis humiliet; atque unde gaudebat, ſentiat plus timendum.* Greg. epiſt. ad. Herim. epiſc.

pensé autrefois à l'égard de Sérapis, que les élémens alloient se confondre ; cependant la nature suivit son cours ordinaire. Ces disgraces lui firent perdre sa premiere enflure. Insensiblement l'hérésie vint à paroître avec l'aurore de la littérature. On devint par-là un peu moins susceptible d'enthousiasme. La religion ne fut presque plus chez la plupart des critiques qu'une affaire de bienséance, ou plutôt elle changea d'objets. Les sçavans du quinziéme siecle entrerent dans le commerce des Grecs & des Latins, comme des étrangers superstitieux qui se choisiroient des pénates entre les Dieux de la nation.

A peine cependant la faveur que François Premier annonça aux lettres, eut-elle un peu dissipé les brouillards les plus épais de l'ignorance, que l'embarras des sçavans devint extrême. Le projet de faire des livres parut naturel à des hom-

mes

mes qui étoient les dépositaires de la littérature de leur siecle. On prit la plume : Mais représentez-vous des enfans élevés dans un cachot ténébreux, qui voyant au moment de leur sortie des danses hautes & des danses basses, ne sçauroient comment hasarder leur premier pas.

On consulta les Grecs & les Latins avec plus de respect qu'on ne consultoit les oracles. Leurs décisions ambigues & peu unanimes partagerent les esprits. Le zéle de parti s'échauffa. Juste Lipse, Aubert le Mire, & Berthilius Canut déployerent les étendarts de Seneque. Les partisans de Ciceron ne s'endormirent pas dans ces terribles conjonctures. Cette guerre alloit produire des effets étonnans. Les Lipsiens formoient déja le noir complot de faire périr Ciceron, & tout Latin qui ne ressembloit pas assez à Seneque. Ce

lâche dessein étoit sur le point de s'exécuter, lorsque ces trois furieux chefs disparurent de ce monde. Ciceron fut conservé. Le péril qu'il avoit couru le rendit recommandable. Cependant il eut toûjours quelques dégoûts à essuyer de la part des Lipsiens. Sans aucun ménagement pour sa qualité de consul, ils réitérerent le reproche de Brutus, & nommerent babil & loquacité la fertilité de son éloquence. Jules Scaliger & Floridus Sabinus, gens sujets aux vapeurs les plus épaisses de la mélancholie, regarderent Horace comme un mauvais plaisant, & dresserent en secret des autels à Juvenal. Ses vers, dit Scaliger dans son Hipercritique (1), valent beaucoup mieux que ceux d'Horace; ses sentences sont plus vives, & sa diction plus claire & plus nette.

(1) *Longè meliores quàm Horatiani. Sententiæ acriores, phrasis apertior.* Hipercrit.

L'homme ſi érudit, que Balzac appelle le farouche Heinſius, fut aſſez ébranlé des véhémences de la Pharſale, qui ſemble avoir été compoſée parmi les volcans du mont Etna, pour la préférer aux plus glorieux monumens qui aient jamais été dreſſés à la liberté de la république Romaine. Lucain, dit-il (1), a été parmi les autres poëtes, ce qu'un cheval ſuperbe & henniſſant fierement, eſt à l'égard d'une troupe d'ânes, dont la voix ignoble décele le goût qu'ils ont pour la ſervitude.

C'étoit encore beaucoup pour des tems barbares, de produire des ſçavans peu délicats & ſans goût. Depuis le treizieme ſiécle on ne connoiſſoit que les troubadours & les clercs de la bazoche. On jouoit les myſteres de la religion; & ce ſiécle imbécille admiroit ces pieux

(1) *Daniel Heinſius, lib. ſing. de laude aſini.* Edition in-4°. p. 86. & ſuiv.

grotesques. Le poëme des Couches sacrées, par Sannasar, passa pour une merveille chez les sçavans de ce tems-là : & Daniel Heinsius s'autorisa sur son succès à publier l'*Infanticida*, qui ne trouva gueres d'autres ennemis que messieurs Saumaise (1) & Balzac (2).

Jodelle essaya le premier de monter le théâtre François sur celui de l'ancienne Athénes. La nouveauté du spectacle lui acquit la réputation d'un homme merveilleux. On peut dire qu'il donnoit le ton jusqu'au point de faire changer de forme à notre langue en l'habillant à la Grecque, sans trouver d'obstacle à un dessein de cette importance. Il mourut au milieu des applaudissemens : ce qui donne lieu à sa surprise, lorsqu'il se voit si peu

(1) *Dissertat. Claud. Salmasii ad trag.* Infant.

(1) *Guez de Balzac, dissert. sur la tragédie de* l'Infanticida.

reſpecté dans la Guerre des auteurs. (1) On nous regardoit, dit-il, " comme des hommes extraordi- " naires : on nous adoroit : la cour " nous prodiguoit l'encens que nous " ſommes aujourd'hui obligés de " lui donner en tremblant; & l'on ne " trouvoit point de bonheur égal à " celui de poſſéder nos bonnes gra- " ces. Nous étions de la faveur & " du cabinet. Les rois eux-mê- " mes lioient commerce avec nous. " Nous leur apprenions à grimper " ſur le Parnaſſe; & ſouvent ils fai- " ſoient des vers à notre louange. " Ainſi nous étions maîtres du goût " de la cour. On ne ſe formaliſoit " pas de voir dans nos poëſies des " épithetes obſcures & fabuleuſes, " des cacophonies, ni des hiatus; " & ce que nous appellons licence " entre nous, paſſoit pour beauté " dans le public. Nous faiſions de " la langue ce qu'il nous plaiſoit; "

(1) *Gueret, guerre des auteurs.*

„ nous l'assujettissions à tous nos
„ besoins ; & quand la nécessité
„ nous obligeoit de la violer dans
„ ses termes, personne n'y trouvoit
„ à redire. On croyoit au contraire
„ que nous avions droit d'en user
„ ainsi. D'ailleurs le mystere nous
„ faisoit valoir. Nous n'avions pas
„ l'indiscrétion de divulguer, com-
„ me on fait aujourd'hui, les secrets
„ de l'art ; nous les cachions sous
„ des ténébres sçavantes ; & la
„ doctrine étoit si généralement
„ répandue dans toutes nos piéces,
„ qu'on s'imaginoit que, pour être
„ poëte, il falloit avoir une con-
„ noissance universelle de toutes
„ choses. "

Ce fut ce faste d'érudition qui donna un caractere imposant aux poësies de Ronsard, & qui sçut éblouir les sçavans du seizieme siécle, au point de le faire préférer à tous les poëtes de l'antiquité. Le sage monsieur de Thou

(1) le mit au-deſſus de Virgile & d'Homere. Le cardinal du Perron ne le conſidéroit que comme un prodige de la nature. Il fit ſon oraiſon funébre, qu'il prononça dans la chapelle de Boncourt, l'an mil cinq cent quatre-vingt-ſix. „ Somme par tout, y dit-il, il a été " ſupérieur aux autres, & par tout " il a été égal à lui-même. Il s'eſt " bien vu aux ſiécles paſſés des " hommes excellens en un genre " de poëſie : mais qui ayent embraſſé toutes les parties de la poëſie enſemble, comme celui-ci a " fait, il ne s'en eſt point vu juſqu'à " maintenant. Homere a bien remporté la palme entre les épiques, " Pindare entre les lyriques, un " autre entre les bucholiques, & " ainſi des autres; mais la gloire univerſelle de la poëſie, ils l'ont " tous diviſée entr'eux, & chacun "

(1) *Jacob. Auguſt. Thuan. lib.* 82. *hiſt. ſui temp. ad ann.* 1582.

„ en a pris sa partie. Il n'y a ja-
„ mais eu qu'un seul Ronsard qui
„ l'ait possédée toute entiere. Aussi
„ certes y avoit-il plus contribué
„ de naturel lui seul, que tous ceux
„ dont l'antiquité nous a laissé quel-
„ ques momumens..... De maniere
„ que ceux qui auront quelque re-
„ ligion envers les Muses, le vien-
„ dront un jour visiter avec admi-
„ ration, & y feront des vœux
„ & des pélerinages pour acquérir
„ le don & l'inspiration de la poësie.
„ Il viendra encore ci-après quel-
„ que second Alexandre, il naîtra
„ encore quelque nouveau monar-
„ que du monde, qui pleurera sur
„ la sépulture d'Achille, & ne pleu-
„ rera sinon de n'avoir vêcu du
„ tems de ce grand Homere Fran-
„ çois. "

Sa mort enthousiasma tous les poëtes de son tems; & tous se réunissoient à le célébrer, comme une merveille de la nature.

A genoux, poëtes de France.
Adorez l'immortelle voix,
L'immortelle voix d'excellence,
Du grand Homere des François:
A genoux (ô troupe d'élite);
Rendez hommage à ſon mérite,
Avouant par ces vrais honneurs
Et le triomphe & la victoire
Qui s'éterniſent dans la gloire
Du plus cher mignon des neuf Sœurs (1).

D'autres avoient dit avant Garnier:

Ce Phébus des François, ce prince des poëtes,
Ce Ronſard, dont les vers ſont autant de trompettes
Qui font bruire en tous lieux ſon immortel renom,
Il eſt mort aujourd'hui: mais ſa Muſe ſçavante,
En dépit de la mort, reſte encore vivante,
Déterrant du tombeau des grands hommes le nom.

Enfin il fit naître mille élégies Grecques, Latines, Italiennes. C'eſt cependant ce ſublime Ron-

(1) Dit *Garnier* dans une *Ode pindarique*.

ſard qui avoit dit :

Jacquet aime autant ſa Robine,
Qu'une pucelle ſa poupine;
Robine aime autant ſon Jacquet,
Qu'un amoureux fait ſon bouquet.

O amourettes doucelettes!
O doucelettes amourettes!
O couple d'amis bienheureux,
Enſemble aimez & amoureux!

O Robine bien fortunée
De s'être au bon Jacquet donnée!
O bon Jacquet bien fortuné
De s'être à Robine donné! *&c.*

Ronſard eſt à peu près auſſi grand dans l'épopée & dans l'ode, qu'il eſt délicat & poli dans ſes églogues. Il fut toutefois l'admiration & les délices de la cour; preuve que les bienſéances de ſon ſiécle étoient peu ſéveres.

L'indécence des poëtes étoit une expreſſion des mœurs. Sous Henri II, Charles IX, & Henri III, le beau ſexe étoit en vérité ſi bien aguerri, & ſi accommodant, &

on prenoit ſi peu de ſoin de voi.er ſes intrigues, puiſqu'on étoit preſque dèshonoré quand on n'en avoit pas, que les écrivains les plus circonſpects n'avoient point de pudeur à ménager.

Un auteur qui auroit voulu mettre quelques bienſéances dans ſes écrits, auroit paru ſous ces regnes avec le ridicule d'une jeune perſonne modeſtement compoſée, & qui fait la petite prude devant une troupe de vieilles coquettes (1). L'amour étoit un commerce libre & autoriſé par les loix; au lieu qu'il eſt aujourd'hui plus ſuſceptible de myſtere, & une eſpece de contrebande. Comme ils avoient moins de détours, ils alloient plus vîte au fait, à l'imitation des ces bons marchands Hollandois qui traitent de phébus tous les orne-

(1) Liſez la *vie de Catherine de Medicis*, & ſur tout la *confeſſion catholique de Sancy par d'Aubigné.*

mens d'un discours, où il s'agiroit de concerter un voyage dans les Indes orientales. Il semble même que l'on exigeoit un peu d'effronterie dans les poëtes. Regnier disoit à Berthaud :

Mon oncle m'a conté, que montrant à Ronsard
Tes vers estincelants & de lumiere & d'art,
Il ne sceut que reprendre en ton apprentissage,
Sinon qu'il te jugeoit pour un poëte trop sage.

Ce caractere sembloit si bien faire partie du bon poëte, que Marot, Théophile, Motin, de Sigones, Garnier, Berthelot, Desportes, &c. étoient les chevaliers de la plus fine galanterie.

Le langage se monta sur la naïveté du siécle. Le jargon de Montaigne & d'Amiot a une force & une expression, dont la délicatesse de nos bienséances priva peu à peu la langue Françoise.

On peut juger de la franchiſe de ce vieux ſtyle, par la maniere libre & téméraire avec laquelle Duhaillan établit ſes conjectures ſur la Pucelle d'Orleans. On y verra des tours, que la langue d'aujourd'hui ne comporteroit pas. „Les uns " diſent que cette Jeanne étoit la " maîtreſſe de Jean bâtard d'Or- " leans ; les autres, du ſieur de " Baudricourt : leſquels étant fins " & aviſés, & voyant le roi qui " ne ſçavoit plus que faire, ni que " dire ; & le peuple, pour les con- " tinuelles guerres, tant abattu qu'il " ne pouvoit relever ſon cœur ; " s'aviſerent de ſe ſervir d'un mi- " racle, compoſé d'une fauſſe re- " ligion, qui eſt la choſe du monde " qui plus éleve & anime les cœurs, " & qui plus fait croire aux hom- " mes, mêmement aux ſimples, " ce qui n'eſt pas : & le peuple " étoit fort propre à recevoir telles " ſuperſtitions. Ceux qui croient "

„ que c'est une pucelle envoyée „ de Dieu, ne sont pas damnés; ne „ le sont pas ceux qui ne le croient „ point. Plusieurs estiment cet ar- „ ticle dernier une hérésie: mais „ nous ne voulons pas trébucher „ en elle, ni trop en l'autre créan- „ ce. Adonc ces seigneurs, par „ l'espace de quelques jours, l'ins- „ truisirent de tout ce qu'elle de- „ voit répondre aux demandes, qui „ par le roi & eux lui seroient faites „ en la présence du roi; car ils de- „ voient eux-mêmes faire les inter- „ rogatoires. Afin qu'elle pût re- „ connoître le roi lorsqu'elle se- „ roit menée vers lui, il lui faisoient „ voir tous les jours par plusieurs „ fois son portrait. Le jour désigné „ auquel elle devoit venir vers lui „ en sa chambre, & eux ayant dres- „ sé cette partie, ils ne faillirent „ de s'y trouver. Etant entrée, les „ premiers qui lui demanderent ce „ qu'elle vouloit, furent le bâtard

d'Orleans, & Baudricourt, leſ- "
quels lui demanderent ce qu'elle "
demandoit. Elle répondit qu'elle "
vouloit parler au roi. Ils lui pré- "
ſenterent un des autres ſeigneurs "
qui étoit là, lui diſant que c'étoit "
le roi : mais elle inſtruite de tout "
ce qui lui ſeroit fait & dit, & "
de ce qu'elle devoit faire & dire, "
dit que ce n'étoit pas le roi, & "
qu'il étoit caché dans la ruelle "
du lit. Cette invention de reli- "
gion feinte & ſimulée, profita tant "
en ce royaume, qu'elle releva "
les courages perdus & abattus de "
déſeſpoir.... Adonc le roi lui fit "
donner chevaux & armes, & "
une armée avec bon nombre de "
grands capitaines, en la compa- "
gnie deſquels elle porta ſecours "
à ceux d'Orleans. " *Du Hail. Succès des affaires de France, l.* 2. Du Haillan eſt ſans doute trop hardi : mais on peut remarquer dans ſon diſcours le génie du ſiécle où il vi-

voit. Il étoit presque affranchi de toutes sortes de circonspections.

On aimoit pour lors les peintures parlantes, parce que les yeux n'appercevoient aucune indécence dans les objets qu'elles traçoient.

Non point des mœurs plus pures, mais des dehors plus réservés, donnerent dans la suite à la langue une espece de ton pantomime, qui lui fit exprimer d'une maniere muette les choses qu'elle n'osoit point nommer.

Cette naïve rusticité qu'elle marqua dans ces commencemens, fut un crime arbitraire & de fantaisie. Elle n'étoit pas chaste, parce que ceux qui la parloient mettoient leur vertu dans la galanterie la plus libre : mais elle eut un défaut réel, elle fut pédante. Le commerce des Grecs & des Latins fut à son égard une espece de fripperie où elle s'assortit burlesquement, & qui ne contribua pas peu à sa nouvelle barbarie.

In-

Insensiblement les sçavans donnerent le ton. Pleins encore des incursions qu'ils venoient de faire dans l'antiquité, ils épancherent des torrens d'érudition au barreau, sur le Parnasse & en chaire. C'étoit une magnificence qui leur faisoit toûjours honneur. L'auteur de l'oraison funebre d'Henry IV fut beaucoup loué pour avoir dit : Alexandre le grand fait chose ex- "traordinaire en la mort de son "ami Ephestion ; car il fit raser "le poil & la barbe à tous les sol- "dats de son armée, fit couper les "crins à tous les chevaux & mu- "lets (comme les Medes avoient "fait auparavant en la mort de leur "Mastritius) ; & disent Arianus "& Diodore Sicilien, qu'il lui fit "bâtir un sépulchre égal à toutes "les merveilles du monde, auquel "il dépensa la somme de douze "mille talens, qui font sept cens "& vingt-mille écus. Mais tout "

„ cela n'étoit rien à comparaison
„ des larmes qu'il jetta, comme
„ si c'eût été une femme, sans
„ vouloir jamais être consolé d'i-
„ celle, jusqu'à ce qu'il reçut sa
„ réponse de l'oracle de Jupiter
„ Ammon, que son ami méritoit
„ d'être honoré comme Dieu avec
„ des sacrifices. L'amour qu'il lui
„ portoit se faisoit sentir par les
„ pleurs, desquels n'en sont pas
„ exempts les plus animés & coura-
„ geux.... Par-là nous pouvons ju-
„ ger combien notre saint pere le
„ pape Paul cinquiéme qui est au-
„ jourd'hui, aimoit notre défunt
„ Roi Henry-quatre : car ayant re-
„ çu les nouvelles de sa mort le
„ vingt-troisieme du mois de may à
„ minuit, fit incontinent de ses
„ yeux fontaines de larmes.... Il
„ étoit deffendu au grand-prêtre de
„ la loi Mosaïque de se trouver ja-
„ mais à aucunes obséques ou pom-
„ pes funebres, pour s'exempter

de ſemblables pleurs & gémiſſe- "
mens.... d'où il ſemble que l'ont "
pris les Gentils : car, comme rap- "
portent Corneille-Tacite, & Sz- "
neque, Ceſar faiſant une oraiſon "
funebre pour louanger ſon fils, "
lui fut mis un voile devant ſon "
viſage ; & Sénéque, en rendant "
raiſon, dit que, pour ce qu'étant "
empereur, il étoit auſſi grand-prê- "
tre ; *ut oculos pontifices à funere* "
averteret. Le même rapporte "
Dion-Caſſe être advenu à la mort "
d'Agrippine; comme il y a plu- "
ſieurs autres exemples aux Hiſ- "
toires Romaines. "

Lorſqu'ils n'avoient pas en main de beaux paſſages, ils s'en dédommageoient par de petites particules latines, qu'ils regardoient comme des perles, qui, ſemées çà & là dans le diſcours, lui donnoient à leur gré un éclat & un prix ineſtimable. Voici comment un avocat commença ſon plaidoyer en par-

lant pour sa fille. „ Cette fille mienne, messieurs, est heureuse, & „ malheureuse tout ensemble: Heu„ reuse *quidem*, d'avoir épousé le „ sieur de la Hunaudiere, gentil„ homme des plus qualifiés de la „ province : malheureuse *autem* d'a„ voir pour mari le plus grand chi„ caneur du royaume, qui s'est „ ruiné en procès, & qui a réduit „ cette pauvre femme à aller de „ porte en porte pour demander „ son pain, que les Grecs appel„ loient *ton arton*."

Cette profusion de sçavoir eut peut-être mérité quelque indulgence des siécles suivans, si elle eût été accompagnée de quelques graces dans l'élocution. Mais les poëtes de ce tems-là étoient plutôt des corbeaux que des cignes. En vain choisissoient-ils de grands airs; ils ne rendoient que des croassemens choquans. Cette partie du discours qui a tant de charmes, l'harmonie

& la douceur, leur étoit inconnue. Ils avoient la voix dure & embarrassée. En un mot, leur diction ressembloit à ces chemins couverts de rocailles & de fascines, où on ne peut faire deux pas sans broncher. Mauvais enjencemens de paroles, constructions défectueuses, entortillemens d'idées, hiatus fréquens, liaisons peu naturelles, cahotemens incommodes, parenthéses trop étendues, transpositions bisarres, sont des défauts réels, & qui convenoient au langage du seizieme siécle.

L'on pourroit ajoûter à ces reproches, celui d'être peu propre pour le sublime. Leurs plus grandes peintures avoient toûjours quelques nuances burlesques. Le beau portrait qu'Homere fait d'Agamemnon est ainsi travesti par Amiot:

Du chef semblable il étoit, & des yeux
A Jupiter le haut tonnant des cieux.
Des reins à Mars, & de large poitrine

Au souverain seigneur de la marine.

La méchanisme de la langue avoit si peu d'exactitude, qu'il n'étoit pas plus possible à un auteur de bien frapper un portrait, qu'à un peintre qui n'a point l'assortiment des couleurs de donner une expression parfaite à ses objets.

Enfin Malherbe vint; & le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence:
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux regles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses loix; & ce guide fidéle
Aux auteurs de ce tems sert encore de modéle (1).

L'honneur de porter la langue à son haut période étoit réservé à messieurs de l'académie, qui ne respecterent pas assez Malherbe pour n'oser point le trouver répré-

(1) *Boileau, art Poëtique.*

henſible. Ils examinerent ſes fautes, & s'occuperent avec beaucoup d'application à l'ode qui a pour ſujet le voyage d'Henri IV, dans le Limoſin.

Ces critiques éclairés ne trouverent preſque aucune des dix-ſept ſtances de cette piece, qui eſt une des meilleures du poëte, où leur zéle pour la langue n'eût quelqu'occaſion de marquer ſes vues ſur la pureté de la diction.

Une telle ſévérité excita des murmures dans le public. On ſoupçonna l'académie d'innovations dangereuſes. Enfin mademoiſelle de Gournai voyant que Montaigne même n'étoit pas reſpecté, ſonna hautement l'allarme; & dit, dans un de ſes emportemens, que tout ce que produiroit cet inique aréopage ne feroit jamais que de l'eau claire.

Cette illuſtre aſſemblée prit de l'aſcendant ſur les clameurs de la

basse littérature. Elle apprit à tailler des phrases avec des graces & une justesse jusqu'alors négligées, & les débarrassa du fatras Gothique. Le style de d'Ablancour, de Vaugelas, de Patru, est, à l'égard de celui de Brantôme ou d'Amiot, ce qu'une allée de parterre est à l'égard des sentiers scabreux d'une haute montagne.

La langue fut enfin dressée à des inflexions douces; mais elle parla selon des goûts différens. Voiture disoit les choses les plus grandes sur des airs de flageolet; & Balzac réduisoit les plus petites aux accens pompeux du théorbe. Il employa les longues périodes comme un porte-voix pour mieux retentir. Port-Royal adopta ensuite les périodes de Balzac, les jugeant convenables à l'enflûre d'un double chef de parti. Le pere Bouhours, auteur joli, & sans véhémence, se plaignit de ce que le style de Port-Royal suspendoit

pendoit trop le jeu des poulmons : & m. Jurieu (1) disoit du pere Maimbourg, qu'il donnoit la question à ses lecteurs.

Après que l'académie se fut occupée du méchanisme de la langue, son Dieu tutelaire, le grand cardinal de Richelieu lui inspira le dessein d'épurer le Goût, & d'en fixer des regles sûres. Malgré ses empressemens, la profusion de ses récompenses, & les travaux des Démarêts & des Scudéris, " tout (2) " étoit en désordre sur le théâtre " François. On n'avoit nul goût, " nulle connoissance des beautés " du drame. Les auteurs étoient " aussi ignorans que les spectateurs. " La plupart des sujets que l'on pré- " sentoit, étoient extravagans, & " dénués de vraisemblance : point " de mœurs, point de caracteres. " La diction étoit encore plus "

(1) *Histoire du Calvinisme.*
(2) M. Racine, *discours prononcé à l'acad.*

„ vicieuse que l'action; les pointes
„ & les misérables jeux de mots fai-
„ soient son principal ornement. En
„ un mot toutes les regles de l'art,
„ celles même de l'honnêteté & de
„ la bienséance, étoient par tout
„ violées.

„ Dans cette enfance, ou, pour
„ mieux dire, dans ce cahos du poë-
„ me dramatique parmi nous, m.
„ Corneille, après avoir quelque
„ tems cherché le bon chemin, &
„ lutté contre le mauvais goût de
„ son siécle, enfin, inspiré d'un gé-
„ nie extraordinaire, & aidé de la
„ lecture des anciens, fit voir sur la
„ scène la raison; mais la raison ac-
„ compagnée de toute la pompe, de
„ tous les ornemens dont notre lan-
„ gue est capable. Il accorda heu-
„ reusement le vraisemblable & le
„ merveilleux, & laissa bien loin der-
„ riere lui tout ce qu'il avoit de ri-
„ vaux; dont la plupart désespérant
„ de l'atteindre, & n'osant plus en-

treprendre de lui disputer le prix, «
se bornerent à combattre la voix «
publique déclarée pour lui, & es- «
sayerent en vain, par leurs dis- «
cours & par leurs frivoles criti- «
ques, de rabaisser un mérite qu'ils «
ne pouvoient égaler. «

Le pere Rapin (1) blama Corneille de ne s'être pas assez rapproché de l'ancien théâtre d'Athenes. C'est dégrader la tragédie, dit-il, «
de cet air de majesté qui lui est «
propre, que d'y mêler de l'amour, «
qui est d'un caractere toûjours ba- «
din, & peu conforme à cette gra- «
vité dont elle fait profession. Ce «
qui fait que les tragédies mêlées «
de galanteries ne font pas ces im- «
pressions admirables sur les es- «
prits, que faisoient autrefois les «
tragédies de Sophocle & d'Euri- «
pide : car toutes les entrailles «
étoient émues par les grands ob- «

(1) René Rapin *reflexions sur la poët. p.* 346, *de l'ed. in* 4.

» jets de terreur & de pitié que ces » auteurs proposoient. On sort à » présent du théâtre aussi peu ému » qu'on y étoit entré; on remporte » son cœur chez soi, comme on » l'avoit apporté. »

Descartes parut, & plia l'esprit à une justesse d'analyse qui respecta trop peu les sentimens héroïques. La grandeur Romaine fut traitée en reine de théâtre, devant qui on ne contraint, ni ses ennuis, ni le desir du badinage. Les moins séveres s'égayerent avec elle; d'autres plus flegmatiques lui arracherent grossierement le masque, & l'envisagerent d'un œil austere. Pourquoi le vieux Horace, dirent-ils, veut-il que son fils ne survive pas à la défaite de ses deux freres, & qu'il brusque une mort également certaine & inutile à sa partie? Quelle étrange fureur! Premierement, la vie est un bien que toute la gloire Romaine ne peut balancer: en second lieu, le

ſang froid eſt toûjours contraire à ces grands mouvemens. Il fait paroître le fameux *Moi* de Médée un trait burleſque, ou un emportement puérile. L'ardeur d'Emilie, de Maxime, & de Cinna, pour la liberté de Rome, dans les conjonctures de leur faveur, eſt un brutal aveuglement. Que ſignifie cette biſarre vertu de Chiméne dans le Cid?

Reprenons donc auſſi ma colere affoiblie.
Pour avoir ſoin de lui, faut-il que je m'oublie?
On le vante, on le loue; & mon cœur y conſent!
Mon honneur eſt muet! mon devoir impuiſſant!
Silence, mon amour, laiſſe agir ma colere.
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon pere.
Ces triſtes vêtemens, où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produits ſa valeur;
Et quoi qu'on diſe ailleurs d'un cœur ſi magnanime,
Ici tous les objets me parlent de ſon crime.
Vous qui rendez la force à mes reſſentimens,
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe, que me preſcrit ſa premiere victoire,
Contre ma paſſion ſoûtenez bien ma gloire:

Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon triste devoir.

Gomès pere de Chimene avoit donné brutalement un soufflet au vieux Diégue pere de Rodrigue. Diégue confie les soins de sa vengeance à son fils. Rodrigue reste vainqueur de Gomès. La vertu de Chimene médite là-dessus sa mort, malgré l'amour qu'elle a pour lui, l'estime de sa valeur, & l'admiration de ses hautes qualités.

Mais est-il rien de plus choquant que l'histoire d'Œdipe? Jupiter déclare par l'oracle, que ce prince deviendra incestueux après s'être rendu parricide. Le pontife annonce l'horreur de ce destin en frémissant. Le malheureux Œdipe, jouet des caprices de Jupiter, trouve un étranger qui lui conteste le passage; la querelle s'échauffe; les destins conduisent le bras d'Œdipe; il tue son pere dans cet inconnu. Il se rend

auprès d'une reine voiſine de ſes états ; ſa valeur termine une guerre qui ébranloit ſon trône : cette princeſſe, pénétrée du bienfait de ſon libérateur, lui offre la main, avec un royaume. Œdipe commet un inceſte en entrant dans le lit de Jocaſte. Le grand-prêtre vient découvrir le ſens de l'oracle, & les vengeances de Jupiter. Œdipe & Jocaſte ſe regardent avec horreur ; le déſeſpoir les ſaiſit ; la foudre gronde, l'éclair brille ; & la mort du fils & de la mere termine le denouement.

Perſonne néanmoins ne conteſta au grand Corneille la prééminence ſur tous les poëtes dramatiques. Il falloit peindre des hommes ; il préféra ceux qui étoient ſuſceptibles des plus grands traits. Un philoſophe n'eſt pas aſſez bruyant ſur un théâtre, & même la ſageſſe a des points de vue trop contraires.

La voie du ſentiment étoit plus infaillible pour toucher les hommes.

M. Racine eut plus de partisans que le grand Corneille, quoique moins d'admirateurs. L'un fut regardé comme une fiere amazone qui ne propose que des aventures difficiles; & l'autre comme une tendre beauté qui prévient par ses soupirs, & vous dit avec douceur, je vous aime.

Les Muses, qui étoient attentives à ne rien laisser d'imparfait sur un théâtre où leur gloire sembloit être intéressée, formerent un homme admirable pour rappeller les hommes à la sagesse par les peintures naïves de leurs défauts. Moliere fut le premier comique François qui peignit les caracteres, & le premier de tous les siecles qui les peignit le mieux. Cependant, par une triste destinée, assez ordinaire au vrai mérite,

Avant qu'un peu de terre, obtenu par priere,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Moliere;
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.

L'ignorance & l'erreur, à ses naissantes pieces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur vouloit la scène plus exacte.
Le vicomte indigné sortoit au second acte.
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la cour immolée au parterre (1).

Un théâtre si accompli, dans des conjonctures où il étoit à la mode, parmi les sçavans, de s'enthousiasmer au seul nom des anciens théâtres d'Athenes & de Rome, fit naître à un philosophe de l'académie (2) l'idée d'un paralléle entre le mérite des anciens & celui des modernes. Son courage triompha du danger qu'il y avoit à ne pas

(1) *Epitre VII de M. Despréaux à M. Racine.*
(2) M. Perrault, *Parallele des anciens & des modernes.*

donner la prééminence aux anciens. Avant ce coup d'éclat, on en disoit du mal avec la même circonspection dont usent des conjurés, lorsqu'ils médisent du gouvernement. Ce ne fut d'abord que des traits hasardés; Scaliger étoit regardé comme un homme féroce, pour n'avoir pas assez respecté le grand Homere. On se disoit tout bas, Homere n'est pas si divin; comme on se disoit du tems de Socrate, C'est le corps opaque de la lune qui éclipse le soleil; & du tems du pape Zacharie, Il y a des antipodes.

Il paroissoit un homme d'un caractere mélancholique & sujet aux vapeurs, qui avoit usurpé la dictature du Parnasse. Ses vues étoient sûres lorsqu'il put surprendre sa passion endormie; il fut la terreur des mauvais poëtes de son siecle. L'aigreur de la satyre le porta à des reproches choquans; il attaquoit l'indigence d'un honnête homme, &

ne prenoit pas même le ſoin de voiler le mal qu'il en diſoit : ce fut un des défauts de ſa médiſance de manquer de fineſſe & de vérité.

Sa compoſition étoit correcte, mais dure & ſans saillies. Chapelle lui dit un jour : Tu es un bœuf qui fait bien ſon ſillon. Quinaut lui parut ſi déteſtable que ſoupant avec Lulli, tous ſes convives ſe leverent bruſquement, tenant un rouge bord à la main, & ſuivirent m. Deſpréaux qui fut mettre ſon verre ſous la gorge de Lulli, en lui diſant, Renonce à Quinaut, ou tu es mort.

Son chagrin étoit inconſéquent & d'un caractere équivoque : il trouva une adorable ſimplicité dans Théocrite, & crut qu'il étoit auſſi difficile d'ôter un vers à Homere qu'une maſſue à Hercule. La paſſion qu'il marqua pour les anciens, le porta dans les excès que fait haſarder un amour conduit ſur les mouvemens du caprice.

Le même transport rendit enthousiasmée toute cette espece de manœuvres Grecs & Latins, dont la bassesse ne s'éleve jamais au-dessus du servile emploi de travailler sur de l'antique.

L'hommage des sçavans parut trop borné pour la gloire des anciens. On voulut mettre les ignorans, qui n'entendoient ni Grec ni Latin, à portée de fléchir les genoux devant eux. Parmi ceux qui travaillerent à la propagation de leur culte, on eut le plaisir de voir ce qu'une femme sçavante est capable d'entreprendre. Il se fit, en la personne de madame Dacier, un contraste des foiblesses de son sexe, & de la férocité des sçavans du Nord, dont il résultoit le grotesque du monde le plus amusant.

Rien n'est si étonnant que les effets que le Grec produisit dans la tête de cette femme. Elle étoit furieuse sur les intérêts de l'antiquité.

Toutes les fois qu'elle parloit des beaux fiecles d'Alexandre & d'Augufte, elle fe pâmoit d'admiration. J'ai oui dire à une perfonne qui a long-tems vêcu avec elle, que cette fçavante, tenant une quenouille à fon côté, lui récita l'adieu tendre d'Andromaque à Hector avec tant de paffion, qu'elle en perdit l'ufage des fens. Heureufe fi elle eût fçu régler fes occupations fur celles d'Andromaque ! Cette belle princeffe aimoit fon cher Hector, & lui brodoit des robes. Il fied auffi mal à une femme de s'hériffer d'une certaine érudition, que de porter des mouftaches. Une femme fçavante a quelque chofe de trop hommaffe. Je ne prétens, dit m. de S. Evremond, baifer ni Platon ni Virgile.

Suivant ces vues, madame Dacier étoit peu propre à infpirer de la paffion. Son extérieur avoit d'ailleurs un certain air de bibliotheque peu galant : car quelle indécence

n'y auroit-il pas eu à se mettre des pompons de la même main dont on écrivoit un passage Grec? Le commerce des sçavans avoit beaucoup altéré en elle la douceur de son sexe. Elle éclata en reproches grossiers contre m. de la Mothe, & l'eût étranglé pour l'honneur des anciens.

Le flegme de ce philosophe prit de l'ascendant sur les emportemens de cette bonne dame; il se comporta avec elle comme un honnête homme qui se défendroit des fureurs d'une jeune beauté. On dit à cette occasion, que m. de la Mothe écrivoit comme un femme galante, qui auroit de l'esprit; & que m^e Dacier écrivoit comme un pédant. Personne n'étoit plus propre que lui pour essayer une entreprise hasardeuse. Quoique philosophe, il fut un peu bruyant, & peut être trop vif contre des préjugés qui n'intéressoient pas assez le bonheur de sa vie & les avantages de la société.

Il eut un ami, héritier du poëtiſme des Corneilles & des talens philoſophiques de Deſcartes, dont la haute ſageſſe démonta les clameurs du bas Parnaſſe. Ses vues ſublimes lui dévoilerent les myſteres les plus profonds des ſciences ; & la délicateſſe de ſon eſprit les dégagea du langage barbare qu'elles parloient, pour leur donner une voix pleine de douceur & d'agrément. Il prit la houlette, les brodequins, le compas ; & laiſſa ſoupçonner dans chaque genre qu'il n'avoit point d'autre objet d'étude. Cependant on pouvoit s'appercevoir qu'il étoit bel eſprit juſques dans les méditations les plus abſtruſes de la géometrie, & que ſes idylles étoient l'ouvrage d'un philoſophe. Un géometre eſt aſſez ſouvent un bœuf ; celui qui n'a qu'une certaine fleur d'eſprit, une eſpéce de papillon : l'homme dont je parle eſt un aigle. Son génie s'éleve juſqu'au plus haut ſommet, &

domine de-là sur la théorie de tous les arts.

Insensible aux plus grandes catastrophes, la réflexion le rend capable des mouvemens les plus tendres de la gaieté. Tout réfléchi qu'il est, son cœur est plein de sentimens. Admiré pour ses rares connoissances, il fait les délices de la société par les graces & la douceur de son commerce. On est étonné de trouver un si grand homme si aimable, & que le respect nuise si peu au plaisir de vivre avec lui. En le voyant passer de ses sçavantes spéculations à un badinage élégant & toûjours délicat, on se rappelle ces anciens consuls Romains qui, après leurs hauts faits d'armes, quittoient leur accompagnement militaire & la qualité de consul, pour reprendre celle de pere, d'ami, & d'époux. Tout ce qu'il y eut de critiques philosophes osa combattre la superstition où on étoit à l'égard des anciens.

L'illustre

L'illuſtre m. Bayle bruſqua la groſ-ſiéreté du ſiecle d'Homere avec la même franchiſe qui lui fit médire des erreurs de ſon tems. Les aggreſ-ſeurs procédoient méthodique-ment, & diſoient des raiſons; on leur répondoit par des invectives, ou quelquefois on imitoit les py-thies qui entroient en une divine fureur pour eſquiver des démandes importunes.

Enfin tous les Grecs de quel-qu'importance parurent à la Fran-çoiſe. On ſe diſpoſoit déja à une eſ-pece d'adoration. Mais il arriva à l'égard des anciens, ce qu'il arrivoit à l'égard d'Apollon, qu'on ne reſ-pectoit que dans l'éloignement. Le divin Homere eut le ſort du grand Sérapis. Ce coloſſe n'étoit approché qu'en tremblant; à peine eut-on percé dans ſa ſublime tête, qu'il en ſortit des ſouris. Le ſcandale fut gé-néral, ſi-tôt que les anciens furent démaſqués. On les reçut à peu-près

comme une ſemme que l'on croit extrêmemenr belle, pendant que ſon voile la rend inviſible, & qui vient vous offrir dans un tête-à-tête le viſage ridicule d'une groſſe villageoiſe.

Nos dames, à qui on avoit promis une délicieuſe galanterie, n'accréditerent aucun ouvrage de l'antiquité. Les idylles de Bion, de Moſchus, de Théocrite, laiſſerent à peine ſoupçonner qu'elles exiſtoient. La tendre Sapho n'excita pas deux ſoûpirs dans tout Paris. Les délices de la cour d'Auguſte, Ovide, Catulle, Horace ne furent pas lus deux fois des gens les plus galans de notre ſiecle. Trois pages du ſublime Platon firent pouſſer de reſpectueux baillemens. On ne vit perſonne porter dans ſa poche Euripide, Sophocle, Eſchile, Ariſtophane, Plaude, Térence, Séné-que, comme on porte Corneille, Racine, Moliere.

Ce n'eft pas que le Goût foit aujourd'hui unanime. La bifarrerie du tempérament le rend arbitraire en ce qui dépend de la maniere de fentir. Chaque climat a fes penchans. Les nations que les poëtes nomment hiperborées, font plus enchantées d'un combat bachique, que du doux murmure d'une bergere tendre, qui fe défend nonchalament des entreprifes du berger qu'elle adore. Sous ces noirs frimats, le lieu des foûpirs eft la table (1). La feule idée des zéphirs,

(1) « Immenfa cupiditas potûs, jàm confeffo « vitio ideòque magis libero, illam gentem in- « feftat. Nec ad voluptatem tantùm hæc Tracica « libido eft, fed in parte comitatis & penè difci- « plinæ..... Nam Germani nullâ comitate fua « viùs quàm longo nec fobrio convivio, peregri- « nos credunt excipere; & tunc veriffimam ab « ipfis hofpitibus benevolentiam in fe expromi, « ubi mutuis poculis inundari non abnuunt: id « illic fumma urbanitas, & coeuntibus prima « amicitia animis in fœderis locum. » *Barclai, Satirici pars IV. cap. 5. p. 396. edit. Elzev. 1637.*

La table a de tous les tems formé le caractere effentiel des gens du Nord « C'eft là, dit Ta- « cite, que fe font les réconciliations & les al- «

des ruisseaux, des prairies, y glace le cœur. L'amour y est une crise qui passe comme l'éclair.

Un style tendre & passionné fait sur une ame Septentrionale l'impression que le langage mystique des dévots, fait sur un homme occupé de ses plaisirs. Dans le véritable Nord, une affaire de cœur s'y termine comme une querelle de vin. Les parties se battent sur le champ, ou le lendemain elles ne s'en veulent plus.

L'amour le plus vif paroît fade, quand on l'écoute de sens froid. Pour goûter les belles peintures d'une passion, il faut pouvoir être

» liances. C'est là qu'ils traitent de l'élection » des princes, enfin toutes les affaires de la paix » & de la guerre. Ils trouvent ce tems-là le plus » pro pre, parce qu'on n'y déguise point sa pen- » sée, & que la chaleur de la débauche porte l'es- » prit à des résolutions plus hardies. Car ils dé- » couvrent leurs sentimens avec la franchise de » la table, & la liberté du Pays: mais la résolu- » tion de l'affaire se remet au lendemain. Ainsi » ils déliberent lorsqu'ils ne peuvent feindre, & » se déterminent lorsqu'ils ne peuvent se trom- » per. » *Tacit, de morib, German.*

les jouets de ses fantaisies. Un cœur moins ardent, conduit par un esprit moins flegmatique que celui d'un Espagnol, éprouveroit plus d'ennui dans le cours des languissantes intrigues de Madrid ou de Naples, que les Grecs les plus empressés n'en marquerent au siége de Troie. Les romans tendres reçoivent des Septentrionaux le même accueil que des bouches émoussées par des liqueurs fortes, font à des liqueurs douces & enmiélées, parce qu'ils lisent la plus belle galanterie avec de glaces dans le cœur. La même lecture fait les délices de l'Orient, parce que les cœurs semblent y distiler l'amour. C'est un salpêtre que ses moindres rayons peuvent embraser.

Toutes les pieces galantes sont en général assez bien reçues de nos dames. Mais, par un malheur inévitable à toutes les nations, en France comme ailleurs, l'amour y est su-

bordonné à la bisarrerie du sentiment. Une brune qui a du tempérament, est impatientée d'une passion circonspecte, qui suspend trop les irruptions du cœur : elle souffre autant qu'un général qui peut terminer une grande guerre par l'entremise de quelque intelligence avec l'ennemi, & à qui les ordres cruels du prince commandent de livrer des batailles sanglantes; ou qu'un jeune marodeur qui pourroit pénétrer dans un jardin délicieux en franchissant un petit fossé, & que l'on conduit par des longs replis à une porte où il faut acheter des fruits dont il commence à se dégoûter.

Un dénouement trop brusque offense ces caracteres indécis & ambigus, qui veulent être développés avec ménagement & par gradation. Ils se cabrent comme un homme qui auroit les membres engourdis, à qui on proposeroit de s'élan-

cer au-delà d'une large tranchée. Si cette humeur eſt détrempée d'un peu de mélancholie, le doux paroît fade, le piquant eſt aigre, le grand n'offre que du giganteſque. C'eſt au milieu de ces ſombres vapeurs que l'hiſtorien Zoſime peint Conſtantin comme un grand ſcélérat qui n'avoit que des qualités médiocres. La même férocité a porté Dumaurier à dire du cardinal de Richelieu qu'il étoit un mauvais prédicateur, qui s'étoit gâté l'eſprit par les chimeres de la Sorbonne, qui n'avoit aucune connoiſſance des belles-lettres, qui avoit porté l'extravagance à ce point que de ſouhaiter avec ardeur d'être canoniſé après ſa mort, & qui avoit employé tous les moyens humains pour y réuſſir, juſqu'à ordonner même à ſes confeſſeurs de dire qu'il n'avoit jamais commis que des péchés véniels. *C. Dumaurier, mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de Hol-*

lande, dans l'article de Grotius.

Priolo avoit avancé le même paralogisme dans l'histoire intitulée, DE REBUS GALLICIS. *Armandus Richelius primo abbas, deinde episcopus, infelix concionator, Sorbonnicis chimericis mentem pastus, politioris litteraturæ rudis*, &c.

Une plénitude de mélancholie est une hydropisie d'humeurs mal saines, qui rendent toutes les attitudes également incommodes. Lorsque l'hypocondre s'enfle, on diroit que tous les ressorts du sentiment se disloquent. Vous frémissez au moindre mouvement; le chagrin circule dans les veines: la moindre impression faite sur l'ame d'un hypocondre, imite les révolutions douloureuses que les mets les plus exquis produisent dans un estomac qui ne distile que de la bile & du flegme. Vouloir plaire à ces sortes de caracteres, c'est chatouiller un malheureux qu'un rhumatisme gé-

néral condamne à une triſte immobilité.

La mélancholie eſt un vice du ſang, qu'il faut plaindre comme malheureuſe, & qu'il ne faut pas blâmer comme une ſuite des biſarreries de la nature. Elle a ſes favoris, ainſi que ſes victimes. L'on trouve des tempéramens pleins de ſanté, d'embonpoint & de belle humeur, que les objets les plus triſtes ſemblent faire épanouir. Il eſt aiſé d'en remarquer l'effet ſur un large financier, qui, au milieu de l'opulence & de la bonne chere, ſourit à ſes talens. Lorſque le ſpectacle ne peut déployer ſa joie, il s'endort, ſans ennuis, ſans chagrins, ſans reſſentiment.

Une humeur douce & tranquille frémit au moment qu'elle voit jouer les grandes machines du pathétique. Les éclats des paſſions font ſur elle des impreſſions auſſi terribles que celle qu'une ſalve d'artillerie,

ou que la vue d'une ville prise d'assaut, fait sur des femmes d'un tempérament timide.

Un caractere impétueux languit sur un style trop analysé. C'est un homme accoutumé à courir la poste, que vous traînez sur une pesante litiere. Il lui faut du véhément, le faire marcher en cascade, & porter son esprit sur des sommets, pour qu'il puisse embrasser d'une seule vue tous les détails, sans essuyer le dégoût de les parcourir.

Cette maniere d'écrire si saillante, qui a tant de charmes pour un Italien, déconcerte la roideur d'un cerveau Allemand. Sa marche a de la pesanteur, & craint les moindres secousses. Se repliant avec embarras, les vues fines & détournées lui échappent. En général, les gens du Nord aiment un style de détail & qui ne cahote point.

La mollesse de l'Asie fuit le travail jusques dans les amusemens de

l'esprit. Elle veut de l'activité dans celui qui écrit; mais elle ne veut pas qu'on lui en suppose. Une pensée profonde, & qui cache un sens enveloppé, lui semble un labyrinthe qui fait frémir sa paresse. Elle aime mieux qu'on lui dise tout, que si on lui laissoit le soin d'en deviner une partie. Son style imite le cours de ces grands fleuves, qui ne quittent un lieu qu'après avoir baigné ses rives par mille replis sur lui-même. Il est tendre & passionné, parce que l'amour est un des délices de l'Asie : il est pompeux, parce que les aspects redoutables du trône y inspirent de l'enthousiasme. On le trouve jusques dans les philosophes Persans. Muslahandi Sadi raconte ainsi la suite d'une passion amoureuse : » Ses yeux paroissoient deux soleils. Lorsqu'il ouvroit la bouche, il en sortoit des parfums exquis. Sa voix étoit plus douce que le miel, & son visage

» réfléchissoit plus d'éclat que la lu-
» ne quand elle est dans son plein.
» Qui vouloit puiser les parfaites
» douceurs de la vie, n'avoit qu'à
» considérer son divin front. Ses
» levres de rose étoient une source
» inépuisable de délices. Mon cœur
» étoit yvre de son bonheur, &
» pensoit que les cieux ne tour-
» noient que pour mieux rendre
» hommage à mes amours. L'objet
» de ma flamme mérita ma colere.
» Je lui dis : Je romps les chaînes de
» mon cœur : puisque mon joug
» vous a paru dur, vous pouvez
» vivre sous d'autres loix. Il se re-
» tira en soûpirant. L'astre du jour,
» dit-il, n'en devient que plus beau
» par la fuite des tristes aquilons.

» Le moment qu'il s'éloigne est
» plus terrible pour moi, que l'ins-
» tant fatal qui nous fait passer dans
» les ombres de la mort. Je m'écriai
» toute éperdue : Quoi! on veut
» me priver en ce jour du bonheur

de te voir, cher amant? Tu es l'aſ- «
tre qui préſide à ma félicité. Hélas! «
reviens pour recueillir mes ſoupirs. «
Mes cris percerent juſqu'au «
trône du Dieu qui regle la deſ- «
tinée des amans. Celui dont je «
pleurois l'abſence, parut à ma «
vue. Sa voix, devenue enflée, «
imitoit les mugiſſemens du tau- «
reau qui cherche ſa geniſſe; ſon «
viſage, que les graces avoient tra- «
vaillé, n'offroit plus que des traits «
vaſtes & déſordonnés; la blan- «
cheur de ſon teint étoit obſcurcie. «
Il ſe rapprochoit pour rallumer «
le flambeau de l'amour; mais je «
m'éloignai, & lui dis: Dans ces «
tems charmans où les amours «
étoient occupés à vous embellir, «
vous étiez auſſi ſauvage qu'un jeu- «
ne faon que le bruit des chaſſeurs «
a épouvanté. N'eſſayez plus d'ex- «
citer les feux que la fuite de vos «
appas vient d'éteindre. Dans les «
jardins, on cherche les arbres qui «

» ſont couronnés de verdure. Nous
» ne ſommes plus faits pour l'a-
» mour, dès que la beauté s'envole.
» Je vous ai vu autrefois plus aima-
» ble qu'un cerf; aujourd'hui vous
» me paroiſſez plus terrible qu'un
» léopard. *Muſlahandi Sadi Roſa-
rium politicum.*

Les maximes de la chevalerie monterent l'Eſpagne ſur le ton d'une galanterie ſérieuſe, qui dans la ſuite fit une eſpece de héros de chaque ſoupirant. On voyoit un chevalier errant courir des aventures pour ſa dame; & on n'en rioit pas. La gloire conſacroit ces travaux entrepris pour l'amour. Un chevalier qui revenoit de ſes expéditions, étoit auſſi conſidéré que ces conſuls qui avoient forcé des provinces & ravagé l'Aſie pour la gloire du nom Romain. Quelquefois il murmuroit en ſecret de ce qu'une chimere l'aſſujettiſſoit à tant de haſards; mais le même honneur

qui défend d'eſquiver un jour de bataille, ordonnoit de les tenter de bonne grace. Si cette brillante manie eut pu ſe fixer, l'Eſpagne ſeroit aujourd'hui un peuple invincible. Les vrais Eſpagnols gémiſſent de ce qu'une conduite plus raiſonnée a rallenti l'ardeur de leur nation, & regardent le Don Quichote comme un livre pernicieux. Si le goût de la chevalerie n'eſt plus auſſi vif, on en conſerve encore l'accent & les manieres. Les diſcours d'un Eſpagnol ſentent encore un peu le chevalier errant.

L'étude de la cabale, qu'inſpira le commerce des Juifs & des Arabes, fut une nouvelle machine pour le pompeux. Elle ne porta pas les Eſpagnols à des entrepriſes auſſi haſardeuſes que la chevalerie; mais elle fit faire à leur imagination des écarts qui n'étoient pas plus ſages. Leurs myſtiques ont preſque tous quelque teinture de

cabale, qui en fait des hommes ineffables & d'un sens mystérieux.

Un faux goût de métaphysique acheva l'ouvrage de la chevalerie & de la cabale. Cette triple chimere démonta la tête des Espagnols, & les guinda sur un phœbus incompréhensible. Gongora fit des vers d'une si grande obscurité, qu'il ne put lui-même les entendre après que les premiers feux de son imagination furent tempérés. Le héros de Gracian semble n'avoir les yeux fixés que sur des gouffres.

Cette maniere d'écrire réussit mieux aux ouvrages des casuistes, qu'à ceux de maximes ou d'agrémens. Ils donnerent le ton à l'Espagne. Le même esprit qui fit les progrès de la chevalerie, entreprit les intérêts de la morale; & le concours de ces deux talens produisit les monumens respectables que l'école admire encore aujourd'hui.

L'Italie fit un autre uſage de ſa méthaphyſique. On a vu ſortir de ſon ſein Bernard Ochin, de Sienne; Mathieu Gribaldi, juriſconſulte de Padoue; les deux Socins, de Sienne; Nicolas Paruta, juriſconſulte de la république de Veniſe; Jean-Paul Alciat, du Milanès; George Blandrate, de Saluce; François Liſmanini, cordelier de Corfou, mais Italien d'adoption; Pierre Pomponace, de Mantoue; Pierre Arétin, d'Arezzo; Jules Trévigi; Alexandre Vitrelini; François Nigri; Michel Gittichi; Jules Vanini; & beaucoup d'autres, qui ont quitté leur patrie pour aller répandre dans les pays du Nord & de l'Occident les ſemences du Photinianiſme, du déiſme & de l'athéiſme.

L'empire que Rome exerçoit ſur l'Europe, lui fit impoſer, au tems même de Leon X, le nom de barbares & d'hommes ſtupides à tous ceux qui étoient au-delà des monts.

Aujourd'hui ils nous traitent comme des gens d'esprit, mais qui ont l'ame petite & inconséquente. Leurs hommes de lettres ne nous rendent gueres mieux justice que leurs politiques. Dans nos ouvrages d'imagination, ils y trouvent de la sécheresse & de la lenteur. Le cavalier Marin prétendoit qu'on s'enrhumoit aux conversations de Malherbe.

Ils aiment les fredons de leur musique jusques dans la poësie, & semblent y rechercher même des especes de dissonance : car on peut appeller de la sorte cette pensée de l'Arioste,

Andava combattendo, ed era morto.

Il alloit combattant, & il étoit néanmoins mort. Celle que le Tasse met dans la bouche de Tancrede, au moment qu'il voit le beau visage de Clorinde poussant les derniers soûpirs, porte le même caractere ;

O viso, che puoi far la morte dolce,
Ma radolcir non puoi mia sorte.

Le tendre Guarini se laissa aussi aller au penchant du *concetto.* Un de ses bergers dit quelque part :

L'amour périt enfin par un excès d'amour.

Je n'ai jamais pu bien comprendre que des hommes d'un caractere si enveloppé dans le commerce, & d'un jugement si profond dans les affaires d'état, eussent une imagination si bondissante, & si peu capable de se contenir.

Leur galanterie a quelque chose de romanesque ; cependant il est rare de voir deux Italiens l'épée à la main pour vuider une affaire de cœur. Les loix de l'honneur y sont moins séveres que dans ce pays-ci, quoique le plaisir de la vengeance y soit un mêts des Dieux. On n'est point obligé de se battre par délicatesse de sentiment ; & on peut, dans sa vengeance, prendre des mesures pour ne point com-

mettre les intérêts de sa vie.

Je préférerois le ton farouche d'un Anglois à l'extérieur emmiélé d'un Italien. Le jeu de ses passions est marqué ; & on en est rarement la dupe, lors même qu'on en est la victime. Tous ses transports éclatent. Soit mépris, ou force de tempérament, il ne prend point le soin de feindre ce qu'il ne sent pas, ou de dissimuler ce qu'il sent.

Comme sa philosophie lui dicte de s'envisager seul dans la nature, il sacrifie les bienséances aux saillies de son humeur. Un Anglois est incapable de délicatesse dans l'amour, parce qu'il ne veut, ni contraindre la vivacité de ses desirs, ni taire ses premiers dégoûts.

Ses reproches sont durs & sans voile. Il dédaigne les détours pour un sot, & les croit inutiles pour un homme d'esprit. C'est, selon lui, manquer de dessein, que d'employer du mystere lorsqu'on desire

ſe faire entendre. Dire à un homme qu'il eſt un fat, ou lui donner à connoître que vous le croiez tel par une induction nuancée de ſes ridicules, produit le même effet dans ſon ame, s'il vous comprend. Suivant les mêmes vues, un Anglois donne une expreſſion parlante à toutes ſes peintures : car, dit-il, ſi l'on démêle l'embarras de vos paroles, les objets ſe préſentent à nud ; ſi on n'a pas la vue aſſez bonne pour percer le nuage que vous oppoſez, votre rafinement nuit au premier deſſein de montrer un tableau.

Ce goût de franchiſe ſtoïque eſt ſoutenu en Angleterre par la liberté de médire impunément de la religion & du prince. D'ailleurs le génie de cette nation eſt trop ſérieux & trop fier pour ſe plier aux petites ruſes. Un Anglois ne craint point de louer un homme en face, ou de le bruſquer par ſes mépris. Il s'ima-

gine que dire poliment une injure ; c'est donner un soufflet à un homme d'une main ornée de pompons. La joie lui paroît folle, parce qu'il la considere avec des yeux séveres. On ne le voit presque jamais rire. Le ridicule l'irrite, lorsqu'il en est touché ; mais une réflexion flegmatique empêche qu'il y soit souvent sensible.

Le goût des pensées profondes met de la sécheresse dans ses entretiens. Ce que nous appellons le liant de la conversation, est, à son égard, ce qu'un tissu de colifichets est aux yeux d'une personne sérieuse. Il traite le léger de l'esprit François comme un philosophe rêveur, & qui cherche les allées sombres, regarde les gambades d'un jeune enfant.

C'est toûjours à la raison qu'il court, & non au soin de lui donner des graces. Quelquefois même son bon sens blesse les intérêts de

l'imagination. Les Anglois ſouffrent ſur la ſcène la préſence d'un ſavetier. Dans une piece jouée depuis peu à Londres, on fait paroître un petit-maître François d'un extérieur fort brillant. Son rival, qui ſe déſeſpere de voir un homme ſi propre aux conquêtes, après mille petites grimaces puériles, lui ſaute à la perruque, arrache ſon habit, déchire ſes manchettes ; & ſous cette enveloppe, on voit un miſérable couvert d'emplâtres, ſans linge, & qui porte dans une poche ſecrette des croutes moiſies, & d'un vieux fromage qui ſent mauvais. Ces images ne ſont point groſſieres en Angleterre. On ne craint point de placer ſur un théâtre des objets dont on ſouffre la vue dans d'autres conjonctures. Un poëte dramatique regle ſes intrigues ſur le cours ordinaire de la galanterie ; & offre moins, dans les entretiens de ſes acteurs, des modéles que des imi-

tations. Comme les dames Angloises sont philosophes, le dénouement est court, & les propos libres. Un cavalier un peu vigoureux termine cinq ou six affaires très-importantes dans le cours d'une piece, & sans beaucoup de mystere. On voit par-là qu'on n'observe gueres sur leur théâtre l'unité d'action si célébrée par Aristote.

Un Anglois sort de son caractere quand il se monte sur le ton de l'agréable ou du plaisant, & fait produire des contorsions à son génie. Ses agrémens grimacent, & marquent du métalent dans l'art de s'embellir. Il manie la plaisanterie avec la finesse d'un homme qui est dans l'habitude de dire grossierement la verité.

L'histoire du diable qui a eu beaucoup de succès en Angleterre, imite la maladresse de ces animaux féroces dont chaque mouvement décele l'intention de leur fureur.

reur. C'eſt une ſatyre groſſiere de l'égliſe de Rome, où tout eſt amené ſans deſſein & ſans jugement.

Le conte du tonneau a quelques traits ingénieux; mais, en général, le livre eſt mal fait. Une penſée eſt noyée dans un océan de choſes ſuperflues. D'ailleurs, aucun art dans le ſtyle; rien de lié dans le détail; point d'ordonnance dans le deſſein.

Les Anglois ſçavent quelquefois penſer; mais ils ignorent toûjours la marche qu'il faut donner à leurs penſées; comparables, en quelque ſorte, à des ſauteurs qui ne peuvent ſe plier à une cadence réguliere.

Le Milton a des morceaux ſublimes. On ne peut rien lire de plus fort que le diſcours qu'il fait tenir à Satan après qu'il fut chaſſé du ciel. « Eſt-celà la région, le « terrein, le climat, dit l'anathême « archange? eſt-ce là le ſéjour qu'on « nous deſtine? Et cette obſcurité « lugubre doit-elle nous tenir lieu «

» de la lumiere céleste ? Il le faut ;
» puisque la volonté d'un seul est
» la regle de tout. Je m'éloigne vo-
» lontiers d'un objet odieux. La na-
» ture l'a fait notre égal, & la force
» notre souverain. Adieu, champs
» heureux, où la joie regne pour
» toûjours. J'embrasse les horreurs
» du monde infernal. Et toi, pro-
» fondeur de l'enfer, reçois ton nou-
» veau monarque. Il t'apporte un
» esprit que, ni le tems, ni le lieu,
» ne changeront jamais. L'esprit n'a
» d'autre lieu que soi-même ; &
» dans soi peut faire d'un enfer un
» ciel, & d'un ciel un enfer. Qu'im-
» porte en quels lieux je réside, si je
» suis toûjours le même, & si je me
« trouve encore en état de pour-
» suivre la guerre contre le maître
» de la foudre ? Ici du moins nous
» resterons libres, & l'envie du tout
» puissant ne nous disputera point
» ce séjour malheureux. Ici nous
» pourrons exercer notre empire.

Regnons dans les enfers, nous « ſervions dans le ciel. « C'eſt véritablement prendre ſon parti en héros.

Milton eſt moins heureux dans ſes peintures. Les comparaiſons qu'il fait, ſimples au premier aſpect, ſe déploient quelquefois juſqu'au bout de la page. Sa narration eſt coupée de paranthèſes qui forment des hiatus auſſi incommodes dans le diſcours, que de larges tranchées le ſont dans des chemins publics. D'ailleurs, on voit un homme plus occupé à racrocher de l'érudition, qu'à former ſes caractères, & à finir ſes tableaux. Il ſçait faire des traits, & ne ſçait pas compoſer des viſages. Le paradis perdu eſt un cahos dont il ſort par intervalles de grandes lueurs.

Le ſpectateur Anglois prouve que les auteurs de ſa nation ſuivent le premier épanchement de leur génie, ſans en réprimer les écarts,

& en réduire le flux inutile. On diroit que cet homme n'a rien retranché de ce qu'il a écrit, & qu'il a écrit tout ce qui s'est offert à sa pensée. Leurs meilleurs ouvrages, de quelque genre qu'ils soient, laissent tous appercevoir de l'inexactitude dans la conduite de leur dessein.

Peut-être est-ce par dédain que les Anglois négligent l'architecture réguliere d'un livre; & qu'ils se contentent de penser avec profondeur, sans ambitionner le petit mérite de mettre de la correction dans l'ordonnance de leurs pensées. On pourroit souffrir cette vanité à un petit nombre d'hommes excellens que le hasard a fait naître en Angleterre plutôt qu'ailleurs : car il ne faut pas croire que cette orgueilleuse nation suce un talent philosophique dès le berceau. Ses théologiens ont presque toûjours été des enthousiastes, & elle abonde autant en commentateurs de l'apoca

que l'Eſpagne abonde en caſuiſtes.

Le fameux m. Burnet employa deux volumes à expliquer les cataractes du déluge, & ſon livre ne le fit point paſſer pour un fou. Chaque Anglois qui raiſonne, fait un ſyſtême, & raiſonne preſque toûjours aſſez mal pour ignorer l'art d'en douter. On voit un homme décider, tout prêt à ſe couper la gorge avec vous pour un démélé de métaphyſique. On ne voit pas d'ailleurs qu'ils aient jetté des lumieres ſi étonnantes dans les ſciences. Wolaſton, auteur de la religion naturelle, eſt un fort médiocre raiſonneur. La religion démontrée, par Ditton profeſſeur en mathématiques, eſt inférieure à tout ce que nous connoiſſons en ce genre. Clark a puiſé dans les lieux communs ſur l'exiſtence de Dieu. L'eſſai ſur l'homme, par m. Poppe, eſt une expoſition du vieux matérialiſme, qu'un habile poëte Fran-

çois auroit réduite à vingt petites pages.

Les fondemens de la politique d'Hobbes, marquent un génie profond & conféquent, mais qui enfin n'établit que des conjectures. Grotius (1) & Pufendorf (2) l'ont fouvent trouvé en défaut. Son Léviathan eft inférieur en vues au prince de Machiavel.

J'avoue que Locke (3) a acquis aux Anglois la fupériorité fur les métaphyficiens. Perfonne n'a mieux fçu fuivre l'efprit dans fes développemens, ni ignorer avec plus de fageffe la matiere qu'il traitoit (4). Il a écrit comme pur philofophe; aulieu que Malebranche & Defcartes ont prefque toûjours pris leur effort de l'opinion, & parti philofo-

(1) *Grotius, de jure belli & pacis.*
(2) *Pufendorf, du droit de la nature & des gens.*
(3) *Locke, Effai fur l'entendement humain.*
(4) Mais malheureufement fon livre, qui eft un gros *in-4o*, eft réduifible à un très-petit volu me in douze.

phiquement d'après des idées qui n'étoient pas aſſez philoſophiques. M. Newton a eu un eſprit ſublime & créateur. Sa ſagacité a été ſi grande, qu'il appercevoit du premier coup d'œil la centiéme conſéquence d'un principe de géométrie, ſans en ſuivre la gradation. Il eut démêlé les reſſorts de l'univers, ſi cette théorie eût été à la portée de l'eſprit humain. Son ſyſtême chronologique porte un caractere d'élévation, qui prouve que ce grand homme eût forcé la vérité, ſi elle avoit voulu devenir la récompenſe des efforts philoſophiques (1). Le *canon egyptiacus* du chevalier Marsham, eſt un bon modéle de diſſertation hiſtorique. Les recherches de m. Hyde ſur la religion des Perſes, ſont faites avec beaucoup de diſcernement.

(1) Cependant, comme la gloire des Anglois n'eſt preſque jamais ſans mélange, ce grand géométre a fait un commentaire aſſez mauvais ſur l'apocalypſe.

Le génie des Anglois, tout propre qu'il est aux sciences abstraites, est moins admirable, qu'une certaine force d'ame qui rassure en eux la nature contre certaines horreurs dont nous frémissons. Un manant aborde le supplice avec une tranquillité qui étonne les spectateurs. Le moindre chagrin fait éclorre ce raisonnement dans la tête d'un Anglois : *Il vaut beaucoup mieux n'être point, que d'être malheureux*. Là-dessus un coup de pistolet au milieu du front, tire la conséquence du raisonnement.

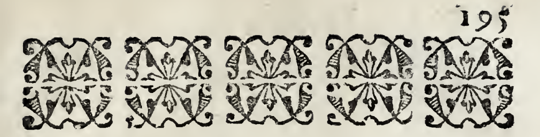
Rien ne l'arrête à la fin de ses vues philosophiques. Un enchaînement d'idées le conduit à cette proposition, que la guérison d'un rhumatisme dépend d'une révolution subite dans les esprits : la réflexion faite, il se lance dans un bain glacé. C'est ainsi qu'ils essayerent l'inoculation de la petite vérole sur de jeunes princes. Une conduite si conséquente les porte

à

à dreſſer à des hommes d'un talent diſtingué, les mêmes monumens qu'à des rois. Un grand comédien peut prétendre, après ſa mort, aux mêmes honneurs qu'un général d'armée. Ils n'admirent point le mérite, ſans ſe procurer à eux-mêmes la gloire de le récompenſer. Un particulier mourut il y a quelques années à Londres, & fit ſon légataire univerſel l'auteur d'un petit livre qui lui plut, bien que l'ouvrage fût anonyme, & qu'il ignorât lui-même la plume à qui il devoit le jour.

Fin de la premiere Partie.





ESSAIS HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES, SUR LE GOUST.

SECONDE PARTIE.

Le Goût est-il arbitraire ?

LEs mêmes raisons qui font demander si le caméléon a réellement une couleur, m'autorisent à mettre en problême si le Goût n'est pas arbitraire. De tous les héros que l'histoire & la fable nous vantent, à peine pourroit-on en composer un qui trouvât les suffrages unanimes,

Le vulgaire admire l'éclat des conquérans ; un philosophe les craint, sans les respecter : il se trouve un Porus qui ose les combattre :

Je vois d'un œil content trembler la terre entiere,
Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus ;
Et qu'on dise par tout dans une paix profonde :
» Alexandre vainqueur eût dompté tout le
» monde ;
» Mais un roi l'attendoit au bout de l'uni-
» vers,
» Par qui le monde entier a vu briser ses fers.

Il est des caracteres auprès de qui tout ce que la gloire a de plus imposant s'exhale en une brillante vapeur. Les divers aspects du trône ont fait dire à un misántrope :

Je me ris des honneurs que tout le monde envie ;
Je méprise des grands le plus charmant accueil ;

J'évite les palais comme on fait un écueil,
Où, pour un de ſauvé, mille perdent la vie.

Je fuis la cour des grands autant qu'elle eſt
ſuivie.
Le louvre me paroît un ſuperbe cercueil ;
La pompe qui le ſuit une pompe de deuil,
Où chacun doit pleurer ſa liberté ravie.

Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau,
Je renferme en moi-même un empire plus
beau.
Rois, cours, honneurs, palais, tout eſt en ma
puiſſance.

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,
Et vivant ſous les loix de mon indépendance :
Enfin les rois ſont rois ; je ſuis ce que je ſuis.

Le ſens froid eſt l'écueil de tous ces traits héroïques dont la hardieſſe étonne les ames communes. Le grand ſentiment d'Ajax,

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre
les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des cieux ;

part d'une tête qui imite le jeu d'une montre sans pendule. On admire le peintre qui a sçu si bien exprimer la fureur de ce guerrier, mais on rit des transports de son héros. Je dirai ainsi qu'Homere peignoit la folie avec beaucoup de sublimité. Le *Moi* de Médée, le *Qu'il mourût* du vieil Horace, sont l'éloge du pinceau, qui doit marquer les excès des passions, ainsi que les sentimens les plus naturels. M. Corneille a eu raison de faire dire à Rodrigue,

Parroissez, Navarois, Maures & Castillans;
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans;

& nous avons raison de regarder la révolution qui se fait dans l'ame de Rodrigue comme un noble transport au cerveau.

Tel est l'empire de l'opinion, de régler le Goût du beau sur les maximes qui nous sont favorites, & de semer des germes de contrariété

dans la maniere de penſer des hommes.

Lorſqu'on ébaucha les premieres ſociétés, les vues étoient ſimples & peu variées. Cependant ceux qui étoient intéreſſés à former ces premiers nœuds, n'apporterent pas tous des intentions uniformes. Qu'on s'imagine une troupe de ſauvages qui n'aient d'autre légiſlateur que leur penchant : tous ſont convaincus qu'un état de guerre les détruit; ils dépoſent le droit naturel d'entreprendre ſur les intérêts communs, ou feignent de le dépoſer : car la bonne foi ne fut pas générale.

Les plus attentifs à leurs intérêts, tirerent avantage de cette union, & en ſacrifioient les maximes aux droits de leur premiere liberté. Ils ſe comportoient, à l'égard de cette ſociété naiſſante, comme les ſouverains ſe comportent entr'eux. Les privileges de la nature paſſoient pour ces raiſons d'état qui ſe ſou-

mettent les loix humaines & de pure convention.

Toutefois l'art de dupper les hommes eut, pour ces mêmes politiques, deux faces assez contraires : ils l'estimerent, comme le fruit de leur sagesse ; & le trouverent odieux, lorsqu'un autre en fut le possesseur.

Personne n'hésita à couronner la douceur, le dévouement au bien public, la sincérité, & toutes ces vertus qui rendent le commerce des hommes plus aisé & plus sûr. Mais les mêmes hommages étoient conduits sur des vues bien contraires : le plus grand nombre aima ces vertus dans les autres, & les estima pour soi; d'autres, plus recueillis sur leurs avantages, les dédaignoient pour eux, & les encensoient dans des mains étrangeres.

Une tourterelle paroît plus aimable qu'un vautour; mais on préféreroit la destinée du vautour. On s'ai-

me dans les vertus des autres, plus qu'on n'aime leurs vertus. Nous faisons tous les jours ce jugement: Je voudrois vivre avec cette personne, à qui je ne voudrois point ressembler; & je voudrois ressembler à celle-ci, avec qui je ne voudrois point vivre. Il est aisé de forcer les cœurs les plus circonspects pour les qualités bienfaisantes. Un Narcisse aime un Burrhus; mais en aimant ses maximes, il se laisse le droit de les dédaigner. On trouve assez de grands caracteres à qui on marque de la bienveillance. Il suffit que l'amour-propre y trouve ses intérêts, pour les consacrer.

L'estime est plus ingrate, & ne se laisse pas toûjours toucher par des vues d'utilité. Tous les hommes aiment les vertueux, & les seuls vertueux sçavent s'estimer.

Un grand politique aime Polieucte, & ne l'estime pas; & il estime Felix, sans l'aimer. Il voudroit que

tous les hommes fuſſent des Polieucte, & être un Felix.

D'ailleurs tout eſt ſi flottant dans ces hautes maximes de l'héroïſme. Deux grands perſonnages diſent des choſes également ſublimes, & qui roulent ſur des vues toutes oppoſées. On admire Alexandre, qu'un deſir déréglé de gloire porte à ravager la terre : & on admire Auguſte, qui propoſe de quitter l'empire pour plaire aux Romains. Cependant l'un veut devenir maître, & l'autre veut ceſſer de l'être.

Le commun des hommes n'admire que les dehors des caracteres. Un ſcélérat n'a quelquefois qu'à affecter le ton d'un héros, pour le paroître. On trouve l'ambition d'Agrippine noble, quoique funeſte à l'empire; & celle de Narciſſe déteſtable. Il eſt vrai qu'il trahit Néron & Britannicus : mais Agrippine dépouille Britannicus de l'empire, & prétend ſoumettre Néron à ſes volontés.

C'eſt la foibleſſe ordinaire, de ne pas démaſquer le crime au milieu des pompes qui l'accompagnent, & quelquefois de déteſter trop une ſageſſe qui oſe entreprendre ſur ſes deſſeins. Acomat a effrayé un grand nombre de ſes ſpectateurs ; quelques-uns ont même frémi d'entendre dire :

Je ſçai rendre aux Sultans de fidéles ſervices ;
Mais je laiſſe au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du ſcrupule inſenſé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.

Chaque opinion a ſes héros. Tibere, Cromwel paroiſſent de grands perſonnages à un politique. » On « fait l'honneur à Louis XI, *dit m. le* « *Roi de Gomberville*, de dire qu'il « a mis les rois de France hors des « braſſieres : mais on l'accuſe de « n'y avoir point procédé en homme « de bien ; que c'étoit un renard « qui, ſans ſortir du cabinet, faiſoit «

» la guerre à tous ceux qui nuisoient
» à la grandeur de sa couronne. Je
» voudrois bien que l'on pût me
» prouver, qu'il est plus juste de dé-
» clarer ouvertement la guerre, &
» d'aller attaquer ses ennemis avec
» tous les grands appareils qui ac-
» compagnent les armées. J'aime
» bien mieux la ruine de Catilina
» sans bataille, sans tumulte & sé-
» dition, que la perte de Pompée
» avec tant de meurtres, tant de
» Romains égorgés, tant d'autres
» malheurs qui suivent toûjours les
» grandes défaites. Pourquoi Louis
» XI ne sera-t'il pas tant estimé, de
» s'être défait de tous ceux qui l'a-
» voient enfermé dans des bornes
» si étroites, sans y avoir presque
» rien contribué que son conseil,
» que s'il les avoit tous défaits avec
» une grande armée, comme Char-
» lemagne défit tant de Sarrasins
» dans l'Europe? Quant à moi je ne
» trouve point en cela occasion de

calomnier la mémoire d'un Prin- «
ce, & louerai aussi hardiment l'ar- «
tifice de Louis XI, que la valeur «
de Charlemagne. Ce sont des ef- «
fets différens qui n'ont tous qu'une «
même cause. « *Le Roi de Gomberville, des vices & des vertus de l'histoire* (1). Ceux qui mettent plus de gloire à forcer les hommes, qu'à les conduire par des ressorts secrets, préferent l'accompagnement terrible d'un conquérant. L'enthousiaste regarde les victimes de ses erreurs, comme les modeles du plus sublime héroïsme. Est-ce une véritable vertu dans Rome, d'avoir toûjours été occupée du soin de sa grandeur, & de sacrifier le repos de la terre aux vues de son ambition, ou de soumettre les mouvemens les plus vifs de l'humanité aux intérêts d'un honneur arbitraire ? Un Ro-

(1) Voyez dans *Plutarque*, à l'article de Pyrrhus, une conversation de ce prince avec Cineas, sur la folie des conquêtes. C'est l'endroit le plus brillant de ce sage critique.

main est un duppe de la gloire, lors même qu'il lui offre des victimes.

L'histoire nous fournit des exemples d'une vertu sublime, c'est-à-dire de cette vertu qui, en remuant les ressorts du cœur, ou en traçant quelqu'impression flateuse de renommée, porte à vouer sa vie au salut de la patrie, ou à l'honneur d'une maxime. Mais cette vertu ne suffit pas pour fixer un beau dans la morale, que personne ne puisse méconnoître. Il faut que l'on ne se contente pas de l'aimer dans ceux qui la possedent : on doit la concilier avec les intérêts de sa sagesse. Un caractere qu'on soit forcé de respecter dans les autres, & qu'une raison éclairée prescrive de cultiver pour soi, est la pierre philosophale de la morale, & dont les faiseurs de tragédies & de poëmes épiques doivent faire leur grande recherche : car nous n'avons point de caracteres en beau, sur lesquels un

homme ſage voulût ſe former.

Tous nos héros ont quelque chimere favorite. Cependant il faut avouer qu'il eſt une certaine force d'ame dans les malheurs, qui touche infiniment plus que toute la fatuité des deſſeins héroïques. Il n'eſt point d'objet plus digne d'admiration pour nous, qu'un homme qui ſçait lutter contre de grandes cataſtrophes, dit Seneque : *Ità affecti ſumus, ut nihil æquè magnam apud nos admirationem occupet, quàm homo fortiter miſer.* Un homme qui voit flotter à ſes pieds toutes les penſées vulgaires, & qui ſçait ſe garantir des mouvemens de terreur, & ne jamais trembler, n'eſt-ce pas là la partie la plus eſſentielle d'un véritable héros ? Les ſtoïciens prétendoient que c'étoit la ſeule grandeur. Peut-être étoient-ils moins chimériques qu'on ne l'a penſé. On peut élever l'ame au-deſſus de la crainte, comme on éleve l'eſprit au-deſſus

de l'erreur. En assurant même l'imagination, on enchaîne les mouvemens du cœur. Un manant se promene sur les bords d'un donjon sans effroi. J'ai connu un Anglois si impérieux à l'égard des foiblesses ordinaires de la nature, que l'humanité, si j'ose parler ainsi, se taisoit en sa présence. Je lui ai vu soutenir la mort de ses parens, de ses amis, & la décadence de sa fortune, sans aucune altération. Il concevoit toutes ces pertes, & ne les sentoit pas: il se vantoit d'avoir découvert certains ressorts secrets, par lesquels il fermoit l'entrée aux impressions étrangeres, & se soumettoit ainsi les plus grandes disgraces. L'empire sur ses organes étoit si puissant, qu'on l'a retiré plusieurs fois de ses distractions par le bruit imprévu d'un coup de pistolet, sans qu'il en marquât aucune surprise. On peut avoir un cœur fort, & à toute épreuve, comme l'on a une

tête forte : & c'eſt ce double caractere que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer & d'admirer. Mithridate me paroît le héros le plus univerſellement intéreſſant du théâtre, parce qu'il eſt avantageux à tout le monde de reſſembler à Mithridate dans les grands coups que lui porte la fortune. Il n'eſt perſonne qui n'entre dans ſes deſſeins quand on lui entend dire :

Approchez, mes enfans. Enfin l'heure eſt venue,
Qu'il faut que mon ſecret éclate à votre vue;
A mes nobles deſſeins je vois tout conſpirer;
Il ne me reſte plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis ; ainſi le veut la fortune ennemie.
. . . .
Ma funeſte amitié peſe à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober ſa tête.
Le ſeul nom de Pompée aſſure ſa conquête ;
C'eſt l'effroi de l'Aſie. Et loin de l'y chercher,
C'eſt à Rome, mes fils, que je prétens marcher.

Une vie à conſerver, des ſupplices à fuir, les horreurs d'une dure captivité à combattre, ſont les gran-

des machines du pathétique qui remuent les ressorts les plus généraux de l'humanité. Un pilote qui crie en désordre, *Tout est perdu, se sauve qui pourra*, est le plus éloquent personnage qui fut jamais.

Tel est à peu près le discours que Denys Phocéen tient dans Hérodote : » Amis, dit-il à ses soldats, » l'ennemi qui vient nous combat- » tre, a juré notre perte. Si nous » sommes les vaincus, sa fureur » nous prépare une mort certaine. » Notre salut dépend de notre vic- » toire. « Tous les hommes, barbares, philosophes, timides, ou courageux, se laisseront emporter à ce genre de pathétique. Les belles harangues de Thucidide & de Quinte-Curce sont moins pressantes. C'est un chimérique honneur, ou des intérêts peu connus & souvent étrangers, qui les animent : tout y est froid, parce que le motif d'encourir le danger est toûjours

inſuffiſant. Car Ceſar pouvoit-il bien calmer la terreur des matelots par cette audace affectée ? » Mépriſez « la colere de la mer, & abandon- « nez-vous à la furie des vents. Si « vous faites difficulté de gagner l'I- « talie parce que le ciel ne vous ſem- « ble pas favorable, allez-y ſous « mes auſpices. La ſeule cauſe rai- « ſonnable de votre crainte, eſt de « ne pas ſçavoir que celui que vous « menez n'eſt jamais délaiſſé des « Dieux, & que la fortune le traite « mal quand elle ne prévient pas ſes « ſouhaits. Sûrs que je vous ſervirai « de défenſe, jettez-vous au milieu « des tempêtes. C'eſt l'affaire du « ciel & de la mer de nous condui- « re au port, & non pas la nôtre. « Ceſar ſauvera le vaiſſeau qui le « porte (1). « L'opinion agit foible-ment quand elle a à combattre les mouvemens de la nature. Les motifs de Ceſar aigriſſent la morne

(1) *Lucain, Pharſale.*

tranquillité des plus réfléchis ; & rassûrent mal le désespoir du stupide matelot. A ce moment fatal où on commence à toucher aux horreurs de la mort, les chimeres de l'erreur disparoissent, ainsi que les songes après le sommeil ; & la nature rentre dans tous ses droits.

Le pathétique d'une passion, ou d'une maxime particuliere, peut faire pour tout le monde des peintures grandes & magnifiques ; mais ceux qui n'entreront point dans les intérêts de la passion ou de la maxime, les regarderont comme de laides femmes superbement vêtues, ou comme un manant qui sçait bien prendre le ton d'un héros.

Un esprit libertin écoutera les sermons du pere Bourdaloue avec le sens froid d'un homme qui entend l'oraison funebre d'une personne pour qui il n'auroit jamais eu que du mépris. Il sçaura faire la différence du pere Bourdaloue d'a-

vec un mauvais déclamateur ; cependant il le regardera comme un peintre qui a une grande exécution & de petits deſſeins. Il ſera occupé de ſon art, & ne ſera point touché de ſes tableaux.

Les peintures où l'opinion met ſes nuances, reſſemblent à des liqueurs compoſées d'aromates ; & celles où on n'haſarde que des idées priſes dans la nature, à une belle eau qui coule du ſein d'un rocher : la liqueur trouve des partiſans plus vifs, l'eau eſt d'un goût général. Un ſectaire eſt plus propre à échauffer quelques eſprits. Un philoſophe ſage & diſcret ſera de tous les tems & de tous les pays, ainſi que ces grands tableaux qui débarraſſent la nature de l'aſſortiment biſarre des modes, & qui la repréſentent avec un voile léger & une guirlande de fleurs. Bayle paſſe pour un homme d'un ordre ſupérieur, dans la chaire même où l'on prof-

crit la témérité de ses vues philosophiques.

Le portrait que m. Bossuet fait de Cromwel dans l'éloge funebre de Henriette-Marie de France, reine de la grande Bretagne, a ces sages caracteres qui ne blessent ni les droits de la politique, ni ceux de l'opinion. » Un homme, dit-il, » s'est trouvé d'une profondeur d'es» prit incroyable; hypocrite rafiné, » autant qu'habile politique; capa» ble de tout entreprendre, & de » tout cacher; également actif & in» fatigable dans la guerre & dans la » paix; qui ne laissoit rien à la for» tune de ce qu'il pouvoit lui ôter » par conseil & par prévoyance; » mais, au reste, si vigilant, & si » prêt à tout, qu'il n'a jamais man» qué les occasions qu'elle lui a pré» sentées; enfin un de ces esprits re» muans & audacieux, qui semblent » être nés pour changer le monde. «

Si l'orateur s'étoit avisé de décla-

mer sur la fourberie de Cromwel, le portrait eût été d'un goût moins général. La peinture que Sarrasin fait d'un homme de la même espece, est un ouvrage accompli dans son genre. „ Albert Walstein eut " l'esprit grand & hardi, mais in- " quiet & ennemi du repos, le corps " vigoureux & haut, le visage plus " majestueux qu'agréable. Il fut na- " turellement fort sobre ; ne dor- " mant presque point ; travaillant " toûjours ; surmontant les incom- " modités de la goûte & de l'âge, " par la tempérance & par l'exerci- " ce ; supportant aisément la faim ; " fuyant les délices ; parlant peu, " & pensant beaucoup ; écrivant lui- " même toutes ses affaires ; vaillant " & judicieux à la guerre ; admira- " ble à lever & à faire subsister les " armées ; sévere à faire punir les " soldats, prodigue à les récompen- " ser, pourtant avec choix & des- " sein ; toûjours ferme contre le "

„ malheur ; civil dans le besoin ;
„ ailleurs orgueilleux & fier ; ambi-
„ tieux sans mesure ; envieux de la
„ gloire d'autrui, jaloux de la sien-
„ ne ; implacable dans la haine ;
„ cruel dans la vengeance, prompt
„ à la colere ; ami de la magnificen-
„ ce, de l'ostentation & de la nou-
„ veauté ; extravagant en apparen-
„ ce, mais ne faisant rien sans des-
„ sein, & ne manquant jamais du
„ prétexte du bien public, quoiqu'il
„ rapportât tout à l'accroîssement
„ de sa fortune ; méprisant la reli-
„ gion, qu'il faisoit servir à sa poli-
„ tique ; artificieux au possible, &
„ principalement à paroître désin-
„ téressé ; au reste, très-curieux &
„ très-clairvoyant dans les desseins
„ des autres, très-avisé à conduire
„ les siens, sur tout adroit à les ca-
„ cher ; & d'autant plus impéné-
„ trable, qu'il affectoit en public la
„ candeur & la sincérité, & blâmoit
„ en autrui la dissimulation dont il
se

servoit en toutes choses. «

Ces deux portraits sont faits avec tant d'art & de sagesse, que Walstein, Cromwel, & Charles premier à qui il fit couper la tête, en seroient également satisfaits. On trouveroit plus d'enthousiasme dans l'oraison funebre que Wallis fit de Cromwel; mais elle aura un succès moins étendu & plus équivoque, par la raison que c'est un éloge & de la poësie.

Il n'est plus, c'en est fait, soumettons-nous au sort.
Le ciel a signalé ce jour par des tempêtes;
Et la voix du tonnerre éclatant sur nos têtes,
Vient d'annoncer sa mort.
Par ses derniers soupirs il ébranle cette isle,
Cette isle que son bras fit trembler tant de fois,
Quand dans le cours de ses exploits
Il brisoit la tête des rois,
Et soumettoit un peuple à son joug seul docile.
Mer, tu t'en es troublée ? ô mer, tes flots émus
Semblent dire, en grondant, aux plus lointains rivages,

Que l'effroi de la terre, & ton maître n'est
plus (1).

Il est plus aisé aux poëtes de réussir en peintures qu'en caractères. Polieucte, comme portrait d'un premier chrétien, paroît un chef-d'œuvre d'exactitude à tout le monde : le même Polieucte, proposé comme un modéle d'héroïsme, enchante les personnes qui ont une piété tendre, paroît d'un zéle un peu trop vif à ceux qui conservent quelques intérêts mondains, & s'attire des mépris de cette espece de philosophes qu'on nomme esprits-forts. Le plaisir que l'on goûte à la tragédie n'est gueres qu'un plaisir d'opinion ; celui que donne la comédie est d'humeur & de tempérament : voilà en général pourquoi l'un & l'autre sont si arbitraires. Ce qui nous paroît fort plaisant en sortant de table, paroît quelquefois

(1) Traduit de l'Anglois par M. *de Voltaire*.

déteſtable le matin, lorſqu'il reſte quelques légeres nuances de mélancholie ſur le cerveau. On admire dans le Taſſe les portraits d'Armide & de Clorinde, mais c'eſt comme peintures, & non comme caracteres. Le palais enchanté où Armide & Renaud paſſent de ſi délicieux momens, eſt un tableau exquis. La deſcription que Lucain fait d'une forêt auprès de Marſeilles, offre un genre de terrible qui plaît par les grands coups de pinceau qui le compoſent : on aime juſqu'à l'horreur qu'il excite dans l'ame. Ceux qui ne l'ont point lue, la trouveront ici avec plaiſir ; les autres peuvent la franchir.

On voit auprès du camp une forêt ſacrée ;
Formidable aux humains, & des temps révérée,
Dont le feuillage ſombre & les rameaux épais
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits.
Sous la noire épaiſſeur des ormes & des hêtres ;

Les faunes, les sylvains, ou les nymphes champêtres,
Ne vont point accorder aux accens de la voix
Le son des chalumeaux, ou celui des haut-bois.
Cette ombre, destinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du soleil ses cruels sacrifices;
Et les vœux criminels, qui s'offrent en ces lieux,
Offensent la nature en révérant les Dieux.
Là du sang des humains on voit suer les marbres,
On voit fumer la terre, on voit rougir les arbres.
Tout y parle d'horreur; & même les oiseaux
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.
Les sangliers, les lions, les bêtes les plus fieres
N'osent point y chercher leur beauge ou leurs tannieres.
La foudre, accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu si coupable, & n'y tombe jamais.
Là de cent Dieux divers les grossieres images
Impriment l'épouvante, & forcent les hommages:
La mousse & la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les respects & les vœux.
Sous un air plus connu la divinité peinte

Trouveroit moins d'encens, & feroit moins
de crainte ;
Tant, aux foibles mortels, il est bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre, & qu'il faut
adorer !
Là d'une obscure source il court une onde obs-
cure,
Qui semble du Cocyte emprunter la teinture.
Souvent un bruit confus trouble ce noir sé-
jour,
Et l'on entend mugir les rochers d'alentour.
Souvent du triste éclat d'une flamme ensou-
phrée
La forêt est couverte, & n'est point dévorée ;
Et l'on a vû cent fois les troncs entortillés
De cérastes hideux, & de dragons aîlés.
Les voisins de ce bois si sauvage & si sombre
Laissent à ses démons son horreur & son om-
bre ;
Et le druïde craint, en abordant ces lieux,
De voir ce qu'il adore, & d'y trouver ses
Dieux.
Il n'est rien de sacré pour des mains sacrileges;
Les Dieux mêmes, les Dieux n'ont point de
privileges.
Cesar veut qu'à l'instant leurs droits soient vio-
lés,
Les arbres abbatus, les autels dépouillés.
Et de tous les soldats les ames étonnées

Craignant de voir contre eux retourner leurs
coignées,
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et le fer à la main porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtrise.
Si ces bois sont sacrés, c'est moi qui les méprise.
Seul j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux,
Et seul je prends sur moi tout le courroux des Dieux.
A ces mots, tous les siens, cédant à la contrainte,
Dépouillent le respect sans dépouiller la crainte.
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités;
Mais quand Jules commande, ils sont mal écoutés.
Alors on voit tomber sous un fer téméraire
Des chênes & des ifs aussi vieux que leur mere,
Des pins & des cyprès dont les feuillages verds
Conservent le printems au milieu des hyvers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémissent,
A ce fier attentat tous les prêtres gémissent.
Marseilles seulement, qui le voit de ses tours,
Du crime des Latins fait son plus grand secours:
Elle croit que les Dieux d'un éclat de tonnerre

Vont foudroyer Ceſar & terminer la guerre (1).

Cette peinture a deux grands caracteres qui la rendent admirable ; de remuer beaucoup ceux qui ſont capables de grands mouvemens, & de paroître un chef-d'œuvre d'imagination à ceux qui ont moins de ſenſibilité.

Lorſqu'on peut entrer dans les paſſions du poëte, le plaiſir en eſt plus vif. Cependant, ſans éprouver toutes les ſecouſſes de ſon enthouſiaſme, on peut le ſuivre de vue dans ſa marche, & en remarquer les beautés & les défauts ; ainſi qu'un homme qui n'a pas un goût bien vif pour les femmes, ne laiſſe pas de démêler celles qui ont des qualités précieuſes dans les traits, d'avec les viſages ordinaires. Un flegmatique trouvera du prix dans cette cantate de Circé (2) :

(1) *Lucain, traduc. de Brébeuf.*
(2) *Par M. Rouſſeau.*

Elle invoque à grands cris tous les Dieux du
Tenare,
Les Parques, Nemesis, Cerbere, Phlegeton;
Et l'inflexible Hecate, & l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume :
La foudre dévorante aussi-tôt le consume.
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour;
Les astres de la nuit interrompent leur course;
Les fleuves étonnés remontent vers leur source;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'univers;
La terre tremblante
Frémit de terreur;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglante
Recule d'horreur, *&c.*

L'imagination se plaît avec les grands tableaux, & s'intéresse peu à la réalité des objets qu'ils repré-

ſentent. Elle eſt touchée des machines du poëme épique, ſans s'inquiéter ſi on ne lui offre que des enchantemens, parce qu'il lui ſuffit d'avoir des images en perſpective pour n'être jamais trompée.

Les Dieux de l'Iliade ſont de monſtrueuſes chimeres; cependant ils ſont une décoration ſublime. La qualité de Dieux les met au-deſſus des hommes; & les foibleſſes humaines font que nous entrons mieux dans les intérêts de leur divinité. Que nous importe que Venus commette avec Mars des infidélités à l'égard de Vulcain? que Junon careſſe Jupiter ſur l'olympe? L'imagination eſt peu occupée du ſoin de former des mœurs; il lui faut de grandes peintures: & des Dieux qui ſe comportent comme des hommes, lui en font de très-intéreſſantes.

Les intelligences abſtraites & métaphyſiques dont les poëtes chré-

tiens ont fait usage, quoique plus sages que les divinités du systême poëtique, ont moins le talent de plaire ; car elles sont toûjours sérieuses, quelquefois mélancholiques, & si transcendantes, que l'esprit le plus délié a de la peine à les saisir.

Les Dieux de l'Iliade nous sont mieux proportionnés, par les passions qui les jouent comme nous, & sur tout par un certain extérieur maniable, qui permet à notre imagination de s'en faire des idées magnifiques.

Les fictions ne sont d'un grand prix, qu'autant qu'elles paroissent à nos yeux sous le coloris de la nature. Comme nous ne connoissons qu'elle, on est obligé d'emprunter ses parures pour embellir les objets qui nous sont étrangers. Celui qui voulut peindre Venus, la forma des plus beaux traits qu'il put trouver dans la Grece. Jupiter mê-

me ne parut, ni plus beau, ni plus terrible, que dans les attitudes d'un grand homme aſſis ſur le tonnerre, & occupé à lancer des foudres. L'ambroiſie, le nectar, l'or, l'azur & les pierreries de l'olympe, marquent enfin que la nature eſt notre prototype univerſel, & qu'on ne s'éleve au-deſſus d'elle qu'en la parant de ſes propres beautés, ſans ſes défauts. Elle offre les grands objets qui font le ſublime. Le bruit des tonnerres, la vue d'une grande tempête, l'éclatante aurore, des tremblemens de terre, des abyſmes affreux, de grands phénoménes, le cours réglé des aſtres, la majeſté du firmament, ont le pouvoir de forcer nos hommages.

Il eſt un autre genre de beauté plus équivoque, & qui ſemble dépendre de l'inconſtance de nos Goûts. Un viſage qui s'attire des adorations ſous un climat, perd ſes avantages en paſſant ſous un ciel

étranger. Une belle Maurefque qui auroit fait les délices de Maroc, n'auroit gueres d'ufage plus galant en ce pays-ci, que de fervir à l'affortiment d'un finge de toilette. D'ailleurs, le même vifage qui paroît avec éclat à la lumiere du flambeau, n'offre quelquefois aucune carnation vû en plein jour, & devient blême dans l'ombre, fi fatale à la beauté.

Voilà les réflexions qui fufpendirent l'efprit de Socrate touchant les idées du *beau*. Platon, auteur du dialogue (1) où raifonne ainfi Socrate, après une induction des objets qui ont tout à la fois les qualités relatives de la beauté & les imperfections de la laideur, en femble conclurre que le *beau* eft l'effet d'un point de vue arbitraire.

Cependant il eft, en chaque genre, un dégré de perfection qui peut mériter le titre de beauté; c'eft de

(1) Intitulé *le grand Hyppias*.

remplir le mieux qu'il eſt poſſible les vues de la nature ſur ce genre là. Un gros ſinge qui poſſede en un point éminent tous les avantages de ceux de ſon eſpece, eſt véritablement beau.

Il eſt vrai que nous ne devons ce nom qu'à ces grands caracteres qui excitent en nous des impreſſions d'admiration ou de terreur. Nous dédaignons les merveilles qui n'impoſent point à nos ſens. Peut-être avons-nous raiſon de recueillir notre ſenſibilité ſur les objets qui ſont les plus propres à l'exciter. Pour vouloir trop étendre ſon admiration, un philoſophe parvient à conſidérer tout ſans admiration.

Réduiſons-nous au genre de beauté que la nature nous deſtine, & ne conteſtons point celles qu'elle aſſortit à des objets étrangers. Une belle noire & une belle blanche ont un pouvoir égal dans leurs

charmes, & par conséquent une beauté égale.

Cependant un homme galant envers nos dames, pourroit s'intéresser à leur prééminence avec succès. Un visage blanc & vermeil paroît avoir de l'avantage sur un visage noir, par la raison que le blanc & le vermeil approchent plus que le noir de cette beauté générale à l'égard de toute la nature, qui est la lumiere. Voilà pourquoi les beaux diamans sont plus précieux que les simples émeraudes; que l'or & l'argent sont au-dessus des autres métaux; qu'une nuit sombre & pleine d'horreur, devient belle par le brillant des étoiles.

Les arts ont leur sublime ainsi que la nature. Les grands airs dans la musique sont les accens de l'ame quand elle se porte à des sujets élevés. Le même génie qui inspire le grand poëte, conduit la voix du grand musicien: car les pensées

ſe font ſentir, quoiqu'un peu confuſément, dans de grands airs chantés ſans paroles. Le chœur de Jephté annonce de lui-même un ſujet magnifique, & fait ſoupçonner les hautes idées du poëte. Les grands airs ont cet avantage ſur les grands ſentimens, qu'ils ne ſont qu'exciter l'idée du beau, ſans le caractériſer. Un air élégiaque ſans paroles attendrit tout le monde, parce que c'eſt une voix mélodieuſe qui propoſe aux différentes paſſions de chanter leurs murmures ſur ces accens plaintifs.

La tête du Pere éternel qui a acquis tant de réputation dans Rome à Michel-Ange, eſt un morceau ſublime. Il ſemble que l'on découvre dans cette tête que c'eſt elle qui a débrouillé le cahos de l'univers, & qui en régle les mouvemens.

Enfin, ſi l'on veut réduire en un ſeul point de vue le ſublime des

arts & des sciences, avec la politesse des mœurs les plus douces, on n'a qu'à considérer cet homme qui fut dans sa jeunesse les délices & l'admiration chez un peuple du Nord; qu'on a vû dans la suite étonner la politique de cette cour; dont les vues souples & détournées sont un écueil presque certain à la prudence humaine; & qui est aujourd'hui la gloire des lettres & l'espérance des sçavans.



RÉFLEXIONS

Sur la Délicateſſe du Goût.

LE Goût délicat eſt un diſcernement exquis, que la nature a mis dans certains organes, pour démêler les différentes vertus des objets qui relevent du ſentiment.

Une bouche délicate décompoſe le ragoût le plus profond, comme une oreille exercée diſtingue les parties d'une grande muſique : elle ſçait quand un vin eſt altéré, ou quand il porte avec ſoi quelque mauvaiſe impreſſion du terroir.

L'art acquis par une combinaiſon des convenances que la nature avoit négligé de réduire à un point de vue, aſſortit le ſentiment avec la réflexion. On veut du deſſein dans les choſes dont l'expreſ-

sion doit faire le mérite principal.

Un peintre, qui, en composant ses tableaux, se livre au hasard de ses premieres imaginations, peut plaire par certaines hardiesses de détail; on a goûté les figures de la Chine: cependant les yeux les plus délicats y ont été blessés d'un bisarre qui n'a pas même l'avantage de tracer du grotesque. Le plaisir que donne la peinture vient de ce qu'on voit des imitations bien faites, ou des fictions heureuses: or les peintures de la Chine n'ont ni le don d'imiter, ni le mérite defeindre des objets agréables leurs figures n'ont aucun caractere, & sont dans des attitudes que la nature désavoue.

Si c'est un malheur d'être blessé de la plûpart des objets qui nous environnent, le Goût délicat est un présent bien funeste. Les organes les plus fins sont les plus exposés. Avec des yeux ordinaires,

on trouve beaux certains objets, ſur qui une vue plus exacte a lieu d'exercer ſon chagrin. Sans même qu'il s'y mêle de mélancholie, il eſt des caracteres qui vont démêler le ridicule dans des replis imperceptibles. Celui qui voit les hommes avec réflexion, eſt dans le monde ce qu'un machiniſte qui étudie le jeu des décorations, eſt à l'opéra.

Aux inflexions de la voix, aux attitudes les moins marquées, aux mouvemens des yeux, il diſtingue les reſſorts de toutes les paſſions. Un homme délicat remarque les moindres attentions d'un grand ſeigneur à ne pas ſe commettre, juſques dans les épanchemens de ſa tendreſſe, avec un ami que la fortune lui rend inférieur. Les tentatives les plus circonſpectes d'une femme amoureuſe, lui décelent les vues de ſa paſſion.

Il eſt un autre genre de délicateſſe, qui eſt l'art de ſe donner des

graces, ou l'on puise le mérite ordinaire des femmes du grand monde. Leurs discours sont comme leurs parures, chargés de petits pompons.

On rend cette justice aux personnes de la cour, d'avoir dans leur élocution un certain air d'élégance qui doit se faire aimer des caracteres les plus chagrins. A la vérité, il ne faut pas les mettre sur des sujets étrangers aux conversations ordinaires, ni exiger d'elles une composition suivie (1). Cependant il

(1) Les gens de la cour réussissent à faire de bons mémoires, parce que d'ordinaire ils sont bien instruits. Nous en avons d'excellens de m. le duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX, pour les regnes d'Henri III, & d'Henri IV; de m. le duc & maréchal d'Etrées mort en 1640, sur la régence de Marie de Médicis; de m. le duc de Rohan, imprimés en 1642, sur ce qui s'est passé depuis 1617 jusqu'en 1620; du maréchal de Bassompierre, contenant ce qui s'est passé depuis 1598 jusqu'à son entrée à la bastille; de madame de Motteville pour la régence d'Anne d'Autriche; de m. le duc de la Rochefoucault, sur les brigues à la mort de Louis XIII; de m. le duc de Nemours, sur les guerres de Paris jusqu'à

n'eſt point de meilleur ton que celui d'un homme de qualité qui auroit de l'eſprit & un certain uſage des lettres.

Il eſt néanmoins des perſonnes de mauvaiſe humeur, qui marquent peu de reſpect pour ce qu'on nomme *le ton de la bonne compagnie*. Elles trouvent que les gens du plus grand monde n'ont pas toûjours le talent

la priſon du cardinal de Retz; de m. le maréchal du Pleſſis-Praſlain, depuis l'an 1618, juſqu'en 1671; de m. le duc de Navailles & de la Valette, maréchal de France, depuis 1635, juſqu'en 1683. Ces mémoires ſont intéreſſans; mais ils ſont écrits avec un ſtyle de dépêches, qui fait d'abord ſentir que leurs auteurs avoient plus d'uſage de l'épée que de la plume, & qu'ils n'étoient point faiſeurs de livres. Nous avons cependant de m. le duc d'Eſpernon un trait très-ſçavant & très-curieux ſur la véritable origine de la troiſieme race des rois de France, imprimé in 8°. à Paris, en 1680. Ces exemples ſont rares parmi les ducs & pairs. Il n'eſt rien de ſi plaiſant à la vue, que nos petits maîtres & la plûpart de nos dames, par les mines & les petites façons dont elles s'accompagnent: mais je ne connois point de ſupplice égal à celui de les entendre ſur des choſes ſérieuſes & de raiſonnement. Que de fatuité & d'ignorance!

de bien représenter dans des occasions sérieuses, & qu'ils sont frivoles & peu délicats dans leurs cercles ordinaires. Ce qui a de la grace dans la bouche d'une femme de qualité, passeroit pour un trait échappé à la grossiéreté d'une petite bourgeoise.

C'est aujourd'hui du bel air de rendre à la langue ses premieres libertés. Soit paresse, soit raisonnement, soit un peu d'effronterie, on néglige les détours qu'on employoit autrefois pour faire entendre des choses qu'on n'osoit nommer.

Quoique ce soit une maxime philosophique, de prétendre que les tours délicats sont aussi expressifs que les peintures les plus naïves, ils ont toûjours le mérite de ne présenter leurs objets que dans l'éloignement, ou de ne les laisser appercevoir que par réflexion, quelquefois même de n'en montrer que des ombres légeres, &

qui diſparoiſſent auſſi-tôt.

Traiter une matiere dégoûtante d'une maniere délicate, c'eſt couvrir de fleurs un chemin qu'on vous fait craindre pour l'odorat : cette attention qu'on a pour vos ſens, n'empêche pas que vous ne ſoupçonniez cette mauvaiſe odeur ſans la ſentir. Les cyniques entendent bien moins les intérêts de l'imagination : ils vous conduiſent ſur un cloaque ; & loin de vous diſtraire de cette vue, ou d'en prévenir le dégoût, ils mettent du mérite à vous en faire humer les vapeurs.

Si on parle d'aventures tendres, il y a de l'art à faire ſoupçonner certains détails ſans trop les dévoiler ; ce qui laiſſe à la pudeur un pretexte de ne point rougir ; aux perſonnes que l'on reſpecte, la vanité de croire que c'eſt par bienſéance pour elles ; & à l'imagination, le plaiſir d'aſſortir votre peinture à la variété de ſes goûts.

Le style des cyniques est-il obscene? Non: mais nous avons des opinions de pudeur, & certains égards arbitraires du rang, qui les rendent ou grossiers ou peu respectueux. D'ailleurs, je crois que c'est mal remplir les vues qu'on a de plaire, que de fixer trop l'imagination sur des objets qu'on veut lui rendre agréables. On doit réveiller ses fantaisies, & leur laisser cueillir des fleurs, sans contraindre leur choix. Peut-être même que si nous consultions beaucoup les divers ressorts de nos plaisirs, nous trouverions que ce qui est si délicieux à être senti, perd beaucoup de ses charmes à être représenté avec trop d'expression.

C'est sur-tout dans la louange qu'un trait délicat a le don de toucher. Une louange fine est un miroir flateur qu'on présente à la personne qu'on veut louer. Elle se considere, elle s'aime, & ne pense

poin

point à l'auteur du miroir.

La perfection de cet art eſt de perſuader la flaterie, & de la faire paroître un trait échappé ſans deſſein; par-là on pique l'amour-propre, & on épargne à la modeſtie le ſoin de ſe défendre : car la ſenſibilité que l'on marque pour les vertus d'une perſonne, lui paroiſſant un échappement de naïveté & non un mouvement réfléchi, elle eſt flatée du plaiſir de vous croire ſincere, & dégagée du devoir de témoigner de la pudeur. Un éloge bien délicat eſt, comme je l'ai déja dit, une galerie de glaces préparées pour embellir : on ſe complairoit dans les glaces, on les croiroit fidelles, & on ne penſeroit pas à rougir de ſe voir ſi charmante.

Les exemples de ce genre de délicateſſe ſont rares, parce que ceux qui louent ſont intéreſſés à marquer le deſſein de louer. Peut-être eſt-ce là la raiſon pourquoi une oraiſon

funébre & une dédicace sont ordinairement si fades. Trajan est moins loué par Pline, & Louis XIII par Malherbe, que François premier par Marot, lorsqu'après lui avoir demandé de l'argent à emprunter, & lui avoir avoué qu'il payoit mal ses créanciers, il ajoûte:

Ou, si voulez, à payer ce sera,
Quand vostre los & renom cessera.

Il semble que Marot n'a d'autre vue que de bien prouver qu'il ne paye jamais ses dettes, & qu'il ne pense pas à flater Francois premier de l'immortalité de sa gloire, quoiqu'il en paroisse lui-même convaincu. Ces louanges fines sont celles qui forcent le plus la reconnoissance, sans paroître la rechercher: elles ressemblent aux bienfaits, qui acquierent du prix par le soin que l'on prend de les tenir secrets.

On est pénétré des sentimens les plus vifs de la gratitude, pour un homme qui a la générosité de ne les

pas exiger quand il les mérite. M. le marquis de Livri a donné un exemple de cette délicateſſe d'amitié, qui a le déſintéreſſement de couvrir ſes bienfaits, pour ne pas impoſer les loix de la reconnoiſſance qu'un bienfaiteur délicat croit toujours onéreuſes, à un auteur moderne qu'il aimoit. Il lui fit pendant le cours de pluſieurs années une penſion qu'on lui adreſſoit furtivement. Par une voie à peu près ſemblable, Mainard a montré aux perſonnes indigentes l'art de voiler la honte de leurs diſgraces, quand ils veulent intéreſſer la libéralité d'un grand miniſtre :

Armand, l'âge affoiblit mes yeux ;
Et toute ma chaleur me quitte ;
Je verrai bientôt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte.
C'eſt où je ſerai des ſuivans
De ce bon monarque de France ;
Qui fut le pere des ſçavans
Dans un ſiecle plein d'ignorance.
Lorſque j'approcherai de lui,

Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.
Je contenterai son desir
Par le beau récit de ta vie ;
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fait maudire Pavie.
Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?

L'amour-propre se persuade qu'il ne demande rien, en conduisant ses vues intéressées par de semblables détours. Il n'a pas, du moins, le noir remords d'avoir pris en vain un ton suppliant. Cependant cette façon de demander n'est délicate que pour celui qui l'invente : elle est un souterrein qui couvre votre marche une premiere fois, mais qui réussit mal à une seconde entreprise.

C'est ainsi que les apologues furent une invention merveilleuse pour voiler des vérités qu'il étoit important de faire soupçonner, &

dangereux de dire trop intelligiblement. On les lut d'abord ſans ſoupçon d'allégorie ; les plus pénétrans virent bien qu'il y avoit du myſtere ; le ſens caché ſe développa, & les machines du fabuliſte furent découvertes. Les fables que l'on fait de nos jours reſſemblent à des maſques de verre, qui font appercevoir le deſſein de ſe déguiſer, & le ridicule d'une fineſſe peu délicate.

On n'eſt la duppe qu'un ſeule fois de ces petits artifices ; car on ſçut du tems d'Eſope quels en étoient les coups réfléchis : & un auteur s'expoſeroit aujourd'hui à de grands dangers, s'il donnoit des maximes trop libres aux acteurs de ſes apologues.

Cette vieille invention a même aujourd'hui ſi peu de myſtere, que ceux qui s'en ſervent l'entourent de commentaires. La Fontaine tire toûjours des conſéquences à la fin

de ses fables ; & m. de la Mothe y ajoûte un prélude, ce qui a l'inconvénient d'exposer trois fois la même morale, & de priver du plaisir de soupçonner quelqu'allégorie importante.

Une véritable fable fut, dans sa naissance, pleine de mysteres & de vérités qu'on craignoit de dévoiler : maintenant, que l'on sçait le dessein de ceux qui prennent une métamorphose, leur déguisement paroît puérile.

Une allégorie est une impertinence, lorsqu'elle emploie des finesses connues, ou qu'elle donne une clef à celles qui ne pourroient pas se faire connoître. N'est-ce pas un beau travail de se rendre inintelligible dans le texte, & de mettre à la marge tous les éclaircissemens qu'il faut pour être bien compris ? L'auteur de Pomponius, & celui des princesses de Malabar, ne doivent pas se sçavoir un grand gré

de ce petit ſtratagême.

Mille inventions ont été heureuſes, dont l'uſage ſeroit à préſent groſſier & ſans ſuccès. Le Matanaſius, ou chef-d'œuvre d'un inconnu, eſt ingénieux & plein de ſel; mais ſon imitateur paroîtroit mauſſade.

En général il n'eſt rien que nous mépriſions plus qu'un caractere qui ſe porte à des petites ruſes dont il n'eſt point l'inventeur. On peut, ſur le plan des voyages de Sadeur & de Maſſé, concerter quelques ſyſtêmes de théologie politique; mais perſonne ne ſera la duppe de vos vues.

Ce que Daillé (1) & le Clerc (2) ont dit au déſavantage des vieux peres de l'égliſe, ce que la Placette (3) a remarqué touchant les

(1) Daillé, *de legitimo uſu patrum.*

(2) Le Clerc, *ſentimens de quelques théologiens d'Hollande, touchant l'hiſtoire critique du vieux teſtament.*

(3) La Placette, *de inſanabili eccleſiæ Romanæ ſcepticiſmo.*

erreurs de la tradition Romaine; ce que le pere Simon (1) a jugé de l'écriture sainte pour forcer les protestans à renoncer à sa lumiere en faveur de celles des Conciles, ce que Limbork (2) a répondu aux objections du Juif Orobio, étoient de ces ressorts secrets avant leur découverte, qui ne pourroient plus maintenant tromper que des sots. Tous ces gens-là avoient pour but de renverser leur secte, en feignant d'attaquer celle de leurs adversaires.

Ce qui porte même un caractere singulier & remarquable, ne réussit bien qu'une premiere fois. La satyre Ménippée a été reçue favorablement, parce que l'on n'a point celle de Varron : mais ce mélange du pompeux & du comique, après avoir plu dans une entre-

(1) Le P. Simon, *hist. critique du vieux & du nouveau testament.*

(2) Limbork, *amica cùm Judæo collatio.*

vue, deviendroit inſipide ſi l'uſage en étoit familier. On s'eſt amuſé avec les burleſques de Scarron, & on a proſcrit le goût du burleſque.

Cependant il eſt des ſtyles qui, par un effet contraire, après avoir paru précieux dans leur naiſſance, deviennent par l'habitude des façons de parler naturelles. Ce qui eſt d'abord recherché, ne l'eſt plus quand il eſt autoriſé par une mode générale.

Il en a coûté à ceux qui ont trouvé ces aſſortimens, un *voyage ſédentaire* (1), une *réſurrection annuelle des germes* (2), *des fadaiſes paraſites* (3). Mais enfin on peut les comparer à de petits ouvrages des Indes, dont on doit jouir ſans retour ſur les travaux du voyageur. Quelquefois même ce qui paroît

(1) *Fables de m. de la Mothe.*
(2) *Religion prouvée par les faits.*
(3) *Traduction de Gracian.*

précieux & contraint, se produit sans efforts; & souvent les endroits qui font dire à un lecteur, *Que cela est heureux! rien n'est plus naturel, voilà le vrai langage du cœur*, ont fait mordre les poings & produire des contorsions à ceux dont ils paroissent être échappés comme par épanchement & sans réflexion.

L'auteur qui entend louer ses talens pour le naïf, passe sous silence toutes les tortures qu'il s'est données pour arracher du cœur ce sentiment qu'on croit devoir éclorre aux moindres rayons d'une passion.

Le naïf ressemble à ces belles eaux vives & pures, qui paroissent sortir de leur source avec des ondes de crystal, mais qu'il faut quelquefois percer dans le sein d'un rocher : quand on les voit couler, on croit qu'elles-mêmes ont cherché à s'épancher, & on ne soupçonne pas qu'il ait fallu percer un rocher.

Deſpréaux, ſi grand partiſan des beautés naïves, employa dix-neuf ou vingt ans au tour naturel d'une penſée. Le pátient monſieur de Vaugelas fut occupé pendant trente ans de la belle traduction qu'il nous a laiſſée de Quinte-Curce; & l'on trouve à cette traduction un tour plus naturel dans le ſtyle, qu'à toutes celles de l'indigent du Rier, qui les enfantoit par ſemaine.

On pourroit néanmoins s'appercevoir quand un auteur ſe bat les flancs. Lorſque la verve a beſoin d'être excitée, elle reſſemble à ces jets d'eau qui jouant à force de pompes & de bras, forcent d'abord leurs canaux, prennent un eſſor bruïant, & finiſſent par diſtiler ſur leur embouchure.

La vivacité du ſtyle ſe meſure au dégré de chaleur que nous avons dans le ſang. Un homme qui ſe fait un tempérament de tiſane & d'eau de poulet, met dans ſes

discours les pâles couleurs de son teint. On connoît quand un auteur est en pointe, & lorsqu'il se livre à la course de sa plume.

Le désordre qui regne dans les essais de Montaigne, la franchise de dire tout sans égard pour la pudeur ou pour l'opinion, le tour libre & familier qu'il donne à sa diction, marquent un génie qui, après avoir beaucoup réfléchi, dicte à sa plume tout ce qui s'offre à sa pensée. La prose de monsieur de Voltaire a un tour cavalier, qui ne sent point les efforts du cabinet.

Qu'un auteur ait sué sur son style, ou non, ce sont des mysteres qui n'intéressent point le public, quand, à force d'art, il a sçu s'ôter tout air de contrainte.

On doit supposer en général que tous les bons ouvrages ont beaucoup coûté aux plus excellens auteurs; mais il en est d'un caractere où le travail est plus marqué. Ce

ſont de petites pyramides enchantées, dont la maſſe ſemble porter en l'air; & où tout eſt ſi fin qu'on ne voit preſque rien en détail. Nous avons des ouvrages d'eſprit dans ce goût, dont les rapports ſont ſi ſubtils, qu'on ne peut les avoir travaillés ſans une extrême attention, & rapprochés qu'avec beaucoup de ſoin. Le ſonnet fait par le comte d'Etelan ſur un miroir, eſt une de ces compoſitions guindées, où l'auteur paroît dans les attitudes d'un alchimiſte occupé à tirer de l'eſprit de ſes quinteſſences.

Miroir, peintre & portrait, qui donne, & qui reçois,
Et qui porte en tous lieux avec toi mon image,
Qui peux tout exprimer excepté le langage,
Et pour être animé n'as beſoin que de voix;

Tu peux ſeul me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes paſſions peintes ſur mon viſage:
Tu ſuis d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changemens jamais ne te déçois.

Les mains d'un artiſan au labeur obſtinées
D'un pénible travail font en pluſieurs années
Un portrait qui ne peut reſſembler qu'un inſtant :

Mais toi, peintre brillant, d'un art inimitable
Tu fais ſans nul effort un ouvrage inconſtant,
Qui reſſemble toûjours, & n'eſt jamais ſemblable.

A la vérité il eſt des têtes où le rafinement circule, & dont il reflue aux moindres mouvemens. Un homme nourri dans la dialectique, comme l'étoit l'abbé de ſaint Cyran, écrit ſans ſe contraindre: » Eſtimant par-tout de très-grande » importance, je ne dis pas les » omiſſions, mais les moindres in- » termiſſions, ſoit en actions, ſoit » en paroles, de l'amitié; & n'étant » pas de l'opinion de ceux qui » croient que les contemplatifs ont » l'emportement ſur les autres en » l'exercice de toutes ſortes de ver-

tus ; ayant toûjours plus aimé l'ac- «
tion que la parole , & la parole «
que la méditation, & l'entretien «
ſolitaire en amitié : Je puis dire «
ſûrement que je n'ai point failli «
en cette occaſion, & que la cau- «
ſe de mon retardement vous ſera «
auſſi agréable qu'eût été une lettre «
écrite avec plus de diligence : «
d'autant que deſirant vous dire «
une ſeule fois pour toutes , avec «
une expreſſion égale au fond de ma «
penſée , de quelle façon je pré- «
tends m'être donné à vous , j'ai «
fait au contraire des excellens «
peintres, qui ont de la peine à ra- «
battre leur imagination , n'ayant «
jamais pu relever la mienne au «
point où mon reſſentiment vou- «
loit la loger , &c. Ce qui a fait «
que dans cet eſtrif de mon cœur «
& de mon eſprit, qui n'approche «
jamais par les conceptions de ſes «
mouvemens , j'ai mieux aimé me «
taire pendant quelque tems , at- «

» tendant le retour & la rencontre
» de ces esprit épurés qui aident à
» former de hautes imaginations,
» que, voulant dire quelque chose,
» le dire avec diminution & au pré-
» judice de la source de mes paf-
» sions; où il est seulement loisible,
» quand elles naissent du vrai
» amour, d'avoir, sans crainte de
» reproches, quelque sorte d'am-
» bition (1).

Ce style est mauvais, car il dégénere en galimathias; mais il étoit naturel à l'abbé de saint Cyran d'écrire ainsi.

D'ailleurs, il est autant de styles qu'il est d'engagemens. » L'on trou-
» ve même certaines gens dans
» la république des lettres, dit
» m. Baillet, qui poussent assez
» loin le rafinement de la critique,
» pour deviner, à la maniere d'é-
» crire, les auteurs de la compa-
» gnie de Jesus, d'avec ceux de

(1) *Lettres de l'abbé de S. Cyran.*

» l'o-

l'oratoire de Jeſus. »

Un géométre, un juriſconſulte, un médecin aſſortiront la même penſée avec des tours & des comparaiſons qui lui donneront trois caracteres différens. M. Huet, parce qu'il avoit plus de faits que de réflexions, parle de la philoſophie en hiſtorien ; & l'abbé de ſaint-Réal, qui avoit plus de réflexions que de faits, parle de l'hiſtoire en philoſophe. Les écrivains qui penſent beaucoup, ont un ſtyle *fort de choſes*, comme dit m. de Fontenelle, qui cauſe ſouvent des obſtructions dans les eſprits foibles. M. de ſaint-Evremond a ſouvent le démérite de penſer trop pour des lecteurs ordinaires : ſes diſcours reſſemblent à ces potages forts en viande qu'on a de la peine à digérer. Le ſtyle en eſt plus léger lorſqu'on a moins de vues. Combien ne pourroit-on pas nommer aujourd'hui d'auteurs dont les écrits ſont

une espece de mousse de vin de champagne ? De même que l'on mâche quelquefois à vuide, on diroit, avec quelque sorte de raison, qu'on y lit à vuide.

Le style est une empreinte de l'ame, où l'on voit les divers caracteres de ses passions. Le langage des dogmatiques est fastueux, celui des Pyrrhoniens modeste & circonspect. Platon parloit avec enflûre; Socrate étoit toûjours modéré, & penchoit vers la raillerie. Malebranche écrit avec enthousiasme; le Clerc & Leibnits, moins vifs sur l'intérêt d'une opinion, ou peut-être moins persuadés, disent les mêmes choses avec sens froid. Le contraste si marqué entre ces quatre hommes célebres, messieurs Arnaud, Claude, Nicole, & Jurieu, est l'effet de la contrariété de leurs humeurs; car la même opinion est soutenue avec douceur & avec emportement. M. Maim-

bourg, dont l'imagination s'étoit exercée à peindre des combats & des aſſauts, avoit contracté une grande bouffiſſure de ſtyle.

La nature ſe monte ſur tous les tons, quand on ſçait la plier dès ſon enfance. Cependant elle prévient quelquefois l'éducation. Elle a fait le génie des Italiens pour les ſaillies & les caſcades, comme elle a fait mademoiſelle Camargo pour les danſes hautes. Ils voient éclorre une penſée brillante au milieu des horreurs du déſeſpoir, comme on voit pendant les ombres de la nuit des feux folets ſur une mer qui ſe diſpoſe à de grandes tempêtes.

La douleur ne proſcrit point les penſées ingénieuſes & délicates à un eſprit qui eſt dans l'habitude de la réflexion. Les hommes éprouvent les paſſions différemment. Le plus grand nombre, parmi des tranſports tendres, n'eſt occupé que de ſa tendreſſe : quelques phi-

losophes, avec beaucoup de tendresse, conservent la liberté de penser. On trouve des caracteres en qui la passion la plus forte ne désavoue point ces paroles qui échappent à Sancere lorsqu'il apprend la mort de madame de Tournon : (1) » Je ne puis la trouver assez coupable pour consentir à sa mort : » je paye à une passion feinte qu'elle a eu pour moi, le même tribut de douleur que je croyois devoir à une passion véritable. «

Il est quelquefois des sentimens équivoques, ambigus, mêlés de joie & de tristesse, qui font que la douleur est suspendue par une saillie plaisante, ou que la joie est tout d'un coup étouffée par un sombre retour de tristesse. Quelquefois même il arrive qu'on éprouve joie & douleur tout ensemble.

Je trouve tant d'appas dans mon propre malheur,

(1) *Princesse de Cleves.*

Que je ne puis juger ſi c'eſt joie ou douleur.
Hélas ! je n'en ſçais rien ; toutefois il me ſemble
Que ce pourroit bien-être & l'un & l'autre enſemble (1).

La paſſion d'un homme dont l'eſprit eſt plein de vues fines & délicates, eſt élégante & réfléchie. Lorſque Thetis parle par la bouche de monſieur de Fontenelle, elle peut dire au milieu de ſon reſſentiment :

Mon cœur s'eſt engagé ſous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi ;
Et je veux l'en punir, en m'impoſant la peine
D'en aimer un autre que toi.

Une penſée peut être délicate, ou par le ſens qu'elle offre à l'eſprit, ou quelquefois par le ſeul accompagnement qu'on lui donne. Celle que m. de Fontenelle emploie dans un diſcours qu'il prononça à l'académie Françoiſe ſur la priſe de Mons, réunit ces deux carac-

(1) *Eglogues de madame de la Suze.*

teres : » Quelle grandeur, quel no-
» blesse dans les entreprises du roi !
» Rien ne peut nuire à leur gloire
» que la promptitude du succès,
» qui peut-être aux yeux de l'avenir
» cachera les difficultés du dessein,
« & fera disparoître tous les obsta-
» cles qui ont été ou prévenus ou
» surmontés. Il manque à des en-
» treprises si vastes & si hardies,
» la lenteur de l'exécution. «

Il faut néanmoins avouer qu'elle eût beaucoup perdu de ses graces, si, par une gradation d'analyses, elle se fût developpée géométriquement : c'eût été un beau visage exposé en détail, ou une pierre précieuse réduite en poudre.

Les pensées délicates doivent se laisser entrevoir au travers d'un voile léger, & ne jamais se montrer trop en face. Tout le monde devroit en sentir la délicatesse ; mais il est dans le bel esprit, comme dans la géometrie des Newton, des

Huigens, des Leibnitz. Un esprit transcendant voit les choses de loin, & ne daigne pas toûjours y conduire son lecteur par des développemens qui suspendroient trop le jeu de ses pensées. D'ailleurs, on trouve des vues assez courtes pour ne pouvoir démêler les objets qui s'offrent dans un certain éloignement, ou d'une maniere un peu détournée. J'ai connu un homme qui avoit dérangé beaucoup de bibliothéques dans Paris, & qui ne put jamais comprendre cette pensée de l'opéra d'Omphale :

En pénétrant mon choix, vous le justifiez.

Les personnes qui ne sont pas dans l'usage de réfléchir, trouveront les maximes de monsieur de la Rochefoucault d'un sens mystérieux & trop recherché: d'autre part, ceux qui ont l'esprit vif, veulent comprendre les choses à demi-mot, & se rebutent de tous les détails. On pourroit ainsi comparer un

ouvrage de Goût à une perspective dont le point de vue ne sçauroit être fixe. De celui qui est propre à une vue foible, la perspective paroîtroit grossiere à une vue forte.

On aime bien la nature : cependant on se dégoûte du récit d'un enfant, & en général de tous ceux qui n'ont pas l'esprit un peu orné. Qui auroit la force de lire les dédicaces du monde enchanté Balthasar Bekker ? On se plaint même d'un bon écrivain qui se néglige, quoique les négligences supposent plus de naturel, & moins d'art. Le quatrieme volume de Gilblas, moins travaillé que les premiers, a reçu du public le même accueil, qu'une femme qui a été extrémement jolie, & à qui l'âge vient relâcher les traits.

Il est arrivé, dit-on, à un historien de nos jours, ce qu'il arrive à un homme qui voit pour la premiere fois des étrangers dont il a

conçû

conçû une haute eſtime. D'abord il s'étudie, il ne lui échappe rien que de réfléchi & d'élégant : le bon acceuil l'attendrit, il garde un peu moins de meſures ; & l'habitude de vivre enſemble le porte inſenſiblement à des familiarités qui bleſſent la délicateſſe de ces étrangers.

Cependant il eſt dangereux de concerter trop ſes parures. Lorſqu'un certain héros parut, on crut voir en ſa démarche celle d'une petite prude de quarante ans, toute occupée du ſoin de plaire, & qui avec une taille grêle, ſoûtenue de bandelettes, & une tête ſans mouvement, composeroit de petits pas avec attention. Le grand talent d'un écrivain qui veut plaire, eſt de tourner ſes réflexions en ſentimens. Un long récit de maximes eſt toûjours froid, & une peinture animée eſt intéreſſante. C'eſt ce grand art que l'illuſtre auteur du Télémaque poſſédoit dans ſon plus haut période.

Lorſqu'il veut inſpirer l'horreur du ſacrilege, il repréſente un roi impie, perfide, qui ſoûmet le reſpect des loix humaines & divines aux vues de ſon ambition ou de ſes plaiſirs. Au lieu de faire des raiſonnemens, il produit des aventures remarquables. Tous les mouvemens de l'iſle de Calypſo apprennent mieux la biſarrerie de l'amour, que les obſervations étudiées des philoſophes.

C'eſt par ce caractere d'animer tout, que l'abbé de Chaulieu a rendu aimable juſqu'au libertinage de ſa philoſophie. Ce qu'un autre auroit dit avec obſcurité & ſéchereſſe, ſemble circuler dans ſes veines, & n'être que des mouvemens échappés. L'auteur du Cléveland a éprouvé pareillement que les hommes aiment mieux être remués par les vapeurs d'une ſombre mélancholie, que de reſter froids au milieu des plaiſirs.

Les penſées ne ſont point abſ-

traites par elles-mêmes ; & l'on pourroit comparer les divers tours d'une langue, à des téleſcopes qui éloignent ou qui rapprochent les objets. Preſque toutes les réflexions qui ont le cœur & l'eſprit pour objet, ont été faites d'un tems immémorial : ce ſont des eſpeces de ſtatues antiques, à qui on donne de nouvelles drapperies, ſelon les tems & les lieux. Nous trouverons chez les anciens tous les germes de nos penſées ſur les différentes paſſions, parce que les hommes ont eu les mêmes goûts dans tous les ſiecles.

D'abord la ſphere des idées générales ne fut pas grande. L'amour n'a gueres que trois ſituations, & chacune des trois ſituations roule ſur un très-petit nombre de penſées primitives.

Le volage, après quelques motifs qui appuient ſon inconſtance, ne fait plus que parcourir les objets de la nature qui peuvent juſtifier

la légéreté de ses desirs. Ce sont des abeilles qui volent de fleurs en fleurs, les zéphirs qui ne peuvent se fixer, la nature elle-même qui varie ses saisons, l'onde fugitive qui baise le rivage & s'en éloigne.

Le mélange du propre avec le figuré, n'a fait que varier les formes de nos pensées. C'est habiller la même pensée de plusieurs façons, de dire : La fortune frappe ses coups dans le silence ; il ne faut point s'endormir sur la foi des zéphirs ; le calme prépare les tempêtes ; une belle aurore annonce l'orage ; l'onde tranquille couvre des écueils ; des chemins semés de fleurs conduisent à des précipices ; la mort que donne le poison est précédée par des douceurs. Ou, pour passer des comparaisons des objets de la nature, à celles que nous fournit l'histoire : Sardanapale ignoroit du sein des délices les foudres qui devoient l'écraser ; Rome avoit porté sa gloi-

re au plus haut période, quand les empereurs devinrent ſes tyrans; les Gracques, qui avoient été les idôles du peuple Romain, devinrent ſes victimes; Nabuchodonoſor paſſa de l'yvreſſe des voluptés au comble de l'horreur & du déſeſpoir; Annibal, que la fortune avoit célébré par tant de victoires, mourut ſans aſyle, trahi de tout l'univers; Ovide fut ravi aux dames Romaines, pour être transféré chez les Gétes; Ceſar ne ſongeoit qu'à jouir de ſa conquête, lorſque la fatale main de Brutus termina le cours d'une ſi belle vie; une coupe empoiſonnée arracha du ſein de la victoire le conquérant de l'Aſie.

Toutes ces penſées n'ont qu'un même ſens, quoiqu'elles préſentent des zéphirs, des écueils, des foudres, des tempêtes, des renverſemens d'empire, des poiſons, des précipices, des guerriers & des poëtes: elles ſe réduiſent toutes à dire

que la fortune le plus souvent annonce ses revers par ses faveurs. Ainsi on peut considérer cette pensée comme un arbre qui porte plusieurs fruits, qui ont le même goût, sans avoir la même couleur, ni la même forme; ou comme une belle émeraude, qui réfléchit différemment la lumiere, selon qu'elle est enchassée dans l'or ou dans le cuivre, & qu'on sçait varier le nombre de ses faces.

Les anciens ont connu toutes les passions que nous éprouvons aujourd'hui; car ils étoient dans des conjonctures semblables. Ils ont même crayonné leurs caracteres avec assez de vérité. Toutefois il faut avouer que ce sont des especes de fleurs champêtres, dont nous avons sçu tirer des parfums. Ils éprouvoient l'amour avec tous ses transports, mais ils l'exprimoient avec peu de délicatesse. Nos romans sont des labyrinthes de sentimens où le cœur d'un ancien se perdroit.

Un homme d'eſprit a les mêmes reſſources aujourd'hui pour mettre des embelliſſemens dans ſon ouvrage, qu'une femme qui eſt à Paris avec de l'argent, pour ſe donner des parures : un ancien, au contraire, ſe trouvoit dans la ſituation d'une jeune bergere, qui doit méditer ſes agrémens, & les compoſer elle-même. Nous poſſédons maintenant l'eſprit de trois mille ans. Je ne dis pas que nous ayons plus de génie ni qu'Homere, ni qu'Ariſtote, mais l'on peut du moins dire que nos ouvrages ſont, à l'égard de ceux des anciens, ce qu'une table exquiſe d'aujourd'hui ſeroit à l'égard des premiers repas que la nature offrit à nos peres.

Comme tout périt dans le monde, le goût des beautés de la poëſie n'eſt plus auſſi vif. On peut dire que la ſenſibilité d'un homme qui a lu beaucoup d'ouvrages d'agrément, eſt auſſi émouſſée que celle d'un

sultan pour un vieux sérail. Celui au contraire qui n'a qu'une maîtresse inaccessible, est enchanté d'un de ses regards.

Telle est la cause des premiers transports que la poësie a d'abord excités, & des dégoûts de notre siecle. C'est presque se rendre ridicule aujourd'hui que de parler des driades, des naïades, de Phœbus, de l'aurore. On veut des peintures agréables, mais on veut les prendre dans la nature. Jamais on ne fut plus févere que le sont maintenant les personnes qui ont du Goût. Pour ce genre même d'écrire que le seul zele dictoit autrefois, on prend une plume, & d'un esprit compassé on conduit ses vues avec le sens froid d'un architecte qui veut donner de l'ordre & de l'agrément à sa bâtisse. Si une sainte ardeur porte à quelqu'écart, le sens froid de retour en rougit, & corrige ses saillies.

C'est cette habile exécution qui

contribue ordinairement peu à la gloire d'un auteur, & qui eſt néanmoins le caractere le plus marqué de ſon talent. Un livre eſt une piece d'architecture, dont le prix hauſſe par la juſteſſe du deſſein.

Peut-être n'avons-nous rien qui poſſede mieux ce caractere que les eſſais de morale de monſieur Nicole. Tout y eſt amené par un enchaînement imperceptible, qui vous fait paſſer ſur divers ſujets, ſans vous laiſſer preſque appercevoir cette ſucceſſion d'objets nouveaux. L'on peut auſſi admirer la force de cet art dans l'hiſtoire univerſelle de m. Boſſuet. La forme de l'hiſtoire du Mexique par Antonio de Solis, eſt excellente ; & l'ouvrage entier ſeroit un chef-d'œuvre, ſi l'auteur y avoit moins intéreſſé le ciel dans une entrepriſe ſur laquelle il ne paroît pas qu'il ait eu des vues bien déterminées.

Cette méthode délicate eſt dans

un livre, ce que les secrets de la perspective, & une sage œconomie sont à l'égard de la peinture. Un connoisseur peut être enchanté de mille difficultés vaincues, que le vulgaire ne remarque pas en détail, & dont il est frappé par un sentiment confus.

Dans une composition d'esprit bien faite, à ne la considérer que par son méchanisme, il doit y regner une certaine rondeur, qui est l'art de bien concerter ses vues, & de les lier d'une maniere fine & peu marquée. Chaque période doit avoir des mesures d'une différente longeur. Il faut éviter les consonnances. La parfaite exactitude voudroit même qu'on n'assortît point des mots, je ne dis pas qui commenceroient par la même syllabe, mais par la même lettre : il faut en chercher avec soin qui aient un son doux, & les combiner de façon qu'ils fassent un discours débarrassé & harmonieux.

DES FONDEMENS

DE L'HARMONIE.

L'Harmonie n'offre au premier aſpect que des accords métaphyſiques ; mais, à l'examiner en détail, on trouve qu'elle a quelque dépendance avec le jeu de nos organes.

C'eſt en vain que l'on dreſſe des proportions, ſi on ne les ſoumet au méchaniſme du cerveau. Le bruit aigre & perçant de pluſieurs limes miſes en accords géométriques, cauſe des frémiſſemens que la véritable harmonie n'accompagne point.

La nature même des proportions n'eſt pas toûjours propre à concerter avec le jeu de nos organes. Un aſſemblage de tons trop diſproportionnés fait ſur l'oreille ce qu'une ſuite méthodique de géans & de

pigmées fait sur l'œil. La vue du pigmée précédée de celle du géant, excite une révolution dans le cerveau. Quelquefois les organes s'assouplissent & se dressent sur cette sorte d'accords, comme des sauteurs à qui un mélange de danses hautes & de danses basses est devenu une danse naturelle. Le corps humain est composé de tant de ressorts, & de ressorts si flexibles dans leur premier développement, qu'il semble quelquefois contraster avec la marche ordinaire de la nature.

Les Italiens, montés dès le berceau sur une musique bondissante & pleine de saillies, perdent patience à une musique douce & qui marche uniment. Les sauts & les bonds de la musique Italienne nous déconcertent à force de nous trémousser ; nous aimerions presque autant voyager sur les cataractes du Nil.

Les siflemens aigres coulent d'u-

ne bouche Angloiſe avec la même douceur que les vers de l'Iliade ſortoient de la bouche d'Homere. La rudeſſe des langues du Nord n'eſt ſentie que par des oreilles étrangeres.

Un Anglois ne prononce jamais l'Italien, ou il lui donne les inflexions gutturales de ſon accent : il ne goûte les vrais charmes de l'harmonie que dans une poëſie de ſa langue ; & lorſqu'il paroît le plus enchanté de l'harmonie du Grec, il fait emboucher à Homere la trompette Angloiſe. Un homme qui ne ſçaura pas du Grec, croira qu'il parle Anglois.

Si le Grec n'a aucune mélodie pour nous quand il prend l'accent du Nord, il devient dur & mal-aiſé pour des gens du Nord dans une bouche Françoiſe. Les Grecs d'aujourd'hui nous ſemblent plus des cornets-à-bouquin que des flûtes.

Nous ignorons l'accent d'Athé-

nes & de l'ancienne Rome : nous entendrions peut-être Virgile & Homere comme ces instrumens étrangers qui nous marquent presque toûjours de la bisarrerie.

S'il est néanmoins quelque mélodie dans les langues, elle naît de la prononciation. Les beaux vers de monsieur Racine sont durs & baroques quand ils sortent de la bouche d'un Auvergnat. M. de la Mothe, qui avoit la voix douce & nette, effaçoit la contrainte de sa poësie.

Nous sommes des especes de clavecins, qui frémissent à de certains bruits, ou qui s'ébranlent harmonieusement quand on consulte les accords de leur jeu. Si on observoit bien tous ses mouvemens dans un concert, peut-être trouveroit-on que nous nous montons aussi à l'unisson comme des clavecins.

Les charmes que l'on goûte

quand on entend une belle voix qui plaît, ſemblent nous le perſuader. Nous la ſuivons dans ſes moindres inflexions : ſi elle prend un ton trop haut, nous perdons avec elle la reſpiration ; à meſure qu'elle baiſſe, nous baiſſons auſſi ; ſes enrouemens nous déchirent ; nous peinons avec elle, nous entrons dans ſes ſaillies ; lorſqu'elle chante une paſſion, elle inſpire les mêmes tranſports dont elle eſt agitée. L'oreille juge des accords ; mais toute la machine ſe prête aux mouvemens de la mélodie.

Ce qu'on dit des merveilles d'Orphée eſt fabuleux. La muſique n'étend point ſon empire ſur les choſes inanimées ; peut-être même prendroit-on pour une exagération le pouvoir qu'on lui donne de rendre les animaux attentifs.

Ses effets ſont moins équivoques lorſque nous en ſommes nous-mêmes les interpretes. La danſe ſem-

ble être soumise aux mouvemens de l'harmonie. La nature nous pousse à exprimer par des gestes extérieurs la cadence de la musique; si on ne prend pas l'essor, on est presqu'ébranlé.

Il est si vrai que la musique monte nos organes, qu'il n'est presque pas possible à un homme qui a de l'oreille, de précipiter ses pas là où elle demande de la lenteur. Ceux qui n'ont point d'oreille ne donnent pas toûjours de la justesse à leurs mouvemens; mais ils ne manquent jamais à marquer son principal caractere : lorsqu'elle est saillante, on les voit se trémousser avec précipitation; quand elle exprime des passions douces & languissantes, leurs attitudes suivent les inspirations du cœur : car c'est lui qui regle les diverses inflexions de la musique & de la danse. Elles ne sont imitations, qu'autant qu'elles articulent l'impétuosité ou

la

la lenteur de ſes mouvemens. L'on peut même hazarder cette réflexion générale, que la viteſſe & la lenteur ſont la baſe de la danſe & de la muſique. La juſteſſe des accords, & la juſteſſe du deſſein, en ſont des accompagnemens naturels, mais plus arbitraires.

Le pouvoir de la muſique ſur les organes, n'eſt plus équivoque après les moyens ſinguliers qu'on emploie pour la guériſon des piquures de la tarentule. Nous ſommes de petites machines qu'on joue par des reſſorts ſecrets : une imagination forte inſpire ſa chaleur & diſpoſe preſque des cerveaux. Archelaüs, fameux comédien du tems de Liſymacus roi de Macédoine, jouant l'Andromede d'Euripide avec tout le lugubre pathétique qui fait le caractere de cette piece, les habitans d'Abdere furent atteints à l'iſſue du ſpectacle d'une phrénéſie maligne, qui excitoit en eux la fureur de cou-

rir les rues pendant les ardeurs de l'été, en récitant les vers de l'Andromede avec tout l'air passionné d'Archelaüs. Le retour de l'hyver dissipa la phrénésie.

Nos organes ont des impressions favorites : nous préférons les fredons du rossignol aux bourdonnemens des abeilles. Mademoiselle le Maure charme les oreilles de tous ses spectateurs : des Anglois & des Italiens, en blâmant la musique qu'elle chante, sont touchés du mélodieux de sa voix. Les provinces les plus disgraciées par les vices d'une mauvaise prononciation, avouent que l'accent des honnêtes-gens de Paris a une douceur qui ne se fait sentir ni en Gascogne ni en Normandie. Nous aimons mieux entendre de l'Anglois dans une bouche Françoise, que du François dans une bouche Angloise.

Deux vérités naissent de ces deux

conſidérations : l'on peut ôter de la rudeſſe d'une langue par des inflexions douces ; & il eſt des langues d'une compoſition dure & contrainte, qui fatiguent les organes de la prononciation. L'on pourra ainſi diſtinguer, dans une langue, l'accent du méchaniſme des mots.

Il eſt plus aiſé de marquer les vices de la prononciation, que de la fixer à ſon période de douceur & de délicateſſe.

Les gens du Nord ne ſçavent pas ſe ſervir des organes de la voix. Indépendamment de cette dure complication de conſonnes qui hériſſent leur langue d'aſpirations forcées, ils donnent les inflexions déſagréables de leur goſier aux airs qu'ils chantent ſans paroles, aux ſyllabes les plus ſimples, & aux lettres mêmes qu'ils prononcent en détail ; & tout cela eſt accompagné de beaucoup de grimaces. Les

Anglois ne desserrent point les dents ; les Allemands ouvrent la bouche comme pour avaler une montagne.

Le reste de l'Europe ne differe dans son accent que par une prononciation plus lente ou plus précipitée. En Italie, en France, en Espagne, on parle avec la bouche ; au-lieu que, dans tout le Nord, on ne s'en sert que comme un passage aux irruptions de la voix.

Les Italiens nous semblent fredonner un peu trop leurs discours ; leur accent est Gascon, quand ils parlent François ; il l'est aussi quand ils parlent Italien. Celui des Espagnols a trop de flegme. La parfaite prononciation consiste à marquer légerement toutes les lettres qui composent une syllabe, & chaque syllabe qui compose le mot. Cette variété d'inflexions, quand elle se fait sentir avec délicatesse, est un des premiers charmes de l'harmonie.

Dans le pur intelligible, comme dans ce qui a du rapport à nos organes, la plus grande variété, réduite à la plus grande perſpicacité du ſentiment ou de l'eſprit, fait le fondement de nos plaiſirs.

La mélodie d'une langue veut de la variété dans le méchaniſme des mots. Toûjours des ſyllabes aſpirées choquent preſque autant par leur uniformité que par la rudeſſe de leur ſon. Des conſonnes compliquées ſans voyelles, ou des voyelles compliquées ſans conſonnes, contraſtent avec le jeu des organes. Un juſte mélange de voyelles & de conſonnes ſans aſpirations, donne de la variété & de la douceur à une langue. Le Grec & l'Italien ont trop de voyelles; car ils font ſouvent des hiatus fort déſagréables.

A ce défaut-là les Grecs du tems d'Homere & d'Alexandre, pouvoient y en ajoûter de plus eſſentiels. Les vingt-quatre lettres de

l'alphabet n'ont pas la même valeur parmi les différentes nations qui les emploient. L'N que les Espagnols appellent N tildé, vaut autant que GN en François; Señor se lit Segnor. Leur B est prononcé comme le W des Allemans; l'on dit sawio pour sabio, sawana pour sabana, *linceul.* Les Italiens & les Anglois donnent à la voyelle U la valeur de la diphtongue *ou.* Nous n'avons aucune tradition sûre touchant l'accent des Grecs de ces tems reculés. Peut-être que comme ils nommoient chaque lettre autrement que nous, elles avoient dans le discours une fixation différente.

Les difficultés que les étrangers ont à bien prononcer notre François, & le contraste si marqué entre notre prononciation & notre orthographe, découvrent dans les langages deux caracteres. Elles s'adressent d'abord à l'oreille par les sons, & offrent ensuite aux yeux

des hiéroglyphes qui s'interprêtent par une convention générale. On est convenu que tel son rendroit telle pensée, & que tel hiéroglyphe exprimeroit tel son. Les hiéroglyphes sont immuables, mais les sons varient. Ils ne nous reste du vieux Grec que ce qui s'offre aux yeux. On pourroit les comparer à ces instrumens sculptés sur des reliefs antiques, qui nous laissent en doute sur la douceur de leurs accords, ou à une partie de musique dont on ne nous transmettroit que les notes ; ignorant les voix & les instrumens qui l'auroient exécutée, il faudroit suspendre son jugement sur le mélodieux du concert. Si nous jugeons du Grec par rapport à nous, les beaux vers d'Homere ne sont pas si sonores dans la bouche d'un François que ceux de m. Racine.

Cette langue a toutefois une richesse d'expression qui met la plus agréable variété dans le discours.

Les sens ne sont pas moins inconstans qu'avides ; ils veulent toûjours être ébranlés, & toûjours voler à des impressions nouvelles. Des consonnances font dans une période, ce qu'une statue répétée fait dans un bosquet : l'oreille est choquée d'entendre les mêmes syllabes, quelquefois les mêmes lettres, commencer des mots qui ont des issues différentes.

L'extrême délicatesse est du moins offensée. Toûjours des phrases de même longueur fatiguent presqu'autant que le grand trot d'un éléphant. Sans variété dans les tours, on a un air de roideur qui glace par sa monotonie en choquant par sa dureté.

Les répétitions chagrinent un lecteur ; les plus belles pensées deviennent fâcheuses, quand leur rencontre est réitérée. On entre dans un livre comme dans une gallerie ep eintures : On est frappé de quelqu'original de Michel-Ange ; après l'avoir

l'avoir conſidéré attentivement, on court à d'autres originaux; s'il ſe préſente une copie du premier original, on la regarde comme un hors-d'œuvre; à la troiſieme rencontre le deſir de paſſer à de nouveaux objets eſt ſuſpendu par cette diſtraction, on commence à écouter les mouvemens de la colere.

Les eſprits délicats ſuccombent ſous le poids des analyſes. Ce qui peut être réduit en germe ne doit point être expoſé en détail. On veut découvrir les plaines du ſommet d'une montagne, & s'éviter le déſagrément de les parcourir. Sans variété, la muſique la plus douce paroît fade. Les fredons des Italiens ont le mérite de rendre attentifs ceux-là mêmes qui rient de leur biſarrerie; & les ris s'adreſſent à la caſcade des tons, & non à la variété.

Une muſique trop ſimple reſſemble à ces deſſeins où on ne voit que

du rouge ou des roses. Les oreilles exercées veulent qu'il y regne une certaine étendue: car il est des oreilles fortes ainsi que des imaginations.

Si la musique Italienne ne plaît point en France, c'est une marque que nos organes sont moins flexibles qu'en Italie. Lorsqu'elle nous paroît confuse, les Italiens en distinguent toutes les parties. Aujourd'hui nos cerveaux commencent à devenir Italiens; & ceux qui n'ont point vû m. de Lully, ne s'en apçoivent point.

Ses partisans crient que l'harmonie prend un ton géométre qui effarouche le cœur. Ils avouent qu'elle est sçavante & bien exécutée; mais qu'elle intéresse moins les passions que celle de m. de Lully. De beaux accords bien variés, & dépourvus de sentimens, sont en effet de l'étude pour les connoisseurs, & de l'ennui ou du sommeil pour ceux qui craignent ces abstractions. Une har-

monie ſans mouvemens eſt une poëſie bien cadencée, qui n'offre que de grandes vérités d'algebre.

La muſique Italienne, livrée aux méditations d'une oreille ſçavante, néglige trop les intérêts du cœur. La plus belle voix laſſe quand elle parle à vuide. Un concert ſans paroles, ou des airs qui ne ſont point montés ſur l'accent ordinaire des paſſions, ſont des machines mouvantes qui articuleroient des pas bien cadencés ſans aucune trace extérieure de ſentiment.

Tous les reſſorts de l'ame doivent rendre hommage à la véritable harmonie. Sa deſtination eſt plus de nous toucher, que de nous rendre attentifs : du moins, le plaiſir en eſt plus grand, lorſqu'au pur harmonieux on y joint le tendre. Un éclat échappé d'une belle voix quand la paſſion la pouſſe, retentiſſant au fond du cœur, produit des effets plus doux & plus puiſſans que l'har-

monie la plus travaillée. Chaque mouvement du cœur a un ton pour s'exprimer au dehors : les accens de l'amour sont doux & languissans ; ceux de la colere ont de la force ; la joie éclate par des saillies. Les Italiens ne marquent pas assez de dessein à en démêler les mouvemens.

La musique d'aujourd'hui attire plus d'attention, celle de m. de Lully attendrit davantage : la premiere fait parler les passions en rétheurs, celle-ci les met dans la bouche d'un homme qui suit le torrent de ses transports ; l'une a plus de composition, l'autre est plus naïve. La perfection de cet art, seroit de les concilier toutes les deux.

Il est à craindre que le théâtre de l'opéra ne reste long-tems au point d'imperfection où nous le voyons aujourd'hui. L'imagination y sera toûjours blessée, pendant que l'on n'aura point assez de visages

pour aſſortir les rôles qui demandent de la jeuneſſe & de la beauté : car, en vérité, quelle grace l'amour a-t'il dans une bouche qui eſt vieille, ou qui eſt laide ? Comme on ſe met à la place de celui à qui cet amour eſt adreſſé, on le reçoit avec dégoût. Voilà pourquoi il eſt ſi intéreſſant pour le ſuccès d'une piece dont la tendreſſe fait le principal caractere, d'être jouée par des actrices qui ſoient belles. D'ailleurs, la danſe n'eſt pas aſſez ſubordonnée à la muſique, & celle-ci ne l'eſt pas aſſez à la poëſie. Il paroît que ces trois ſœurs, qui devroient être animées du même eſprit, vivent aujourd'hui en mauvaiſe intelligence. L'une ſe propoſe de faire parade de ſa légéreté, & l'autre de montrer l'étendue de ſa voix, ſans aucun égard au deſſein général, qui eſt d'exprimer les paſſions.

A tous ces défauts, on pourroit y joindre le ridicule d'une compoſi-

tion qui accompagne un trait de fureur avec des fredons puériles, & qui, au lieu de le rendre d'une maniere vive & brusque, l'expose avec un cercle ennuyeux de froides répétitions. Un récitatif doit être simple, composé des éclats d'une passion, & ne point jouer par des roulemens qui ne sont propres qu'à des airs peu sérieux & qui n'exigent point d'expression.

En quoi consiste le géométrique de l'harmonie.

L'Harmonie, dans ses prémices, doit être comparée aux préludes d'un nombreux orchestre qui dresse ses accords. Dans ce tems-là les nombres n'étoient point consultés: peut-être même ne les avoit-on point en vue. Le hasard fit produire des sons agréables, le même hasard en allia plusieurs différens; & l'oreille attentive entrevit les fonde-

mens des proportions harmoniques. Le juſte rapport entre le mouvement des corps étrangers & le jeu des organes, fait l'eſſence de toute l'harmonie. Les nombres ont été dreſſés d'après le rapport des ſens. On voit que de deux violons montés à l'uniſſon, celui qui eſt ſur une table reçoit toutes les vibrations, & ſe partage en toutes les parties aliquotes du violon dont on joue. Après avoir connu les rapports de groſſeur & de tenſion, il eſt aiſé de concerter ſes inſtrumens.

Cette théorie n'a pourtant point été portée au plus haut période de la préciſion. Dans l'uſage qu'on en fait, il eſt preſque impoſſible d'accorder ſes inſtrumens avec une parfaite juſteſſe, & gueres moins impoſſible de déterminer par nombre, des rapports dont l'oreille & les yeux ne peuvent juger qu'imparfaitement. Tout bien conſidéré même, il me ſeroit aiſé de prouver

que l'analyse des tons jette dans de grandes discussions sur l'infini. Leur nature n'est pas assez déterminée : car l'on peut les diviser sans fin. Il leur manque donc un point fixe. Par pure spéculation on ne le trouvera jamais, & par pratique il est impossible d'y atteindre.

Il est toutefois, à l'égard de certaines parties d'harmonies, un calcul sûr. Vous pouvez choisir un tel rapport dans une progression, & l'exécuter avec assez de justesse.

Il est vrai que le choix du rapport est arbitraire; mais il n'est pas libre de s'en écarter dans la suite de la progression. On peut faire une salve d'artillerie, & une sonnerie harmonieuse, avec des cloches & des canons qui seront en raison décuple. L'oreille une fois accoutumée à ce rapport de différence, seroit aussi choquée d'entendre dans la sonnerie une cloche qui n'observeroit pas la même proportion, que

les yeux le seroient de voir deux pavillons faits pour se répondre, d'inégale grandeur, ou une cascade dont les chûtes ne garderoient pas une gradation réguliere.

Les organes dressés à une certaine marche, se déconcertent quand on manque contre le dessein d'une progression : ils éprouvent les révolutions qu'on ressent toutes les fois qu'on descend un escalier inégal; tout le corps se trémousse, si le pied porte plus bas qu'on ne pensoit. L'usage heureux que les Italiens font des dissonnances, ne justifie pas le défaut de proportion dans l'harmonie. Ils quittent leur progression d'une maniere brusque & sans prévenir; mais ils en gardent les mesures pendant qu'ils ne la quittent point : ils ressemblent à des danseurs légers qui coupent un menuet pour passer à des danses hautes.

Un mauvais coup d'archet fait une dissonance physique qui peut

ſeule déranger l'œconomie des organes ; mais un ſon qui ſeroit par lui-même doux & harmonieux, deviendroit diſſonnant s'il rempliſſoit mal le deſſein du compoſiteur. On voit, dès le début d'une partie d'harmonie, toutes les ſuites de la proportion : ſi vous en manquez l'ordre, vous chagrinez l'oreille, autant que les yeux le ſont de voir un deſſein manqué dans un parterre. Les diſſonnances qui procedent du conflict de certains tons, ſont moins avérées. Lorſque l'orcheſtre de l'Opera commence à s'ébranler pour ſe mettre en accord, on entend aſſurément un mélange de tons fort peu concertés ; il faut avouer néanmoins qu'on l'entend ſans peine.

Peut-être en eſt-il des ſons comme des couleurs, qui paroiſſent ne pas s'aſſortir toutes également bien. Un habit noir doublé de jaune, ſeroit quelque choſe de choquant & de biſarre ; cependant il faut con-

venir que l'uſage en feroit plus bleſſé que les organes.

Les yeux ſe dreſſent à tous les aſſortimens de couleurs. Le noir & le blanc ſe marient dans les étoffes les plus précieuſes de la Chine & des Indes. Voyons-nous avec chagrin cette variété àdmirable de fleurs, qui préſentent, dans une prairie ou dans un parterre, toutes les nuances de la nature? Toutes modes miſes à part, les yeux ne ſont pas plus offenſés de voir un habit couleur de roſe doublé de jonquille, que de voir une roſe & une jonquille dans un même bouquet.

Peut-être en effet les tons de la muſique feroient-ils reconnus pour des aſſortimens arbitraires, ſi une oreille philoſophe & non prévenue en démêloit les rapports.

Il eſt des tons qui ſe marient mieux les uns que les autres par les mouvemens concertés qu'ils excitent ſur les organes; mais il n'en eſt

pas qui produisent ce qu'on appelle dissonnance. La comparaison des couleurs avec les tons de la musique est juste : or tous ceux qui ne consulteront que leurs yeux, conviendront que les dissonnances qu'on prétend remarquer dans les couleurs, ne sont déterminées que par un usage arbitraire qui proscrit certains assortissemens.

C'est dans la vue de ce rapport entre les tons de la musique & les couleurs, que le pere Castel conçut le projet d'un clavecin oculaire, c'est-à-dire, d'une machine qui offriroit successivement ou à la fois des couleurs propres à faire de l'harmonie.

En remuant mal-à-propos certaines touches de la machine, on feroit d'affreuses dissonnances; & il ne faudroit pas moins de capacité pour en bien jouer, que pour bien toucher du clavecin. Bien des gens qui ne connoîtront point la sincéri-

té du pere Caſtel, croiront que le clavecin oculaire eſt une parodie ingénieuſe de la muſique.

Des ſons agréables ne produiſent jamais des diſſonnances, quand ils n'entrent pas dans un deſſein général. Le gazouillement varié des oiſeaux dans une vaſte forêt, n'eſt point mis en accord; & cependant on le préféreroit à la muſique ſçavante d'Italie. Lorſque toutes les cloches de Paris s'ébranlent la veille de quelque grande fête, chacune a ſes tons & ſes accens différens, & ne ſe concerte tout au plus qu'avec ſes compagnes; il réſulte néanmoins de ce bourdonnement un ſon plein & uni, qui prouve que le mélange de toutes ſortes de tons, eſt propre à faire du mélodieux, quand chaque partie en eſt agréable.

Dans l'harmonie qui s'adreſſe aux yeux, le choix des rapports eſt arbitraire. Si c'eſt une pyramide que l'on ſe propoſe, l'on peut fixer

ses décroissemens à toutes sortes de termes. Pourvû que la progression soit suivie avec justesse, il n'importe quels en aient été les rapports. Toutes les combinaisons imaginables sont reçues. Deux chevaux noirs & deux chevaux blancs forment un attelage qui n'a rien de choquant.

Le mélodieux est pris dans la nature, & fait presque tous les charmes de l'harmonie : car la mélodie joue agréablement les sens, & l'harmonie ne sçait qu'occuper l'esprit. Cependant, quand on a l'oreille forte, on démêle avec plaisir les rapports d'une musique extrémement composée. Une armée de cent mille hommes qui formeroit brusquement un ballet bien juste, présenteroit un spectacle charmant à des yeux qui pourroient en comprendre toute l'harmonie.

DE L'HARMONIE

DE LA POESIE.

C'Eſt aſſez improprement qu'on nomme harmonieuſe la poëſie des anciens. L'harmonie ſuppoſe une certaine combinaiſon de ſons qui aient quelques rapports entr'eux; & la poëſie des anciens ne connoiſſoit point cette combinaiſon. Elle n'a point de rime, ainſi point d'harmonie : car les rimes ſont à la poëſie ce qu'un retour de pavillons eſt dans un plan d'architecture.

Peut-être étoit-elle mélodieuſe. L'uſage des longues & des breves, en varioit les inflexions, & la rendoit même tributaire du chant. Du moins il eſt conſtant que les poëtes, dans l'ancienne Grece, étoient eux-mêmes leurs muſiciens. Déclamer leurs vers, ou chanter,

étoit une chose égale pour eux. Ils articuloient leurs syllabes avec des accens si variés, qu'un mot d'une juste longueur offroit une petite partie de musique. Tout chant, en effet, se réduit en mouvemens précipités ou tardifs.

Si nous avions jamais l'ambition d'atteindre au même période de mélodie, nous pourrions faire marcher le François d'égal avec le Grec. Ce que les grammairiens nomment quantité, c'est-à-dire, la fixation de certaines syllabes à une prononciation lente ou légere & plus en saillies, est dépendante d'une convention arbitraire. Il n'est ni longue ni breve dans le Latin ni dans le Grec, dont la nature n'ait d'abord été soumise à la fantaisie des poëtes.

Puisque le François est une langue neuve, elle se trouve dans la situation où étoit le Grec avant les entreprises de ses poëtes. L'on peut

dès

dès aujourd'hui faire pâmer cette troupe pédanteſque de ſçavans, qui ſe fait une religion de l'enthouſiaſme que lui inſpire le mélodieux du Grec.

Je dis plus : le Grec ne connoiſſoit dans ſa quantité que deux accens, *lenteur & vîteſſe*; & nous pouvons répandre ſur le François vingt-quatre nuances d'inflexions différentes. Voici comment pourroit s'exécuter cette merveille.

Il y a huit tons dans la muſique; l'intervalle qui ſe trouve entre chaque ton, peut ſe diviſer. L'on peut même procéder par quart de tons, & laiſſer les inflexions aſſez marquées pour qu'on puiſſe les démêler.

En montant par la gradation de ces quarts de tons, on s'achemineroit vers une hauteur extrémement inclinée, mais qui feroit cependant ſentir dans chaque pas qu'on s'éleve à quelque ſommet.

Pour l'exécution du projet que

je propose, il suffiroit de procéder par tiers de tons. Par cette voie, au-lieu de huit tons que nous avons, il en résulteroit vingt-quatre de la multiplication de huit par trois.

Voici par conséquent autant de tons que nous avons de lettres dans notre alphabet. Or, comme toutes les syllabes imaginables finissent par une de ces vingt-quatre lettres, il n'y a qu'à convenir que telle lettre répondra à tel ton, & l'exprimer dans la syllabe que cette lettre terminera.

La poësie où un tel dessein seroit bien rempli, auroit beaucoup d'avantage sur celle des anciens. Cette combinaison de vingt-quatre tons différens, répandroit la plus agréable variété, & seroit moins susceptible de certains inconvéniens que l'usage des longues & des breves.

Cette quantité en effet, qui fonde la prééminence des poësies an-

ciennes ſur celles de nos jours, eſt à mon avis ce qui devroit la dégrader le plus.

C'eſt un principe ſûr, que la poëſie doit être une expreſſion du ſentiment ; & une conſéquence auſſi ſûre, que la quantité doit nuire à cette expreſſion.

Tous les mouvemens de l'ame ſont, ou ſaillans, ou marchent d'un pas tardif. La colere eſt bruïante, la joie eſt légere, le déſeſpoir imite la marche d'un criminel que l'on traîne au ſupplice. La poëſie que l'on déclame doit aſſortir tous ces mouvemens, ſe répandre en éclats dans les fureurs, c'eſt-à-dire, précipiter ſes inflexions ; elle doit voltiger dans la joie ; & marquer la triſteſſe par des tons lents & plaintifs.

Une langue qui s'eſt ſoumiſe aux loix de la quantité, eſt en grand danger de faire contraſter ſes accens avec les paſſions qu'elle veut exprimer.

S'il faut du vif, du brusque, du véhément, elle vous traîne avec un pesant attellage de longues, capable d'impatienter le plus grand sens froid : là où il faut une certaine majesté, il lui prendra fantaisie de vous déconcerter par la pétulence & l'inégalité de ses mouvemens; on vous trémousse d'une maniere bisarre & ridicule. Virgile annonce qu'il va chanter les actions d'un homme qui quitta le premier les rivages de Troie par des vues d'héroïsme. Le bon sens veut que l'on propose ce dessein avec quelque gravité : le caractere froid, dévot, & timide d'Enée, semble même redouter les véhémences d'une prononciation trop précipitée : enfin les attitudes de vénération où sont censés être les spectateurs à qui l'on vient communiquer les sublimes aventures d'un héros, exigent un ton majestueux. Cependant le premier vers de l'Eneïde

ſurpaſſe le trictrac d'un moulin. Nos pédans mêmes, loin de ſe plier à la cadence en caſcade du

Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris,

donnent à leur prononciation un ton grave & ſérieux.

La marche reglée de la poëſie peut faciliter le jeu des organes ; & c'eſt en ce ſens qu'on peut dire qu'elle eſt véritablement harmonieuſe. Le cerveau ſe monte à cette monotonie : nous ſentons qu'après avoir lû deux cent vers de Virgile ou de Racine, nous devenons des machines à cadence. J'ai vû même des gens en qui l'imagination ſe plioit ſi bien au méchaniſme de la poëſie, qu'elle gardoit auſſi long-tems l'impreſſion de ſes mouvemens, qu'on a coutume de ſentir le bercement de la haute mer.

En général, la poëſie differe de la proſe, comme un chemin uni differe d'un chemin inégal. Dans

le premier les pas peuvent être mesurés ; dans le second il faut perpétuellement s'étendre & se racourcir, précipiter ou suspendre le jeu des poulmons.

Nos grands vers alexandrins ont de l'avantage sur tous les autres genres de poësie : leurs hémistiches sont de petits relais pour la poitrine, dans une distance convenable.

Les vers libres sont moins nombreux, & se rapprochent de la marche inégale de la prose.

La poësie Latine, au milieu des gênes de sa quantité, n'a pas des mesures assez justes. Le mélange arbitraire des dactyles & des spondées peut faire une alternative de vers de treize & de dix-sept syllabes.

Ainsi les pas n'y sont pas reglés ; par conséquent point de cadence ni d'harmonie : car l'essence de l'harmonie dans la poësie n'est qu'une habitude des organes dressée à un certain jeu. Il est aussi difficile

de déterminer quelle étoit la marche du vieux parnaſſe d'Athenes, que de fixer au juſte les particularités de ſon gouvernement.

Les poëſies modernes ont plus d'ordre & d'harmonie. Celles du Nord ſont peu mélodieuſes; mais c'eſt le défaut des langues.

Peut-être auroit-on quelque droit de nous reprocher l'uſage des rimes; l'emploi que nous en faiſons ne contribue point à l'harmonie, parce que la combinaiſon de deux ſons n'offre aucun deſſein: c'eſt le cas de deux pavillons qui ſe toucheroient immédiatement.

Des rimes qui obſerveroient entr'elles le même ordre qu'on remarque dans les plates-bandes d'un parterre bien compaſſé, feroient de l'harmonie. Nos vieux poëtes avoient leurs batelées; ils faiſoient rimer l'hémiſtiche avec la fin du vers précédent: mais cette combinaiſon me paroît encore trop ſimple pour

mériter le nom d'harmonie.

Je sens que l'attention seroit extrémement occupée du soin de démêler un concert trop étendu de rimes ; aussi ne devroient-elles être emploiées que dans une épigramme ou dans un sonnet.

On fait des bosquets & des cascades dans un grand parc, mais on ne fait point un bosquet du parc.

La rime sied bien aux petits ouvrages, comme les reliefs aux cabinets en mignature. Une exécution difficile dans un petit chef-d'œuvre d'art & de patience, est effacée par le mérite de la délicatesse. C'est fort joli de voir un ballet bien exécuté à l'opéra ; mais ce ne seroit pas fort joli d'entreprendre un voyage au-de là des Alpes sur le pas de menuet. On diroit cependant que nos poëmes épiques conduisent leur héros en cadence ; leur marche vers un assaut ressemble à une entrée de théâtre.

Le goût du luxe eſt-il contraire aux intérêts d'un état?

DAns un royaume, il y a une certaine quantité de terres propres à être cultivées, un certain nombre d'hommes pour les cultiver, & une certaine ſomme d'argent pour en acheter les fruits de ceux qui ont le ſoin de les cultiver.

Le quart des hommes qui ſont en France, ſuffit pour fournir au reſte du royaume ſa conſommation en vin & en bled; un autre quart poſſede des fonds de terres; & la moitié ſe trouve ſans rien poſſéder & ſans occupation eſſentielle.

Le luxe pourvoit à la deſtinée de cette moitié d'hommes, que le beſoin forceroit à ramener le premier cahos du droit naturel. Si dans Paris le goût des pompons, du ſpectacle, des petits bijoux, cé-

doit à l'ascendant de quelques grandes vues d'œconomie, la sagesse la plus austere conviendroit pour lors qu'il faut employer à la recherche de nos plaisirs ceux qui ne peuvent point servir à des utilités sérieuses.

Puisque les sociétés sont formées, le droit des gens exige que ceux qui possedent de grands biens, fassent de grandes dépenses. Cette circulation assûre leur revenu, qui doit sortir de leurs mains pour pouvoir y rentrer; & fait vivre des hommes qui travaillent à leur rendre la vie plus douce.

On a beau louer les tems éloignés du siecle d'or, où les hommes, épars dans les campagnes, se bornoient aux simples dons de la nature. Ils ne sont jamais plus heureux, que quand ils sçavent faire concourir leur industrie à des secours mutuels.

Que chaque famille ait une petite terre, une petite vigne, un pe-

tit buiſſon; on mangera ſon pain ſous un mauvais chaume: qu'il ſe forme une grande ſociété, les plus miſérables y trouveront plus de douceurs que dans une vie purement champêtre.

Une grande ville, en réuniſſant ceux qui ne poſſedent rien avec ceux qui poſſedent beaucoup, met les uns dans la néceſſité de vivre de leurs talens, & inſpire aux autres le goût de renchérir ſur les vues ſimples de la nature: par ce moyen, les uns menent une vie délicieuſe, qui eſt l'amuſement & la richeſſe de ceux-là mêmes qui s'occupent de leurs plaiſirs.

Il faut que tous les hommes ſoient employés; &, pour cet effet, qu'il regne une grande variété dans les arts. La miſere vient de ce qu'il y a trop d'artiſtes en chaque genre de travail. A meſure que le raffinement du Goût inventera de nouveaux ſujets de volupté ou d'agré-

ment, il diminuera le nombre des malheureux.

Ce sont, à la vérité, des choses superflues que le luxe fait rechercher, & qui blessent l'austérité des mœurs; mais ce sont des choses agréables, & qui donnent du pain aux deux tiers de Paris.

D'ailleurs, un homme qui épuise sa fortune par une magnificence immodérée, ne nuit point au bien de l'état; au lieu qu'il ne sçauroit y avoir trop de marque d'infamie pour ces petites ames qui se complaisent dans l'entassement de leurs trésors.

Un état ressemble au corps humain, & les finances au sang qui doit en remuer les ressorts: lorsque la circulation est arrêtée en quelque partie, toute la machine en souffre. Cette réflexion est justifiée par le bonheur que le commerce répand dans un royaume. L'abondance naît de la consommation. Pourvû que l'argent ne fasse

point de dépôt, tout le monde aura de quoi vendre & de quoi pour acheter.

Il faut à cet égard admirer la conduite généreuſe de Louis XIV, qui proſcrivit l'uſage de certaines machines qui, en ſimplifiant le travail, rendoient inutiles la moitié des ouvriers. Il ſçavoit qu'un roi eſt une eſpece d'océan qui reçoit un tribut des fleuves, proportionné aux eaux qu'il leur confie. Les grands monumens ſont la gloire du prince qui les fait élever, l'avantage d'un grand nombre de ſujets ſuperflus, & des travaux qui embelliſſent un pays ſans qu'il lui en coûte que du travail à des hommes pour qui il eſt un bien.

Ces grandes entrepriſes conviendroient moins à des états bornés, où à peine le nombre des hommes ſuffit pour des occupations eſſentielles. La pompe demande de grands princes & de grands empi-

res : elle ne peut même bien soutenir son éclat sans des citoyens puissans. Les loix de l'ostracisme étoient sages. Un Bernard devroit donner de l'ombrage dans une république : mais un souverain est heureux de trouver des ressources réunies ; & le peuple encore davantage, quand celui qui les possede les emploie au bonheur de sa patrie. Il faut de grands fleuves & de petits ruisseaux, pour rendre un pays fertile.

Si un particulier qui jouit de vingt millions, absorboit lui seul autant d'alimens que vingt mille hommes, l'intérêt public seroit de l'assommer, & d'établir plus de proportion dans les fortunes. Heureusement l'opulence n'étend point les forces de la nature : la consommation est égale pour un général & pour un soldat. La différence des états fait que l'un se nourrit seul, & que l'autre nourrit un équipage de cent hommes.

Cette supériorité de richesses dans

des citoyens généreux, loin de tarir l'abondance, y mêle de la douceur & de l'agrément : elle polit le Goût, parce qu'elle dédaigne ce qui n'eſt pas exquis. Les riches qui ſont curieux ou magnifiques, concourent plus au progrès des arts, que le penchant des découvertes. Sans luxe, mille inventions qu'on admire aujourd'hui, & dont on ſe ſert utilement, ſeroient ignorées. L'envie d'avoir de belles eaux jailliſſantes, fut ſuivie de la decouverte merveilleuſe des pompes.

Paris en valoit-il mieux dans le tems qu'il ne poſſédoit pas quatre caroſſes, quatre tapiſſeries, quatre voitures publiques ? A la vérité, il étoit moins grand ; ainſi il renfermoit moins d'hommes pour les recherches agréables. Mais aujourd'hui que nous avons des artiſtes, la ſageſſe veut que l'on conduiſe leur travail au plus parfait. Pourquoi ne pas les occuper ſur du mar-

bre, puisqu'il est plus précieux que de la pierre? On a raison de négliger les petites manufactures, & de ne vouloir que des hautelisses de Bruxelles ou des Gobelins. A considérer les choses dans le détail, un petit particulier peut s'incommoder par ce goût de magnificence; mais le bien public favorise ces sortes de circulations qui tendent à son avantage. Un établissement comme celui des Gobelins, loin d'être onéreux à la France, enrichit d'excellens ouvriers du superflu de quelques personnages opulens, à qui il produit des ouvrages exquis.

La raison veut qu'on soit au-dessus de ces petits goûts; qu'on ait l'ame assez haute, pour les soumettre lorsqu'on ne peut les contenter; mais qu'on ne leur soit pas trop austere, si on peut les traiter favorablement. Elle veut qu'on donne de la variété à ses penchans; car il faut d'agréables distractions dans la vie.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette miſantropie des premiers citoyens de Sparte & de Rome ? Je conſens qu'une petite troupe de vagabonds qui veut aſſûrer ſa conquête, prétende conſacrer la rudeſſe de ſes mœurs. D'autres motifs doivent la proſcrire, lorſqu'on eſt en état de jouir de la paix. Les Romains n'étoient ni fort ſages, ni fort heureux, dans ces tems où, après de grandes victoires, les conſuls reprenoient la charrue.

Peut-être que cette auſtérité étoit moins un effet de leur grande modération ſur les plaiſirs, que l'ignorance d'une vie plus recherchée. Quand ils eurent connu les délices de l'Aſie, leur humeur s'adoucit, & le luxe l'emporta ſur la gravité des Catons.

Les loix ſomptuaires avoient des vues ſages, en proſcrivant l'uſage de l'or ſur les habits & dans les meubles : car les finances ſont un bien

réel dans un état, dont il faut user avec discrétion. Le bien du commerce veut que l'argent circule parmi des nations qui se font mutuellement part des avantages de leur pays : mais toute bonne politique défend de l'anéantir en objets frivoles, & encore plus de le donner par voie de tribut. Je dis enfin que la nation qui sçait le mieux tirer partie de l'industrie des hommes pour se procurer toutes les douceurs de la vie, est la plus sage & la plus heureuse.

L'ignorance est-elle plus avantageuse à la politique des princes, que l'étude des lettres ?

LA maxime qui dit qu'un peuple ignorant est plus souple & plus maniable que lorsqu'il est trop éclairé, & par conséquent que l'ignorance contribue plus au repos de

l'état que l'étude des lettres, n'eſt point vraie.

Tout peut nous convaincre qu'un peuple ignorant reçoit les inſpirations qu'on veut lui donner. C'eſt une machine qui ne demande qu'un premier moteur, & qui lui obéit ſans choix & ſans diſcernement. Qu'un homme mal intentionné médite quelque révolution, l'ignorance lui aſſujettira tous les eſprits.

Peut-être eſt-il auſſi aiſé de détourner l'impreſſion qu'elle a reçue; de lui oppoſer de nouveaux prétextes, qui arrêteront le cours de ſes premiers tranſports; & quelquefois même de lui inſpirer une détermination ſubite, qui la repouſſera contre ſon moteur : Mais la facilité qu'elle a à devenir le jouet de ceux qui prennent le ſoin de regler ſes mouvemens, doit nous faire paroître ſa flexibilité dangereuſe. Du tems des Gracques, les tribuns & le ſénat éprouverent que le peuple

Romain imitoit l'inconstance de ces vaisseaux qui attendent leur détermination des vagues & des vents, & qui se laissent emporter contre les vues du pilote.

Le peu que nous sçavons de l'histoire des Getes & des Tartares nous prouve que l'ignorance est favorable aux révolutions. Vit-on jamais de peuples moins lettrés que les Carthaginois, & de plus exposés aux querelles intestines ? L'empire Ottoman subsiste malgré la proscription des lettres : mais les entreprises des jannissaires envers leurs sultans, ne fait-elle pas sentir qu'il est aisé de les préparer aux plus grandes catastrophes ?

Depuis que l'Europe a dissipé les nuages de l'ignorance, on voit les peuples reconnoître l'autorité légitime des souverains, & ne pas se laisser effarer par un motif trompeur de religion.

Les lumieres de la raison font la

ſûreté de nos princes & de nos états. Dans un ſiecle plus éclairé, l'empereur Henri IV n'eût pas été obligé de ſouiller ſon ſceptre par des abaiſſemens qui dégradoient ſa gloire ; & celle du pontife en triompha.

L'ignorance conduit au fanatiſme, & le fanatiſme ſe porte à toutes ſortes d'attentats. C'eſt lui qu'on a vû ſe rougir du ſang de nos rois ; & ſe couvrir du voile de la religion & de la piété, pour leur fermer injuſtement l'entrée du trône.

Je croirois ma puiſſance plus affermie dans un état où chaque particulier ſe donneroit la liberté de pénétrer mes vues, d'obſerver mes démarches, d'éclairer mes deſſeins, de cenſurer même ma conduite, que ſi j'avois à gouverner des hommes ſtupides qui rempliroient mes projets en les reſpectant aſſez pour ne pas oſer les approfondir. Je regarde l'ignorance & la férocité qui

l'accompagne toûjours, si nuisible aux princes, que je préférerois un empire sur des Cromwels & des Machiavels, à un empire sur des barbares qui m'adoreroient comme une divinité.

Tous les particuliers d'un état fussent-ils mal intentionnés à l'égard du prince, leur politique fait sa sûreté. Leurs mutuelles défiances, des vues opposées, une haine secrete, la jalousie, la crainte de la trahison, sont des obstacles à une révolution générale. Leurs desseins se croisent & n'ont jamais d'effet; leurs murmures secrets sont désavoués par les empressemens qu'ils témoignent aux volontés du souverain; & le trône même est affermi par les efforts opposés de ceux qui cherchent à l'ébranler. Mais loin que les lettres fassent des hommes suspects & dangereux; en les dépouillant de leur rudesse, elles en font des hommes plus traitables, qui mettent

leur ſoin à polir la ſociété & la rendre heureuſe.

A un légiſlateur, il faut des hommes ignorans ; trop de ſageſſe & de lumieres ſeroient un obſtacle à l'établiſſement d'une ſociété. Mais à un ſouverain dont le pouvoir ſuprême a des fondemens ſolides, il faut des hommes éclairés, parce qu'il les faut, ou aſſez ſages pour reconnoître l'autorité légitime, ou aſſez politiques pour ne pas donner les mains à des factions ſans intérêt & ſans motifs. Nous vivons dans un état & ſous un regne où on ne doit point craindre de nous ouvrir les yeux.

FIN.

B





